



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

KC

15913

NEDL TRANSFER



HN 6T1V L

KC15913

1687

9823,

275



BOSTON.



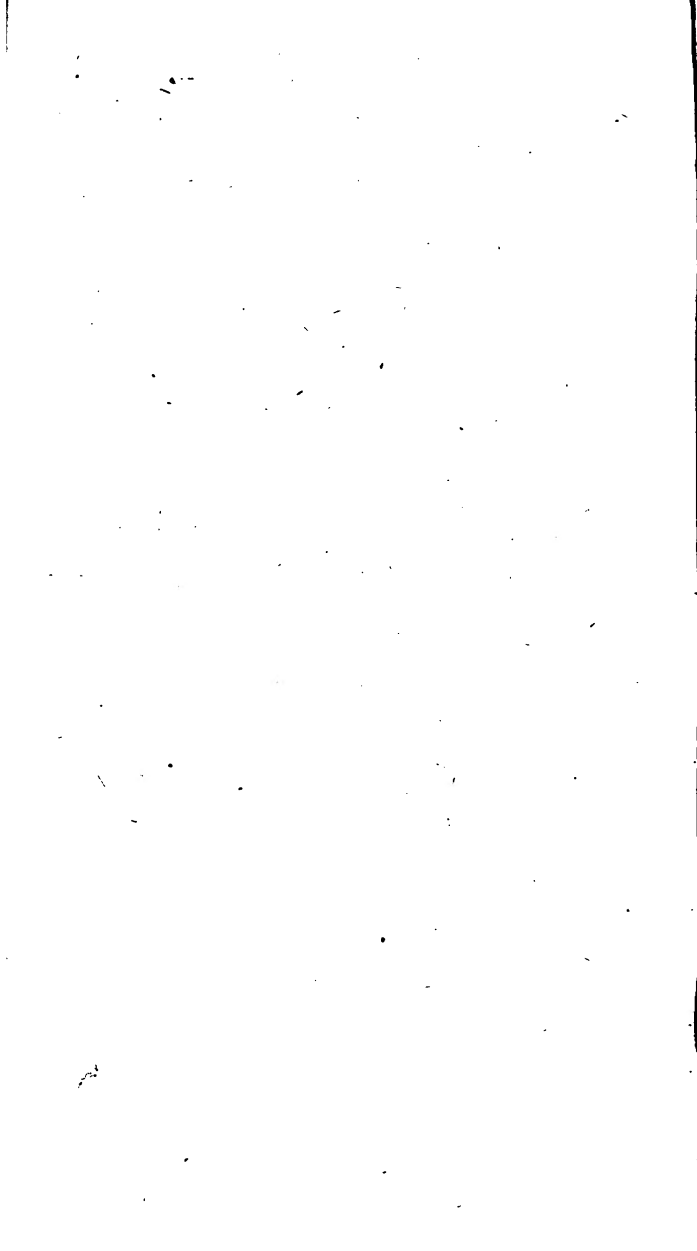
Given by Mr Adel

3.3.8.15

ŒUVRES DE LUCIEN,

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME TROISIEME.



ŒUVRES DE LUCIEN,

TRADUCTION NOUVELLE,

Par M. l'Abbé MASSIEU.

TOME TROISIEME.



A P A R I S ,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE,
de MADAME, & de Madame la Comtesse d'ARTOIS,
rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

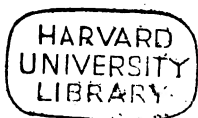


M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

RC15913

~~9123.275~~



T A B L E

D E S

DIALOGUES ET TRAITÉS

Contenus dans ce troisieme Volume.

<i>LE Parasite ,</i>	page 1
<i>Dès Gens de Lettres qui s'engagent à vivre chez les Grands ,</i>	73
<i>Apologie d'un engagement auprès des Grands ,</i>	148

TRAITÉS ET DIALOGUES SUR LA MYTHOLOGIE.

<i>L'Alcyon , ou la Métamorphose ,</i>	172
<i>Des Sacrifices ,</i>	182
<i>Jupiter confondu ,</i>	206
<i>Jupiter le Tragique ,</i>	232
<i>L'Assemblée des Dieux ,</i>	305
<i>Prométhée , ou le Caucase ,</i>	328

a iij

42/187
KC15913

1687

Gl 23,

275





DIALOGUES DES DIEUX.

- I. *Délivrance de Prométhée.* Prométhée,
Jupiter , 353
- II. *Plaintes de Jupiter à l'Amour.* Cupidon , Jupiter , 356
- III. *Histoire d'Io.* Jupiter , Mercure , 360
- IV. *Enlèvement de Ganimède.* Jupiter ,
Ganimède , 362
- V. *Jalousie de Junon contre Ganimède.*
Jupiter , Junon , 370
- VI. *Crime & châiment d'Ixion.* Junon ,
Jupiter , 377
- VII. *Caraçtere & talens de Mercure.*
Apollon , Vulcain , 383
- VIII. *Naissance de Minerve.* Vulcain ,
Jupiter , 387
- IX. *Naissance de Bacchus.* Neptune ,
Mercure , 390
- X. *Conception d'Hercule.* Mercure , le
Soleil , 394
- XI. *Amour de la Lune pour Endymion.*
Vénus , la Lune , 397

- XII. *Les torts de l'Amour, & sa justification.* Vénus, Cupidon, 401
- XIII. *Dispute entre Esculape & Hercule, sur la préséance.* Jupiter, Esculape, Hercule, 405
- XIV. *Mort d'Hyacinthe.* Mercure, Apollon, 409
- XV. *Bizarreries de l'Amour.* Mercure, Apollon, 412
- XVI. *Jalousie de Junon contre Latone.* Junon, Latone, 416
- XVII. *Mars & Vénus surpris par Vulcain.* Apollon, Mercure, 422
- XVIII. *Reffentiment de Junon contre Bacchus fils de Jupiter & de Sémélé.* Junon, Jupiter, 426
- XIX. *Tous les Dieux sont soumis à l'Amour, excepté Minerve, Diane, & les Muses.* Vénus, Cupidon, 430
- XX. *Jugement de Pâris.* Jupiter, Mercure, Junon, Minerve, Vénus, Pâris, 435
- XXI. *Mars se moque des rodomontades*

viii T A B L E.

<i>de Jupiter.</i> Mars, Mercure,	456
XXII. <i>Naissance du Dieu Pan.</i> Pan, Mercure,	459
XXIII. <i>Différences entre Cupidon, Her- maphrodite & Priape.</i> Apollon, Bac- chus,	465
XXIV. <i>Fonctions de Mercure.</i> Mercure & Maïa,	469
XXV. <i>Chute de Phaëton.</i> Jupiter, le Soleil,	473
XXVI. <i>Ressemblance, différence, & fonc- tions des Dioscures.</i> Apollon, Mer- cure,	478

DIALOGUES DES DIEUX DE LA MER.

I. <i>Amours de Polyphème pour Galatée.</i> Doris, Galatée,	482
II. <i>Aveuglement de Polyphème.</i> Poly- phème, Neptune,	487
III. <i>Amour du Fleuve Alphée pour la Fontaine Aréthuse.</i> Neptune, Al- phée,	492

- IV.** *La Fable de Protée n'est pas vraisemblable.* Ménélas , Protée , 495
- V.** *La Discorde jette la pomme d'or aux noces de Thétis.* Panope , Galène , 499
- VI.** *Enlèvement d'Amymone.* Un Triton , Amymone , Neptune , 502
- VII.** *Io métamorphosée en génisse.* Notus , Zéphire , 506
- VIII.** *Histoire d'Arion.* Neptune , & les Dauphins , 509
- IX.** *Malheur d'Hellé , & origine de la dénomination de l'Hellespont.* Neptune , les Néréides , 513
- X.** *L'île de Délos s'élève au milieu des eaux.* Iris , Neptune , 517
- XI.** *Le Xanthe presque desséché par Vulcain.* Le Xanthe , la Mer , 521
- XII.** *Thétis & Doris sauvent Danaé , & son fils Persée.* Doris , Thétis , 525
- XIII.** *Neptune , déguisé sous la forme du Fleuve Enipée , trompe la Nymphé*

Given by Mr Adde

3, 3, 8, 15

**ŒUVRES
DE LUCIEN,**

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME TROISIEME.

Given by Mr Adol

3, 3, 8, 15

**ŒUVRES
DE LUCIEN,**

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME TROISIEME.

4 L E P A R A S I T E.

mier & le plus noble de tous les Arts, & vous en conviendriez avec moi si je vous le nommois : il me feroit difficile d'en bien expliquer la théorie, mais je me flatte d'en posséder la pratique assez bien.

T. Faites-le moi connoître, je vous prie.

S. Vous le saurez une autre fois ; je n'ai pas encore assez réfléchi sur tout ce que l'on peut dire à son avantage : quant à présent, je veux bien vous apprendre que j'ai aussi mon talent, & que je fais me tirer d'affaire aussi bien qu'un autre.

T. Mais je meurs d'envie de vous l'entendre nommer en ce moment.

S. Ah ! si vous le connoissiez ! ce n'est point du tout un métier commun.

T. Vous me rendez encore plus curieux,

S. Une autre fois, Ticiade,

T. Mais non ; je vous en conjure, dites-le moi maintenant. Est-ce donc

LE PARASITE. 9

un métier dont on doive rougir ?

S. C'est.... *l'Art du Parasite.*

T. Vous êtes fou, Simon; qui a jamais appelé cela un Art ?

S. C'est moi : & si vous trouvez encore qu'il y ait de la folie à n'en point exercer d'autre, rejetez-en la faute sur la Déesse même qui préside aux actions des foux, & ne faites point tomber vos reproches sur moi. Cette Divinité traite assez mal, dit-on, ceux qui sont soumis à sa puissance; elle les dédommage cependant en ce qu'elle prend toujours sur elle toutes leurs extravagances, & s'en reconnoît seule coupable; ainsi les Instituteurs répondent toujours des erreurs & des fautes de leurs Eleves.

T. A votre compte, le métier de Parasite est donc un Art ?

S. Assurément, & un Art dont je suis l'inventeur.

T. Et....selon toute apparence, vous ne vous en tenez pas à une stérile théorie ?

6 L E P A R A S I T E.

S. Voilà ce qui s'appelle une grosse injure !

T. Quoi ! vous ne rougissez pas de prendre le titre de Parasite ?

S. Je rougirois de ne le pas prendre.

T. Si quelqu'un vouloit vous connoître, & me demandoit que est votre métier, il faudroit donc répondre : *Il est Parasite ?*

S. Eh bien, oui, *Parasite* tant qu'il vous plaira. Ce nom me flatte plus, je vous jure, que celui de l'immortel Phidias; & je suis aussi glorieux de mon Art, qu'il l'étoit lui-même de sa fameuse statue de Jupiter.

T. Vous me faites naître une idée assez plaisante.

S. Quoi ?

T. Ce seroit de vous faire tenir les lettres qu'on vous écrit, sous cette adresse : *A Simon le Parasite.*

S. Je la lirois avec plus de plaisir

LE PARASITE. 7

que si elle portoit : *A Dion le Philosophe* (a).

T. Passe pour le nom ; prenez celui qui vous plaira ; j'y consens ; mais voici une nouvelle réflexion , qui n'est pas moins plaisante que la première. On fera donc obligé désormais de compter votre métier parmi les beaux Arts , de sorte qu'on ne pourra plus se dispenser de le citer à côté de la Médecine & de la Grammaire ?

S. N'en doutez point , Ticiade ; & je prétends même qu'il mérite bien plus qu'aucun autre , d'être appelé un Art. Si vous avez la complaisance de m'entendre , je vous expliquerai les raisons sur lesquelles je fonde mon sentiment ; quoique , pour traiter dignement ce sujet , je ne sois pas encore assez bien préparé , comme je vous l'ai déjà dit.

T. Qu'importe ? qu'est-ce que cela fait à la vérité de vos raisons ?

(a) Voyez Tom. I , page 355.

8 LE PARASITE.

S. Commençons par examiner ce que c'est qu'un Art en général. Ce procédé nous conduira naturellement à la connoissance de chacun des Arts en particulier.

T. Eh bien ! quelle est votre définition ? vous la savez , sans doute.

S. Assurément. La voici telle que je me souviens de l'avoir entendue d'un habile Maître. *Un Art est un Recueil de préceptes pratiques , destinés à l'utilité des hommes.*

T. Fort bien ; vous n'en avez pas perdu un mot , à ce qu'il paroît.

S. Si tout cela peut se dire de la profession du Parasite , n'est-il pas clair qu'on doit le compter au nombre des Arts ?

T. Cela est juste.

S. Ainsi , raisonnant du nôtre comme de tous les autres , voyons si la définition lui convient dans tous ses points , de manière que l'analogie soit parfai-

LE PARASITE. 9

te (a), & que rien ne manque au parallele.

Et d'abord, le Parasite a ses préceptes & ses maximes certaines. *Il doit, avant toutes choses, se rendre habile à connoître son monde; se faire un taçt fin, un coup d'œil juste, pour discerner celui en qui il trouvera un hôte complaisant & généreux.* Vous savez que pour juger si une piece de monnoie est de bon aloi ou non, il faut recourir à certaines opérations connues des gens du métier : de même le Parasite doit être guidé par des regles sûres & les procédés de l'Art, s'il veut choisir l'homme qui lui convient; car le cœur humain ne se manifeste pas aussi aisément que la falsification des métaux. C'est ce dont se plaint le sage Euripide dans ces vers :

Et ne devoit-on pas, à des signes certains,
Reconnoître le cœur des perfides humains (b) ?

(a) Le texte porte : *De peur qu'elle ne résonne mal, comme un pot fêlé.*

(b) C'est la Traduction que Racine a faite des

Et cela seul doit vous donner la plus haute idée de l'Art du Parasite, puisqu'il apprend à lire dans les replis les plus cachés du cœur, & à pénétrer dans des détours si ténébreux, plus sûrement que la science même de la divination. Cet autre précepte, qui recommande *de si bien ménager ses paroles & ses actions, que tout en nous, jusqu'au moindre mot, au moindre geste, contribue à nous insinuer dans les bonnes grâces de notre hôte, à nous concilier sa bienveillance, à lui persuader que nous sommes entièrement dévoués à ses intérêts, n'est-*

deux vers de la Tragédie de Médée par Euripide, v. 518, & que Lucien cite en cet endroit. Voyez Phédre, Acte IV, Scene VII. Nous aurions bien désiré trouver également dans le même Poète, ou dans quelques autres, l'imitation ou la traduction de tous les vers qu'on rencontre dans notre Auteur : nous nous serions volontiers dispensés de la peine de les traduire, & nos Lecteurs, sans doute, nous en eussent dispensé bien plus volontiers encore.

LE PARASITE. II

ce pas un précepte qui suppose la plus haute intelligence & toute la profondeur du génie?

T. Assurément.

S. *Savoir encore, dans un repas, se rendre plus agréable, & se mieux partager que tous les autres convives qui ignorent les finesses de l'Art, n'est-ce pas le comble de l'adresse & de l'habileté?*

T. J'en conviens.

S. Regarderez-vous aussi comme une curiosité stérile & indigne d'un vrai Savant, *la connoissance parfaite de toutes les especes différentes de viandes, de tous les bons morceaux, & de leurs diverses qualités?* Je vous citerois cette belle sentence du divin Platon : *Tout homme, nous dit-il, qui se présente dans un festin sans être profond dans la science de la cuisine, ne peut que juger fort mal de l'ordonnance d'un festin.*

Mais notre Art ne se borne pas à de simples préceptes, & ne consiste pas seulement dans une vaine spéculation;

A vj

il suppose encore *l'exercice & la pratique* : rien de plus facile à démontrer. Les autres Artistes restent des mois & des années entières à étudier les préceptes de leur profession, & ne craignent point pour cela d'oublier leurs métiers ; mais si le Parasite reste seulement un jour sans exercice, c'en est fait de l'Artiste & de l'Art.

Pour son utilité, elle est si sensible, qu'il y auroit peut-être de la folie à se mettre en frais de la prouver. Il est aussi nécessaire à la vie que le boire & le manger : or, subsistez sans cela, si vous le pouvez.

T. Je n'ai pas envie d'essayer.

S. On ne peut pas non plus le compter au nombre des facultés naturelles, comme la force & la beauté ; l'on sent bien que c'est un talent acquis, dont la possession dépend absolument de notre travail.

T. Oh ! cela est bien vrai.

S. On ne seroit pas fondé, par con-

féquent, à soutenir qu'il ne demande aucune industrie ; on ne fait rien de bien quand on en manque. Exposez-vous , par exemple , à la merci des flots & de la tempête , sans connoître l'Art du Pilote ; pourrez-vous espérer d'échapper à l'orage ?

T. Non, sans doute.

S. Et la raison, s'il vous plaît ? n'est-ce point parce que vous ne savez pas conduire un vaisseau , & que cette science pourroit seule vous mener au port ?

T. Assurément.

S. C'est donc la science qui sauve, & l'ignorance qui perd ?

T. Oui.

S. Il est donc impossible que le Parasite se tire jamais d'affaire, s'il ignore ce qu'il doit savoir.

T. Vous avez raison.

S. Cette profession est donc véritablement un Art ?

Puis , comme s'il n'en avoit pas assez dit , & qu'on pût encore douter de ses sentimens à cet égard , il ajoute :

Oui , c'est-là , selon moi , le sort le plus heureux.

On voit bien , d'après cette citation , qu'il n'accordoit le vrai bonheur qu'au Parasite ; & ce grand Poëte ne met point ces vers dans la bouche d'un homme obscur & sans nom ; c'est le plus sage des Grecs qu'il fait parler ici. Assurément , si Ulysse avoit été du sentiment des Stoïciens , qui regardent la vertu comme le souverain bien , il n'auroit point manqué d'en faire l'éloge , quand il tira Philoctete de l'île de Lemnos ; quand il ravagea Troie , ou qu'il entra dans cette ville (a) , couvert de méchans haillons , à la maniere des Stoïciens , & défiguré par des blessures hideuses ; enfin , lorsque , par son adresse & son éloquence , il fut rallier & rete-

(a) Odyss. ch. IV , v. 244.

nir dans le devoir les Grecs, prêts à se débander & à prendre la fuite (a). Dans toutes ces occasions, on ne lui entend pas même prononcer le nom de la Vertu. Pendant son séjour dans l'île de Calypso (b), où la variété des plaisirs venoit assaillir son cœur par tous les sens, & ne lui laissoit que l'incertitude du choix ; dans cette nouvelle Cythere, où il pouvoit, au sein de la mollesse & de la volupté, entre les bras d'une Nymphé enchanteresse, éprise pour lui du plus violent amour, obtenir la félicité que vantent les Epicuriens ; on ne le voit pas s'écrier qu'il est heureux : c'est chez les Phéaciens, c'est à la table d'Alcinoüs, dont il étoit alors Parasite, qu'il goûte le bonheur suprême. Vous me direz peut-être qu'il n'étoit que son *Hôte* ; mais c'étoit l'ex-

(a) Iliad. ch. II, v. 200.

(b) Voyez le premier & le cinquième chant de l'Odyssée.

pression honnête sous laquelle on désignoit les Parasites dans ces siècles reculés. Et de quels termes se sert Ulysse ? Ecoutez-le une seconde fois , on ne se lasse point d'entendre des vers si agréables.

Des heureux conviés la nombreuse affluence
Se livre aux doux transports qu'inspire l'abondance ,

Et s'égaie en buvant un jus délicieux.

Oui , c'est-là , selon moi , le sort le plus heureux.

Epicure a donc le plus grand tort d'enlever à l'Art du Parasite la vraie félicité , pour l'attribuer à sa secte , & il est certain qu'il ne la connoît pas comme nous. La volupté consiste , selon moi , dans la parfaite tranquillité du corps & de l'esprit. Or , le Parasite se porte toujours bien , & son esprit demeure inaccessible aux soins & aux inquiétudes. Voyez au contraire l'Epicurien , il ne jouit d'aucun repos ; sa vaine curiosité le retient sans cesse engagé dans les plus pénibles recherches

sur la figure de la terre, l'infinité des mondes, la grandeur du soleil, la distance des astres; il veut connoître les élémens primitifs des choses; savoir si les Dieux existent ou non; raisonner sur la nature & la fin de l'homme. Toujours en guerre avec les Philosophes d'un avis différent, il ajoute aux peines inséparables de la condition humaine, celles de la vanité & de l'amour-propre. Le Parasite, supposant toujours que tout est bien, aime à croire que l'ordre actuel établi dans le monde, est le meilleur possible, & passe sa vie dans la plus profonde sécurité. Le calme & la sérénité sont dans son cœur, comme sur son visage, &, sans s'inquiéter de ces sublimes futilités, il fait pendant le jour son unique affaire des plaisirs de la table, pense le soir à bien dormir, & goûte un sommeil aussi profond, aussi tranquille que le sage Ulysse (a), lors-

(a) Odyss. ch. XIII, v. 79 & 90.

qu'il aborda , sans s'éveiller , sur les rivages d'Ithaque. D'ailleurs, le Disciple d'Epicure, quel qu'il soit, a de quoi vivre ou non ; s'il manque du nécessaire , il lui est impossible de subsister , à plus forte raison de subsister agréablement. A-t-il le moyen de faire bonne chere ? ou c'est par lui-même, ou c'est par les autres : dans ce dernier cas, il est Parasite, & non pas Epicurien ; si c'est par lui-même, il ne peut pas être heureux.

T. Et pourquoi, s'il vous plaît ?

S. C'est qu'il y a une infinité d'inconvéniens à se procurer, par ses propres moyens, une vie agréable. Il faut qu'un partisan de la volupté satisfasse tous ses goûts ; vous en conviendrez avec moi.

T. Sans difficulté.

S. Si notre Epicurien est borné dans ses revenus, il ne lui sera pas possible de suffire à toutes les dépenses nécessaires, & par conséquent il n'obtiendra

point le bonheur auquel il aspire : il n'en jouira pas , même dans la supposition où sa fortune seroit assez brillante pour remplir tous ses vœux ; & pourquoi ? parce que le soin de pourvoir par soi-même à ses plaisirs , est inséparable d'une infinité de désagréments. Ou l'on est réduit à gronder sans cesse un Cuisinier négligent & mal-adroit ; ou , si l'on veut dissimuler son mécontentement , il faut se résoudre à manger des ragoûts mal apprêtés , ou faire tous les jours de mauvais repas , ce qui sans doute n'est point agréable. D'autres fois c'est un fripon d'Intendant qui met le plus grand désordre dans vos affaires , & dont la mauvaise administration vous donne de l'humeur. Tout cela n'est-il pas vrai ?

T. Je ne dis pas le contraire.

S. Or je défie votre Epicurien d'éviter ces inconvéniens : par conséquent il sera toujours malheureux. Mais le Parasite n'a ni biens , ni trésors , ni

Cuisinier, ni Intendant qui lui cause le moindre chagrin; & sans jamais avoir occasion de se fâcher contre personne, il trouve toujours à boire & à manger.

En voilà assez, je crois, pour vous prouver que la profession du Parasite est un Art. Il me reste à vous faire voir qu'elle est encore le plus excellent de tous les Arts. Montrons d'abord qu'elle l'emporte sur tous en général : vous verrez ensuite dans le détail, qu'elle n'est pas moins supérieure à chacun d'eux en particulier.

Le travail, la crainte & les mauvais traitemens sont toujours le partage de ceux qui commencent à embrasser quelque métier, & il n'est personne qui ne cherche à se garantir d'un état de souffrance : pour celui du Parasite, il est le seul qui n'exige aucune peine. A-t-on jamais vu quelqu'un sortir d'un repas la larme à l'œil, comme nous voyons souvent les pauvres enfans quand ils reviennent des écoles? A-t-

on jamais remarqué dans un convive, quand il se rend au lieu du festin, cet air triste & morne, cette démarche lente & mesurée des jeunes Etudians qui vont entendre leur Maître ? Au contraire, l'apprentif Parasite a des ailes ; il vole par-tout où l'on veut lui donner des leçons, & il brûle de la plus vive émulation pour se distinguer parmi ses rivaux. L'apprentissage des autres Arts est si pénible, que souvent il inspire la plus grande aversion à ceux qui les apprennent, & ils y renoncent avant de les savoir. Une chose encore qui mérite d'être observée, c'est que les peres & meres, pour encourager leurs enfans, ou les récompenser de l'application qu'ils donnent à ce qu'on leur enseigne, leur accordent précisément les marques de prévenance & d'attention dont on comble tous les jours le Parasite. *Mon fils a bien écrit aujourd'hui*, disent-ils, *qu'on lui donne à manger ce qu'il voudra : son écriture est*

détestable , qu'il aille coucher sans souper. Tant il est vrai qu'un bon repas est une grande récompense , & sa privation un rigoureux châtiment ! Si les autres Artistes retirent quelque profit de leur travail , ce n'est qu'après s'être rendus habiles , & avoir passé une partie de leur vie dans les fatigues & les épreuves : le Parasite jouit dès l'instant même où il commence à se mettre à l'ouvrage. Tous les Arts, sans exception , sont enfans du besoin , & n'ont été inventés que pour vivre ; à peine a-t-on choisi le mien , qu'on se trouve dans la plus grande abondance. Ce n'est pas pour le plaisir de retourner la terre que le Laboureur tourmente son champ ; ce n'est pas pour travailler que l'Artisan se donne de la peine ; au lieu que le Parasite cultive son Art pour l'Art même ; il mange pour le plaisir de manger ; le travail & la récompense sont pour lui une seule & même chose. On fait que les Ouvriers qui exercent
les

les autres métiers sont les plus malheureux des hommes, & qu'à peine en un mois ils ont un jour ou deux de repos ; encore n'est-ce que dans les fêtes, qui sont plus ou moins rares dans les différentes villes ; c'est alors que ces infortunés se donnent du bon temps. Pour le Parasite, c'est tous les jours fête ; il en compte trente par mois, & il n'en est point un seul dans lequel il ne fasse des libations en l'honneur des Dieux. Un Artiste qui veut se distinguer dans son genre, est obligé, pour réussir, de mener une vie sobre & réglée, de boire avec modération, enfin, de se prescrire un régime comme les malades ; parce qu'on n'a guère de goût pour le travail, quand une fois on aime le vin & la bonne chère. Outre cela, un Ouvrier ne peut rien gagner sans avoir un grand nombre d'outils de toute espèce. Il faut une flûte pour en jouer, une lyre pour en toucher, des chevaux pour s'établir Maître d'A-

cadémie. L'Art du Parasite est si avantageux à celui qui veut l'embrasser, il est si peu dispendieux, qu'on n'a besoin d'aucun instrument. Pour savoir un métier, il en coûte à celui qui désire de s'instruire; pour apprendre le nôtre, on reçoit un ample salaire. Il y a des Maîtres pour enseigner chacun des autres Arts; celui-ci n'en connoît point, c'est un présent de la Nature; il faut être né Parasite, comme Socrate prétend qu'il faut être né Poète. Pour exercer un Art, quel qu'il soit, on est obligé d'être sédentaire & de travailler dans une boutique ou dans un atelier; celui-ci peut s'exercer par-tout, en voyage & sur mer.

T. Rien de plus vrai.

S. Enfin-vous n'en trouverez pas qui puisse se passer du mien, & lui-même n'a besoin d'aucun autre.

T. Mais écoutez-moi : vous conviendrez, je crois, qu'il est injuste de s'approprier le bien d'autrui?

S. Sans doute.

T. Eh bien, le Parasite n'est-il pas dans le cas ? Et aurez-vous pour lui seul une indulgence que l'on n'accorde à personne ?

S. Je ne puis pas précisément vous expliquer comment cela se fait ; mais je vous dirai que cela vient peut-être de ce que la plupart des autres Arts ont une origine basse & méprisable, au lieu que le nôtre en a une très-noble & très-distinguée ; il prend sa source dans le beau nom de l'amitié, que vous voyez à la bouche de tout le monde.

T. Je ne vous entends pas trop ?

S. Personne n'invite à manger, ou un ennemi, ou un inconnu, ou quelqu'un même avec qui il ne sera pas intimement lié : il faut, avant d'admettre un homme à nos libations, à notre table, enfin aux mystères de l'art du Parasite, qu'il soit devenu un de nos meilleurs amis ; & on ne

l'est véritablement, que quand on boit & mange ensemble. C'est ce que vous entendez dire ordinairement, pour exprimer qu'on n'a point de liaison particulière avec une personne: *qu'appeler-vous notre ami, un homme qui n'a jamais bu ni mangé avec nous ?* Mais ce qui prouve sur-tout que mon Art est le plus noble de tous, c'est que les autres Artistes sont obligés, comme de vils esclaves, de toujours rester dans la même situation, les uns assis, les autres debout, sans parler des fatigues inouïes auxquelles ils sont tous sujets sans exception; tandis que le Parasite, sur son lit à table, semble plutôt un Roi qui commande son maître absolu, qu'un artisan occupé de son travail. Qui peut aussi se flatter d'être plus heureux ? Il est le seul, selon Homère, qui, sans avoir labouré ni semé, jouisse à souhait de toutes les productions de la terre. Enfin, un Géomètre, un Rhéteur, ou un Ar-

uile , peuvent exercer leur profession , quelque fors & quelque médiocres qu'ils soient ; on ne peut pas dire la même chose du Parasite.

T. Grands Dieux ! quelle haute idée vous me donnez de votre métier ; je serois tenté de renoncet au mien pour embrasser celui-là.

S. Je crois vous avoir convaincu de son excellence sur tous les autres en général ; prouvons maintenant que parmi eux il n'en est point qui ne lui cède la prééminence. Je ne dégraderai point sa gloire jusqu'à le mettre en parallele avec les métiers ou les Arts mécaniques ; mais je montrerai les avantages qu'il a sur les plus distingués d'entre les beaux Arts. Tout le monde convient que la Rhétorique & la Philosophie méritent d'être placées à leur tête , & quelques-uns même croient devoir leur donner le nom de science , par égard à leur prééminence. Quand j'aurai donc prouvé que le Parasite

30 LE PARASITE.

L'emporte infiniment sur le Rhéteur, & le Philosophe, il sera aisé d'en conclure sa supériorité sur tous les autres. Ainsi Nausicaa, dans Homere, surpasse toutes ses compagnes par sa beauté, comme par la majesté de sa taille.

D'abord il y auroit de la folie à nier la réalité de ma profession; au lieu qu'on ne fait à quoi s'en tenir sur le talent du Rhéteur & sur celui du Philosophe. Personne ne pense d'une manière uniforme sur la Rhétorique : les uns la comptent au nombre des Arts; d'autres soutiennent qu'elle ne mérite point ce nom; il en est beaucoup même qui la regardent comme une invention dangereuse. On n'est pas plus d'accord sur la Philosophie; chacun a la sienne. L'Epicurien, l'Académicien, le Stoïcien, le Péripatéticien, différent entre eux d'opinions & de sentimens. La nature même de la science qu'ils cultivent ne leur est pas bien connue; ils ont tous, à cet égard, un

système particulier, & jusqu'ici on n'a vu aucune Secte avoir seule raison contre toutes les autres. D'où je conclus, que la Philosophie, dont les partisans ne s'accordent, ni dans les principes, ni dans les conséquences, n'est point un Art : car un Art doit être uniforme & ne jamais varier, tel que l'Arithmétique, par exemple, dont les principes sont constamment les mêmes dans tous les pays : deux fois deux font quatre chez les Perses ainsi que chez nous, parmi les Barbares comme parmi les Grecs.

T. Vous avez raison : l'unité de la Philosophie est regardée, il est vrai, comme un principe démontré dans chaque Secte ; mais le grand nombre de celles qui existent est une preuve incontestable du contraire.

S. Qu'on prétende excuser dans les autres Arts les incohérences & les vicissitudes auxquelles ils sont sujets par leur nature mobile & changeante, par

les erreurs inséparables de l'étude que l'on en fait , je souscrirai sans répugnance à ce sentiment : mais que la Philosophie, qui enseigne la vérité, ne soit pas une comme elle ; que ses divers systèmes soient aussi disparates que les instrumens de Musique les plus discordans , c'est ce que personne ne peut souffrir. Or, est-il une science où les contradictions soient en aussi grand nombre ? Cependant, si , comme on nous le dit , cette science est l'étude de la sagesse , elle est essentiellement une ; d'où il faut conclure que la Philosophie de nos jours est nulle. Cette objection n'a pas moins de force contre les Rhéteurs. Combien ne voit-on pas de traités différens de leur science ? Combien de préceptes & de sentimens contraires ? Cela seul ne prouve-t-il point que les principes mêmes n'en sont pas certains ? Où trouver la Rhétorique dans un tel chaos ? Il faut nécessairement convenir que

cette incertitude rend au moins problématique l'existence de l'Art. Celle du mien est évidente; il est toujours le même chez toutes les Nations, il n'y a qu'une manière de l'exercer. Qu'on ne dise point que parmi les Parasites, les uns s'y prennent d'une façon, les autres d'une autre; on ne voit point chez eux de Sectes contraires, ni de chefs de parti, point de dogmes opposés comme ceux des Stoïciens & ceux des Epicuriens; la profession est une pour tous; ils sont toujours d'accord sur l'Art & sur la fin qu'il se propose, & je crains bien pour les Philosophes, que, d'après tout ce que je viens de dire, il ne faille regarder l'Art du Parasite comme la vraie sagesse.

T. Vous avez très-bien démontré qu'il l'emporte sur la Philosophie par la certitude & l'uniformité des principes; mais ne lui est-il pas encore supérieur à d'autres égards?

S. Je commencerai d'abord par vous

34. LE PARASITE.

faire observer qu'on n'a jamais vu de Parasite amateur de la Philosophie, au lieu qu'une infinité de Philosophes, dans tous les siècles, ont cultivé l'Art du Parasite avec la plus constante application, &, comme vous pouvez le voir par vous-même, ils ont transmis cette noble ardeur à ceux de nos jours.

T. Eh ! qui sont donc les Philosophes qui se sont faits Parasites ? Pourriez-vous les nommer ?

S. Vous les connoissez aussi bien que moi, Ticiade ; mais vous faites l'ignorant, comme si une aussi noble profession pouvoit les déshonorer.

T. Je vous jure qu'il n'y a aucune affectation de ma part, & que je ne fais de quels Philosophes vous voulez parler.

S. Vous n'avez donc pas lu les vies qu'en ont données différens Ecrivains ?

T. Faites-moi le plaisir de me nommer ces *Philosophes Parasites*.

S. Je ne m'arrêterai point à vous citer des Philosophes obscurs ou de la dernière classe, mais les plus célèbres, & ceux enfin que vous serez surpris de voir au nombre des Parasites. *Æschines*, (a), cet illustre disciple de Socrate, vint en Sicile après avoir composé ces charmans Dialogues, dont les graces & l'élégance font oublier la longueur; il les apporta avec lui, dans l'espérance qu'ils lui serviroient de recommandation auprès de Denis de Syracuse. A peine lui eut-il lu celui qui est intitulé *Miltiade*, que ce Prince lui accorda son estime & ses faveurs; & le Philosophe, renonçant pour toujours aux études Socratiques, passa le reste de sa vie à la Cour du Tyran, comme son Parasite. Aristippe de Cyrenne n'est-il pas au nombre de ceux qui ont fait le plus d'honneur à la Philosophie?

(a) *Æschines* publica, dit-on, sous son nom, des Dialogues composés par Socrate.

T. Assurément.

S. Il fut aussi, à peu près dans le même temps, Parasite de Denis, qui savoit bien le distinguer parmi tous ceux du métier; car ce Philosophe y étoit expert, & avoit reçu en ce genre les plus rares talens de la nature. Le Prince lui envoyoit tous les jours ses Cuisiniers, pour se perfectionner à l'école d'un si grand Maître. Platon lui-même, ce Prince des Philosophes, ne vint en Sicile que dans l'intention d'exercer un si bel Art; mais après avoir essayé pendant quelques jours ses dispositions à cet égard, il vit qu'il en manquoit absolument, & fut contraint de l'abandonner. De retour à Athènes, il ne négligea rien pour se mettre en état de reparoitre avec plus de succès à la table de Denis. Quand il crut s'être rendu assez habile, il repassa la mer; mais ce second voyage ne lui réussit pas mieux que le premier; il fut encore obligé de renoncer au mé-

tier, & de quitter pour toujours la Cour de Sicile. Ainsi l'on peut dire que Syracuse fut l'écueil de deux grands hommes en des genres différens, quand on se rappelle que Nicias (a) n'y fut pas plus heureux que Platon.

T. Mais, où avez-vous donc trouvé que ce Philosophe fût conduit en Sicile par de pareils motifs ?

S. Je pourrois vous en citer encore bien d'autres. Aristoxène (b), qui s'étoit

(a) Ce Capitaine Athénien s'éleva par son mérite aux premières places de sa patrie. Il eut la gloire de terminer la guerre du Péloponnèse, où il s'étoit signalé. Il fut chargé de la guerre des Athéniens contre la Sicile. Il échoua dans le siège de Syracuse, fut vaincu dans un combat sur mer, & obligé de se rendre. Une des conditions étoit qu'il auroit la vie sauve ; mais on le mit à mort, contre le droit des gens, 413 ans avant J. C. Athènes pleura cet illustre Guerrier, aussi prudent que brave. Plat. in *Theat.* p. 83, édit. Bas.

(b) Il étoit de Tarente en Italie, & vivoit sous Alexandre & les premiers successeurs de ce Prince. De quatre cent cinquante-trois

40 L E P A R A S I T E.

transis de froid & cherchant leur pain.

T. Passez aux autres avantages du Parasite sur le Philosophe & le Rhéteur.

S. Il n'est point de pays qui ne se trouve, tantôt en paix, tantôt en guerre. Dans l'une & l'autre de ces conjonctures, il faut que les citoyens de tous les ordres & de tous les états contribuent au bien de la Patrie, en ce qui dépend de chacun d'eux. Choisissons d'abord le temps de la guerre, & examinons parmi ceux qui cultivent les Arts, quels sont les plus capables de faire une vigoureuse défense, de rendre service à la République, & de veiller à leur propre sûreté.

T. Oh ! je parie que vous allez mettre le Parasite & le Philosophe en présence l'un de l'autre ? Le plaisant parallèle ! il me fait déjà rire d'avance.

S. Doucement, mon ami, modé-

rez-vous ; il n'y a pas tant à rire que vous le croyez bien. Mettons la scène sous vos yeux , & supposons que tout à coup on entend des voix lamentables , qui crient de toutes parts : *Aux armes , Citoyens , l'ennemi vient de faire irruption dans nos campagnes ; & si l'on veut l'empêcher de mettre tout à feu & à sang, il faut se hâter de rassembler des forces , & marcher à sa rencontre.* A l'instant tous ceux qui sont en état de servir , s'avancent à l'ordre du Général. Parmi ces défenseurs de la Patrie , il y a des Philosophes , des Rhéteurs & des Parasites ; on se dépouille , comme vous le savez , en ces circonstances , & l'on quitte ses vêtements pour endosser la casaque militaire. Jetez alors les yeux sur chacun des guerriers , & voyez , à l'inspection de leur corps , ce qu'on en doit attendre. Les uns , pâles & décharnés , ont l'air de squelettes ambulans ; il est aisé de voir qu'ils ont long-temps

42 LE PARASITE.

souffert la faim, & que leurs jeûnes forcés les ont exténués ; on diroit qu'ils sortent d'un combat meurtrier, où ils ont répandu tout leur sang ; enfin, on feroit tenté de leur porter quelque restaurant, pour réparer leurs forces épuisées. Pourroit-on penser sans rire, que des hommes qui peuvent à peine se soutenir, se préparent à combattre corps à corps avec un ennemi vigoureux, ou à figurer dans une bataille rangée ; qu'ils vont se trouver dans la mêlée, dévorer la poussière & affronter les blessures ? Détournez vos regards de ces objets hideux, & portez-les sur le corps d'un Parasite. Quelle prestance & quel maintien ! Admirez-vous ces membres de gladiateur, ce coloris brillant de la santé, cette peau blanche & délicate sans fadeur ? Voyez ce coup d'œil terrible qui ne respire que le combat, cette face menaçante & rubiconde qui annonce un homme bien nourri ; je

reconnois à ces traits un redoutable guerrier ; voilà ce qu'il nous faut , car des yeux timides & un regard efféminé n'ont jamais été une beauté dans un homme de guerre ; le Parasite sera un beau soldat sous les armes ? & même lorsqu'une mort glorieuse l'aura étendu sur le champ de bataille. Mais à quoi bon nous appesantir sur ce parallèle ? Nous avons mille exemples à citer. Parmi les Philosophes & les Rhéteurs , combien ne s'en trouve-t-il pas qui n'ont jamais osé sortir des murs de leur Patrie pour aller à la guerre , ou qui , forcés de prendre les armes , ont abandonné honteusement le combat ?

T. Vous allez m'apprendre là des choses bien curieuses.

S. Parmi les Rhéteurs , Isocrate ne partit jamais dans les camps ; & comment auroit-il eu la hardiesse de s'y montrer ? Le pauvre homme étoit si timide , que dans toute sa vie on ne

put jamais le déterminer à monter une seule fois sur la tribune aux harangues : c'est encore à la peur qu'il faut attribuer la foiblesse de sa voix. Philippe avoit-il déclaré la guerre aux Athéniens ? la terreur s'emparoit aussitôt des Orateurs Démades , Eschines & Philocrate ; dans leur frayeur ils se déclaroient les plus dévoués partisans de l'ennemi commun , ne rougissoient point de défendre ses intérêts en toute rencontre , & de lui sacrifier ceux de la Patrie & les leurs propres. Pour obtenir l'amitié de ces braves , il suffisoit de faire la guerre à leur manière. Quelques autres , tels que Démosthènes , Hypéride & Lycurgue , parurent montrer un peu plus de résolution ; ils firent beaucoup de bruit dans les assemblées publiques , déclamerent avec véhémence contre Philippe , & ne l'épargnerent point dans leurs harangues : mais à l'armée ont-ils fait

une seule action de bravoure ? Les deux derniers n'ont jamais eu le front de sortir au delà des remparts, ni d'avancer la tête hors des portes de la Ville. Soigneusement enfermés dans l'enceinte des murailles , se croyant toujours au moment d'être assiégés , ils s'occupoient à concerter de jolies pensées , & à faire des décrets. Et Démosthènes , leur intrépide Coryphée , qui ne cessoit de crier par-tout , que *Philippe étoit le plus méprisable & le plus scélérat des Macédoniens , dont personne ne voudroit même acheter un esclave* ; ce Démosthènes , qui d'abord avoit eu le courage de marcher jusqu'en Béotie avec ses concitoyens , ne le vit-on pas jeter son bouclier , & se déshonorer à jamais par une fuite honteuse , avant même qu'on eût engagé le combat ? On vous a sans doute instruit de ce fait ; il est également connu des Athéniens , des Thraces

& des Scythes, dont ce traître tiroit son origine (a).

T. Oui, je fais cela. Mais si les Rhéteurs vous donnent prise à cet égard, c'est qu'ils se sont exercés plutôt à bien dire qu'à bien faire. Pour ces Philosophes, je ne crois pas qu'ils méritent les mêmes reproches.

S. Ils les méritent davantage encore ; & quoiqu'ils dissertent tous les jours fort longuement sur la force & le courage, qu'ils aient sans cesse à la bouche le nom de la vertu, ils sont mille fois plus lâches & plus poltrons que les Rhéteurs. Faites attention d'abord qu'on ne trouvera pas un seul Philosophe qui soit mort à la guerre, ou plutôt il n'en est point qui ait servi ;

(a) Eschines reproche à Démosthènes d'être né d'une mère Barbare ; & c'est à ce mot d'Eschines que Lucien fait allusion, car il est certain que Démosthènes étoit Athénien, & notre Auteur ne pouvoit pas l'ignorer.

ou si quelques-uns ont porté les armes, je prétends qu'ils ont pris la fuite. Antisthène, Diogène, Cratès, Zénon, Platon, Æschines & Aristote n'ont jamais vu d'armée. Socrate^(a) fut le seul parmi

(a) Le texte est un peu corrompu en cet endroit, & les Commentateurs se sont efforcés de le rétablir par diverses conjectures plus ou moins ingénieuses. Nous pensons que la plus heureuse de toutes est celle qu'a faite Paumier de Grenteménil, qui change *ἐν τῇ πόλει* en *ἐπὶ Δηλίου*. L'Histoire & la Géographie s'accordent également avec cette leçon; Délium est une ville de Béotie sur l'Euripe, vers l'embouchure de l'Asopus; & Plutarque dit expressément dans la *Vie d'Alcibiade*, qu'il y eut un combat près de cette ville, entre les Thébains & les Athéniens; que ces derniers prirent la fuite, qu'Alcibiade étoit à cheval, & que voyant Socrate se sauver à pied avec un petit nombre, il ne voulut point aller plus vite que lui. En venant de Délium dans l'Attique, il faut traverser le mont Parnès: la Palestre, ou l'Académie de Tauréas, doit être supposée dans la ville d'Athènes même; & ce Tauréas, Maître d'Académie, reçut un soufflet d'Alcibiade, pour lui avoir disputé les honneurs des Jeux & des

tous ces Philosophes qui osa se montrer au combat près de Délium; mais on le vit bientôt prendre la fuite, & se sauver à travers le Mont Parnès, pour venir se cacher dans la Palestre de Tauréas. Il lui parut plus honnête d'étaler les grâces de son langage douxereux au milieu d'un cercle de jeunes gens aimables, ou de leur proposer ses captieuses énigmes, que d'en venir aux mains avec un redoutable Spartiate.

T. J'avois déjà entendu raconter ces anecdotes par des personnes qui n'avoient pas intention de se moquer des Philosophes, ou de les injurier : ainsi

Fêtes. Au reste Platon, dans son *Apologie de Socrate*, dit que ce Philosophe parut avec honneur à la bataille de Potidée, dans la guerre d'Amphipolis, & dans le combat près de Délium. C'est aux batailles de Potidée & d'Amphipolis, que Lucien fait allusion dans la phrase suivante, en parlant des Spartiates; & cela n'empêche point qu'il ne soit question du combat de Délium au commencement de celle-ci.

vous ne les calomniez pas, en faisant l'apologie de votre Art. Voyons maintenant, je vous prie, ce qu'est un Parasite dans les combats; dites-moi si quelqu'un des anciens Héros a jamais exercé votre profession.

S. Eh ! mon ami , il n'est personne assez ignorant & assez peu versé dans la lecture d'Homere , pour n'être pas instruit que les plus illustres de ses Héros l'ont exercée. Le vieux Nestor, des lèvres duquel couloit une éloquence plus douce que le miel, étoit Parasite d'Agamemnon. Ce n'est point au brave Achille, le plus beau, le plus vigoureux, & le plus juste des Grecs, que ce Prince accorde les plus grands éloges, ni les marques les plus distinguées de son admiration : ce n'est point non plus à Diomede, ni à l'impétueux Ajax; il ne demande point aux Dieux de lui accorder dix Ajax ou dix Achilles, mais dix Nestors (a);

(a) Iliad. ch. II, v. 371.

& il assure que depuis long-temps la superbe Troie auroit été renversée de fond en comble, s'il avoit eu dans son armée dix Chefs comme ce Parasite, quoique celui-ci fût alors courbé sous le poids des ans. Le même Poëte rapporte qu'Idoménée, fils de Jupiter, étoit aussi Parasite d'Agamemnon.

T. Je me rappelle bien d'avoir lu dans Homere ce que vous dites de ces illustres guerriers ; mais je ne vois pas encore qu'il en fasse des Parasites d'Agamemnon.

S. Vous ne vous souvenez donc pas de ces vers du discours d'Agamemnon à Idoménée ?

Votre coupe toujours se remplit à souhait ;
Vous pouvez , comme moi , boire quand il vous
plaît (a).

Il ne prétend pas dire par-là qu'Idoménée eut sans cesse à ses côtés, même pendant son sommeil, ou dans les

(a) Iliad. ch. IV, v. 262.

LE PARASITE. SI
combats, une coupe remplie de vin ;
mais il veut lui rappeler qu'il est le
seul qui soit admis à sa table royale
tous les jours indifféremment, sans
qu'il y en ait de marqués pour lui,
comme pour les autres Chefs de l'ar-
mée. On voit encore dans un autre
endroit, qu'Ajax (a), après avoir com-
battu avec gloire contre Hector, fut
reconduit par les principaux Grecs dans
la tente d'Agamemnon, où ce Prince,
pour récompenser sa valeur, lui fit
préparer un festin magnifique, quoique
déjà la nuit fût avancée. On voit aussi
dans l'Iliade, qu'il n'y avoit point de
jour où Nestor & Idoménée ne man-
geassent avec lui. Je regarde Nestor
comme le Parasite le plus habile & le
plus expérimenté qui ait paru à la Cour
des Rois : car le Général des Grecs
ne fut pas le premier chez qui il exerça
cette profession ; il avoit fait son ap-

(a) Iliad. ch. VII, v. 312 & suiv.

prentissage long-temps auparavant auprès d'Exadius & de Cénée ; & il ne cessa de la cultiver qu'à la mort d'Agamemnon (a).

T. Voilà ce qu'on appelle un illustre Parasite. Mais n'en connoissez - vous point encore d'autres qui fassent autant d'honneur au Corps ? Vous me ferez plaisir de me les nommer.

S. Si j'en connois ! Et Patrocle, qui, pour la force & la bravoure, ne le cédoit, malgré sa jeunesse, à aucun des Grecs, sans en excepter Achille lui-même ; n'étoit-il pas Parasite de ce dernier ? Pour se convaincre de sa supériorité dans la guerre, il suffit de se rappeler ses exploits. Hector (b) avoit brisé les portes du camp, & avoit pénétré jusqu'aux vaisseaux où il combattoit avec fureur ; notre Héros eut la gloire de le repousser. Bientôt le

(a) *Iliad.* ch. I, v. 264.

(b) *Ibid.* ch. XVI, v. 114, 285, 292.

vaisseau de Protésilas alloit devenir la proie des flammes ; les deux fils de Télamon, Ajax & Teucér, n'avoient pu les détourner, malgré leur intrépide valeur, malgré l'habileté de l'un à manier la lance, & l'adresse de l'autre à tirer de l'arc. Patrocle paroît, & la flamme est éteinte. Ce brave Parasite d'Achille fit aussi mordre la poussière à un grand nombre d'ennemis, entre autres à Sarpédon, fils de Jupiter. Lui-même périt d'une manière bien plus glorieuse que les plus fameux Héros : Hector meurt de la main d'Achille, Achille de celle de Pâris ; mais il ne fallut rien moins qu'Apollon (a) & deux illustres Guerriers, pour enlever la vie à Patrocle ; & au moment où il la perd, on ne le voit point s'abaisser à de honteuses & lamentables supplications, comme Hector, lorsqu'il conjure Achille de rendre son corps à sa

(a) Iliad. ch. XVI, v. 788, 808, 849.

54 L'É P A R A S I T E.

famille. Mon Héros, dans ces derniers instans , ne profere que des paroles dignes d'un Parasite.

T. Que dit-il ?

S I M O N.

Si l'on eût opposé vingt Hectors à mes coups ,
Mon bras victorieux les eût terrassés tous (a).

T. Je conviens qu'on lit tout cela dans Homere ; mais comment prouverez-vous que Patrocle fut Parasite d'Achille , & non pas simplement son ami ?

S. Par le témoignage de Patrocle lui-même.

T. Vous me surprenez.

S. Ecoutez-le parler.

Que le même tombeau couvre nos ossemens ,
Comme un même palais nourrit nos jeunes ans (b).

& quelques vers plus bas :

Pélée , en me donnant à sa Cour un asile ,
Me nourrit , m'appela le compagnon d'Achille (c).

(a) *Iliad.* ch. XVI , v. 847.

(b) *Ibid.* ch. XXIII , v. 83.

(c) *Ibid.* v. 89.

c'est-à-dire, *voulut que je fusse son Parasite*; car si Pélée avoit eu intention de désigner Patrocle simplement comme l'ami de son fils, il ne se seroit point servi du terme de *Compagnon*. Ce mot ne peut pas non plus signifier *Serviteur* ou *Suivant*; Patrocle étoit d'une condition trop distinguée pour s'abaisser jusqu'à l'esclavage : or un *Compagnon*, qui n'est ni ami ni suivant, ne peut être que Parasite. Homère appelle aussi dans le même sens, Mérion, *Compagnon* d'Idoménée (a), & il y a toute apparence que c'étoit alors le nom des Parasites. Examinez aussi, je vous prie, pourquoi le Poète donne à Mérion, plutôt qu'à Idoménée lui-même, tout fils de Jupiter qu'il étoit, l'épithète glorieuse de *Rival de Mars* (b). Aristogiton (c), qui, selon Thucydide,

(a) Iliad. ch. XIII, v. 246, 295.

(b) Ibid. ch. II, v. 158.

(c) Harmodius & Aristogiton, outrés d'un af.

étoit le plus pauvre & le plus vertueux de ses concitoyens , n'étoit-il point Parasite d'Harmodius ? Il étoit aussi son intime ami , parce qu'il est impossible qu'un Parasite n'aime point celui qui le nourrit. Eh bien , c'est à ce Parasite que la République d'Athènes fut redevable de sa liberté : on voit encore sur la place publique les statues d'airain qu'on fit élever en l'honneur de ce généreux Citoyen , & de son ami. Voilà , ce me semble , des personnages assez recommandables. Mais voyons ce que peut le Parasite dans les combats , & les dispositions qu'il y apporte. D'abord il ne marche jamais à l'ennemi

front public qu'Hypparque , Tyran d'Athènes , avoit fait à leur sœur , conspirèrent contre lui pour s'en venger , & l'assassinerent l'an 513 avant J. C. Les Athéniens firent élever dans la place publique des statues à leurs libérateurs ; honneur qui auparavant n'avoit été accordé à personne. Une petite fille d'Aristogiton fut mariée & dotée aux dépens de la République.

fans avoir pris des forces par un bon repas , selon le précepte du sage Ulyffe (a) : celui-ci commence par donner un excellent déjeûner à tous ceux qu'il envoie au combat ; il les reçoit à sa table dès le lever de l'aurore, s'il le faut. Dans le temps où la crainte glace tous les cœurs , que dans l'armée les uns sont occupés à prendre leur casque , les autres à se couvrir de leur cuirasse ; qu'enfin chacun tremble , dans l'attente de quelque malheur , le Parasite , d'un air dispos & content , demeure tranquillement assis à table ; mais lorsqu'une fois son repas est fini , & qu'il faut payer de sa personne , on le voit combattre aux premiers rangs , & faire des prodiges de valeur. Il place derrière lui l'hôte généreux qui le nourrit , lui forme un rempart de son corps , & le couvre de son bouclier , comme Ajax défendit Teu-

(a) Iliad. ch. XIX, v. 160.

58. LE PARASITE.

cer : il aimeroit mieux périr mille fois , que d'échapper du combat sans son hôte. S'il vient à succomber dans la mêlée , son cadavre fait encore honneur à ceux de son parti. Etendu sur le champ de bataille , au sein de la mort même , il conserve tout son embonpoint , & cet air de dignité qu'il avoit dans les festins. Quel contraste révoltant présenteroient à ses côtés les restes hideux d'un maigre Philosophe ! Les membres desséchés de celui-ci , sa longue barbe dégoûtante le feroient prendre pour quelque misérable mort de faim avant le combat. Comment ne mépriseroit-on pas une République qui auroit d'aussi pitoyables défenseurs ? Qui n'imagineroit , à la vue de pareils avortons pâles & défigurés , que l'Etat qui les emploie manque absolument de soldats , & que , dans la disette d'hommes , on a tiré les criminels des prisons pour les faire marcher à la guerre ? Telle est dans les combats la dif-

férence du Parasite au Philosophe & au Rhéteur. En temps de paix, il l'emporte autant sur eux, que la paix elle-même est préférable à la guerre. Suivons-les dans les exercices de la paix. J'appelle ainsi les affaires du Barreau, la lutte, la danse, l'escrime, la course, la chasse, & les plaisirs de la table. Si l'on ne voit jamais le Parasite dans les Tribunaux, c'est qu'il laisse le champ libre à tant d'imposteurs si dignes de se montrer sur ces théâtres d'injustice & de chicanes. Mais on le voit souvent dans les Cirques, les Académies, & les festins, dont il fait le plus bel ornement. Qu'un Philosophe ou un Rhéteur ose paroître nud vis-à-vis d'un Parasite, dans les exercices publics? Quel est celui d'entre eux qui déshonore les Jeux? Si votre Philosophe se trouve dans un désert, & qu'une bête féroce vienne à sa rencontre, imaginez la belle contenance qu'il fera; le Parasite l'attendra de pied

ferme, & lui opposera la plus vigoureuse résistance, parce qu'il en voit tous les jours à table sans s'épouvanter. Un horrible sanglier, par exemple, ne peut lui inspirer la moindre frayeur; & si l'animal furieux aiguise ses dents contre le Parasite, la dent du Parasite à son tour n'est pas moins redoutable à son adversaire; enfin, il n'est point de chien meilleur chasseur que lui, ni qui sache mieux éventer un cerf ou un lièvre. Dans un repas, qui oseroit le disputer avec lui, soit pour l'appétit, soit pour la gaieté? Qui connoît mieux l'art de mettre les convives en belle humeur? Est-il possible de ne point s'amuser de ses chansons plaisantes, & des bons mots dont il assaisonne tous les festins? Un Philosophe, avec le manteau dégoûtant qu'il étend sous lui, avec sa mine refrognée, son regard triste & morne, ses yeux toujours penchés vers la terre, a plutôt l'air d'assister à des funérailles qu'à un ban-

quet. Pour moi, j'aime autant voir un chien dans le bain, qu'un Philosophe à table. Mais passons à la vie privée du Parasite, & comparons-en les détails avec la vie des Philosophes & des Rhéteurs.

Qui ne voit d'abord qu'un homme de ma profession n'est nullement jaloux de la gloire, & qu'il s'inquite peu de l'opinion publique ? Que ne font pas au contraire tous vos Philosophes & vos Rhéteurs pour la fumée d'un vain nom ? Encore s'ils n'étoient tourmentés que par l'amour de la gloire ! mais ils ne sont pas moins dévorés par la soif honteuse des richesses. Le Parasite, au milieu des trésors, ne forme pas le moindre désir. On pourroit comparer son indifférence à la tranquillité d'un homme qui se promène sur les bords de la mer ; les cailloux dont le rivage est couvert, n'attirent point ses regards. L'éclat de l'or n'est aux yeux du Parasite, que celui de la flamme lé-

gere. Parmi les Philosophes de nos jours (car à quoi bon parler des Rhéteurs ?) l'appât des richesses a tant d'empire, qu'on voit les plus célèbres devenir des Juges iniques sur les Tribunaux, & des Maîtres mercenaires dans les Ecoles ! Les uns vendent la Justice pour des présens, les autres leurs misérables argumens pour de l'argent. Ceux-ci ne rougissent pas de se faire payer la familiarité dans laquelle ils vivent auprès des Rois, & en exigent eux-mêmes la récompense. Ceux-là, malgré le poids des ans, parcourent les pays éloignés, & se mettent à la solde du premier venu, comme un Esclave Scythe ou Indien ; peu inquiets qu'on les traite de vils mercenaires, pourvu qu'ils gagnent de l'argent. La cupidité n'est point le terme de leurs passions ; leur cœur est en proie à l'envie, à la colere, à la haine, à mille autres vices dont le Parasite est toujours exempt. Il est le plus indulgent & le plus patient.

des hommes ; jamais le fiel n'entra dans son ame ; & contre qui en auroit-il ? Si , dans quelques circonstances , il se livre malgré lui à quelques mouvemens d'impatience , ce foible nuage n'est jamais orageux ; au contraire , on s'amuse de ses momens d'humeur , & ses petits accès de colere font rire ceux qui en sont les témoins. Il connoît moins que personne la tristesse & le chagrin. Son Art se prémunit abondamment contre toutes les peines de la vie ; il n'a jamais occasion de s'affliger , car il ne possède ni richesses , ni maison , ni esclaves , ni femme , ni enfans , dont la perte l'expose à des regrets. Il voit enfin d'un œil indifférent , la gloire , les biens , la beauté.

T. Mais quand il manque du nécessaire , & ne trouve plus de quoi subsister , n'est-il donc pas à plaindre ?

S. Apprenez , Ticiade , que dès l'instant où il est dans le besoin , il cesse par-là même d'être Parasite. Comme

un homme de cœur n'est plus courageux dès qu'il manque de bravoure, comme un Sage ne mérite plus ce nom dès que la sagesse l'abandonne, il est de même impossible que l'on soit Parasite quand on ne trouve plus de quoi subsister. Il ne s'agit ici que du Parasite *pratique*, si je puis me servir de ce terme, & non pas de celui qui ne le seroit que de nom. On est brave seulement dans le moment où l'on fait une action de valeur, on n'est sage que dans les occasions où l'on montre de la sagesse; par conséquent il faut aussi, pour mériter le titre de Parasite, avoir son couvert mis chez quelqu'un, & l'on ne doit plus regarder comme du métier, quiconque n'a personne pour le nourrir.

T. Sur ce pied-là, un Parasite n'est donc jamais exposé à mourir de faim?

S. Sans doute, & je conclus de tout ceci, qu'il n'a pas plus d'inquiétude sur cet objet que sur tout autre. Les Philosophes & les Rhéteurs sont sans cesse

dans des tranfes mortelles ; on ne les voit jamais paroître qu'un bâton à la main , preuve certaine qu'ils craignent toujours ; ils ont grand foin de fermer pendant la nuit leurs portes à double verrou , parce qu'ils appréhendent qu'on ne vienne les attaquer & les furprendre : le Parasite fe contente de pouffer la fienne , pour fe mettre à l'abri du vent ; & s'il eft fubitement éveillé par quelque tumulte ou quelque bruit , il n'en eft pas plus épouvanté ; s'il marche dans les déferts , il ne porte point d'épée , parce qu'il n'a rien à redouter. J'ai vu fouvent des Philofophes fe munir de leurs armes , lors même qu'il n'y avoit pas le moindre foupçon de danger ; ils portent leurs mafues jufque dans les bains & les feftins. On n'a jamais accusé un Parasite d'adultere , de violence , de rapt ni d'aucun autre crime ; & s'il en étoit quelqu'un qui s'en rendît coupable , il pafferoit dès - lors dans la claffe des

adulteres , des furieux & des voleurs , & l'on ne pourroit plus le désigner que sous ces noms odieux , comme un homme convaincu de quelque mauvaise action n'est plus compté parmi les honnêtes gens. Mais combien n'a-t-on pas reproché de scélératesses aux Philosophes & aux Rhéteurs de tous les temps , & combien n'en reproche-t-on pas encore à ceux de nos jours ? Les Ouvrages composés pour leur justification , déposeront contre eux dans tous les siècles , & ne serviront qu'à flétrir éternellement leur mémoire ; nous avons des Apologies de Socrate , d'Hypérides , d'Æschines , de Démotènes & d'une infinité d'autres , au lieu qu'il n'en existe aucune de Parasites , & jamais on n'en a traduit un seul devant les Tribunaux.

T. Je conviens avec vous, que, pour les détails de la vie, il vaut mieux être Parasite que Philosophe : mais à la mort , celui-ci me paroît avoir tout l'avantage.

S. Je vais vous prouver le contraire. Presque tous les Philosophes, ou du moins la plus grande partie d'entre eux, sont morts aussi malheureusement qu'ils avoient vécu. Les uns, condamnés par les Loix, se sont vus forcés d'avalier du poison, pour expier leurs forfaits; les autres ont été brûlés vifs; les moins coupables ont péri dans l'exil, & les autres par les maladies inséparables de leur maniere de vivre. Peut-on dire la même chose des Parasites? N'est-il pas évident qu'ils meurent tous de la mort la plus heureuse, en buvant & en mangeant? & si quelqu'un d'eux a paru souffrir une mort violente, il n'est mort que d'une indigestion.

T. Vous avez parfaitement bien plaidé la cause des Parasites contre les Philosophes; mais il vous reste à nous montrer que cette profession est honnête pour celui qui l'embrasse, & utile pour celui qui fournit les moyens de

l'exercer. Il me semble que les gens riches nourrissent les Parasites par bienfaisance, par humanité, par compassion : & assurément il n'est point du tout honorable d'être l'objet de pareilles graces.

S. Que vous êtes simple de ne pas comprendre qu'un homme riche, fût-il aussi opulent que Gigès, n'est plus qu'un misérable s'il mange seul ; qu'il a l'air d'un mendiant s'il n'est accompagné d'un Parasite par-tout où il va ! Le riche tire autant d'éclat du Parasite qui marche à ses côtés, que le Soldat de son armure, une robe de la pourpre qui la décore, & un coursier de la magnificence de ses harnois. Il y a plus, le Parasite donne du relief à son hôte, sans en recevoir de lui. Ce qui fait encore que le premier n'a point à rougir, & ne doit point se regarder comme inférieur à l'autre, c'est qu'un Parasite est aussi utile qu'honorable pour les Grands ; ils ont en lui une garde-

sûre & fidele; ils peuvent marcher en assurance sous ses auspices. Qui oseroit en effet les attaquer, lorsqu'on voit un homme de cette espece à leurs côtés? Ils ne sont pas exposés non plus, avec un tel convive, à périr par le poison. Il goûte le premier de tous les mets, & personne ne boit avant lui: ainsi, par le dévouement le plus généreux pour ses bienfaiteurs, il brave les plus grands dangers, fait les en préserver, & fait à la fois leur gloire & leur sûreté. Non seulement le Parasite ne cede en rien au riche en mangeant à sa table, mais encore il est prêt à mourir en partageant sa nourriture.

T. Il n'étoit pas possible de mieux faire valoir votre Art; vous n'avez rien omis de ce qui pouvoit le rendre recommandable, & vous aviez grand tort de vous défier de vous-même. Il ne reste plus qu'une petite difficulté, que je vous prie de résoudre; c'est que la dénomination de *Parasite* n'est point

honnête par elle-même, & semble être une injure.

S. Je pourrois d'abord vous dire, que si la profession n'a rien de honteux, comme je crois vous l'avoir amplement démontré, & comme vous en convenez, le nom qui la désigne ne doit pas l'être davantage : mais je veux vous satisfaire absolument sur tous les points, & ne laisser aucun nuage dans votre esprit. Répondez à la question que je vais vous faire. Lequel aimeriez-vous mieux, ou de manger seul, ou de prendre vos repas en compagnie (a) ?

(a) Il y a en cet endroit de l'original, huit à dix lignes de jeux de mots qui roulent sur des prépositions qui changent en Grec la signification des expressions simples. Il étoit impossible de faire passer ce badinage dans une Langue étrangère, & d'ailleurs il n'aboutit qu'à prouver qu'il n'est point déshonorant de manger à la compagnie de quelqu'un. Nous avons tâché de rendre les pensées & les plaisanteries de l'Auteur, à peu près comme il eût pu le faire en écrivant dans

LE PARASITE. 71

T. Il n'est personne qui ne préfère les agrémens de la société.

S. Eh bien , le terme de *Parasite* signifie , dans son origine , *celui qui mange avec quelqu'un* : or , quand on fait choisir ses convives , est-on déshonoré pour manger avec un autre ?

T. Non , sans doute.

S. Le mot de *Parasite* ne renferme

notre Langue. Au reste , voici le texte : PAR. Age enim, *σῖτον* Veteres quid vocabant ? TYCH. *Cibum*.

PAR. Quid autem *σῖσις* dicitur , nonne *edere* ? TYCH.

Sic est. PAR. Nonne igitur constat *παρσίτης* (*parasitari*) nihil esse aliud ? TYCH. Hoc ipsum enim

est quod turpe videtur Simon. PAR. Age ergo ,

rursus mihi responde : Utrum tibi videtur *præstare* , & utrum propositis duobus elegeris , *navigare* ne an *juxta navigare* ? TYCH. Equidem *juxta*

navigare. PAR. Quid verò *currere* ne an *juxta*

currere ? TYCH. *Juxta currere*. PAR. Quid verò ,

equitare ne an *juxta equitare* ? TYCH. *Juxta equitare*. PAR. Quid autem , *jaculari* an *juxta jaculari* ? TYCH. *Juxta jaculari*. PAR. Nonne ergo

similiter etiam malis *juxta edere* cum aliis (hoc enim est *parasitari*) , quàm *eaere simpliciter* ?

TYCH. Necessè est tibi assentiri , &c.

donc aucune idée flétrissante , & celle que des ignorans voudroient y attacher , ne vient que d'un préjugé grossier du vulgaire.

T. Je ne tiens plus contre la force de vos raisons , il faut me rendre. Je veux désormais vous prendre pour Maître , & recevoir vos leçons deux fois par jour , le matin & le soir , comme on fait dans les Ecoles publiques. Vous êtes trop généreux & trop complaisant , pour ne pas être au dessus des atteintes de la jalousie. Vous ne laisserez ignorer à votre Eleve aucune des finesses de l'Art ; j'aime au moins à me le persuader. Je serai votre premier disciple , & ce titre est pour moi du plus heureux augure ; les meres , dit - on , chérissent toujours plus tendrement leurs premiers-nés,





D E S

GENS DE LETTRES

*QUI S'ENGAGENT A VIVRE
CHEZ LES GRANDS.*

PAR où dois-je commencer ou finir l'énumération des désagréments inséparables de la familiarité mercenaire que l'on recherche auprès des riches & des Grands? Comment raconter tout ce que sont obligés de faire & de souffrir à leur suite ces infortunés qui se mettent à leur solde, & qu'on pourroit appeler des amis à gages, si le nom d'ami convenoit à des esclaves aussi malheureux? Je n'ignore pas toutes les peines attachées à leur condition; mais je n'ai jamais été réduit à les connaître par ma propre expérience; & puissent les Dieux ne me jamais mettre

Tome III.

D

à pareille épreuve ! Beaucoup d'autres , moins heureux que moi , m'en ont suffisamment instruit. Dans cette foule de mécontents , les uns déploroient les maux de toute espèce qu'ils enduroient encore ; les autres , dégagés enfin de leurs fers , & comme évadés d'une affreuse prison , aimoient à se rappeler le sort qu'ils avoient eu à supporter , & se félicitoient d'en être délivrés. Il falloit sur-tout entendre ceux qui avoient assisté , pour ainsi dire , à toutes les cérémonies de cette lugubre fête , & en connoissoient tous les mystères. Je les écoutois avec la plus grande attention faire le récit de leur naufrage , & des circonstances heureuses auxquelles ils étoient redevables de leur salut désespéré. Tels ces infortunés que nous voyons la tête rase à l'entrée de nos Temples (a) ; ils nous font une

(a) Ceux qui avoient fait naufrage se rasoient la tête , & consacroient leur chevelure aux Dieux Marins.

description touchante des horribles tempêtes auxquelles ils ont échappé ; ils représentent les flots amoncelés, les vents furieux, les écueils & les rochers, leurs biens jetés à la mer, les mâts brisés, le gouvernail emporté ; ils n'oublient point les Dioscures, qui, comme des étoiles tutélaires, sont venus briller à leurs yeux : car il n'est point de tragédie de cette espèce où ces Divinités ne jouent leur rôle : c'est quelquefois un autre Dieu qu'ils ont vu tout-à-coup s'asseoir à la hune, ou s'arrêter à la poupe ; sa main bienfaisante a dirigé vers le rivage tranquille le vaisseau doucement porté sur les ondes applanies, & déposé en sûreté les Navigateurs sauvés par la protection du Ciel. Ce sont mille autres aventures funestes, propres à exciter la compassion généreuse des assistans envers des hommes chéris des Dieux au sein même du malheur. Mais tout cela n'est rien en comparaison des orages

domestiques que l'on éprouve dans les maisons des Grands. Ecoutez ceux qui en ont été les tristes victimes. On s'embarque avec joie, vous diront-ils; au moment du départ, la mer est calme; mais que de souffrances dans tout le cours de la navigation! Après avoir long-temps enduré la soif, le mal de cœur, les travaux infatigables de la pompe, on finit par aller malheureusement échouer contre un écueil caché ou une roche escarpée, & l'on se sauve à peine nud & manquant de tout: encore ceux que j'ai entendus supprimoient-ils par honte une partie de leurs infortunes, qu'ils auroient voulu oublier pour toujours. Ce qu'ils m'ont avoué me fait conjecturer le reste; & je veux ici, mon cher Timoclès (a), vous en faire l'exposé fidele. Depuis long-temps je m'apperçois du

(a) Cet ami de Lucien n'est point connu d'ailleurs.

penchant que vous avez à embrasser ce genre de vie ; j'ai remarqué le plaisir que vous goûtez lorsqu'on en parle, ou qu'on en fait l'éloge en votre présence. Le bonheur de se voir admis dans l'amitié des premiers de Rome , d'être bien logé , bien nourri aux dépens d'autrui ; le plaisir de voyager d'une manière agréable & commode , nonchalamment étendu dans un char voluptueux superbement attelé ; les magnifiques récompenses qui sont encore le prix de votre complaisance à partager cette vie délicieuse ; enfin la satisfaction d'être au nombre de ces heureux mortels , dont on peut dire que tout vient pour eux à souhait , sans travail & sans culture : tant de brillans avantages vous paroissent fort attrayans , & tout-à-fait dignes d'envie. Je ne veux point qu'un jour vous ayez de reproches à me faire , ni que vous puissiez m'accuser de ne vous avoir pas averti , lorsque je vous voyois

78 GENS DE LETTRES

près d'avalier avec l'appât un hameçon aussi dangereux. Vous auriez raison d'accuser votre ami d'indifférence, & les larmes que je répandrais alors inutilement sur votre malheur, ne pourroient excuser mon coupable silence. Apprenez donc, tandis qu'il en est temps encore, que le filet où vous allez tomber n'a point d'issue; considérez les pointes aiguës & recourbées de l'hameçon armé d'un triple crochet; retournez-le dans vos mains; approchez-le de votre bouche; si vous croyez, après cela, qu'il soit possible de l'éviter, ou d'en échapper avec une légère égratignure, je consens à passer dans votre esprit pour un poltron, qui aime mieux se laisser mourir de faim, que de mordre à l'appât; je vous permets de tomber sur votre proie avec l'audace & l'avidité d'un vautour (a).

(a) Le texte dit : *d'avalier la proie toute entière, comme fait une chouette.*

C'est vous, mon ami, que j'ai particulièrement en vue dans cet Ecrit : cependant il peut être également utile ; non seulement aux Philosophes qui, comme vous, ont embrassé un genre de vie grave & sérieux, mais encore aux Grammairiens, aux Rhéteurs, aux Musiciens, & à tous ceux qui, possédant quelque talent, croient devoir, pour en tirer parti, se mettre aux gages d'autrui. Comme ils éprouvent tous sans distinction les mêmes disgraces, & que ceux dont ils dépendent ne mettent aucune différence entre les uns & les autres, il est évident que la Philosophie est indignement compromise & déshonorée. Ce qui pourra se trouver d'odieux dans ce discours, doit retomber, avec raison, d'abord sur les auteurs de ces procédés révoltans, ensuite sur ceux qui s'y exposent. Pour moi, je ne mérite aucun blâme, à moins qu'on ne trouve reprehensible le langage de la vérité & de la liberté. Du

reste, je n'écris point pour cette foule de Maîtres d'exercices, ou d'imbécilles adulateurs, dont l'ame est aussi étroite que leur esprit : on chercheroit inutilement à les éloigner des Grands; on ne peut pas même leur reprocher la constance avec laquelle ils demeurent attachés à leurs tyrans; quelques mauvais traitemens qu'ils en reçoivent, ils sont faits pour les dévorer. A quelle autre chose seroient-ils propres? Tirez-les de cet esclavage, ce sont des hommes déplacés, oisifs, inutiles. Ainsi leur condition n'est point à plaindre; ils n'ont que ce qu'ils méritent, & leurs maîtres ne sont point coupables envers eux (a); ils n'entrent dans les maisons opulentes, que pour y faire le métier

(a) On lit ici dans le texte un proverbe Grec, dont le sens est : *Ils se servent de l'urinoir pour uriner.* Erasme, dans son *Recueil des Proverbes anciens*, dit que celui-ci s'appliquoit à ceux qui s'exposoient à de mauvais procédés, & les méritoient.

de tout souffrir. Mais on ne peut voir d'un œil tranquille des hommes de mérite dans un état aussi abject; il est permis de faire tous ses efforts pour les en arracher, & les rendre à la liberté.

Je crois devoir examiner d'abord les raisons qui déterminent bien des gens à prendre ce parti, & faire voir qu'elles ne sont ni assez pressantes, ni assez décisives. Je détruirai le prétexte qu'ils font sur-tout valoir, pour excuser leur servitude volontaire, en se rejetant sur la pauvreté, le plus grand de tous les maux. La plupart se croient à l'abri de tout reproche, quand ils vous ont représenté qu'il est bien pardonnable de se soustraire à ce fléau terrible; ils ont souvent à la bouche ces vers de Théognide :

L'homme est anéanti par l'affreuse indigence ;
Sans courage, sans voix, il gémit en silence.

Ils ne manquent pas d'y joindre les passages des plus médiocres Poètes

contre la pauvreté. Si leur nouveau genre de vie les en délivroit en effet , je leur pardonnerois volontiers de n'être pas si délicats sur le sacrifice de leur liberté. Mais s'il est vrai qu'on puisse leur appliquer ce que dit un célèbre Orateur , & les regarder comme des malades , à qui l'on ne donne que la quantité de nourriture nécessaire pour les empêcher de mourir ; si leur sort , en un mot , n'est pas plus heureux qu'auparavant , comment prouveront-ils qu'ils ont fait un bon choix ? La pauvreté les poursuit sans cesse ; toujours ils sont dans le cas de recevoir , jamais ils n'ont de superflu à mettre de côté. Quand on leur donneroit , & beaucoup , & souvent , les besoins indispensables de leur condition absorbent jusqu'à la dernière obole de ce qu'ils reçoivent. Il falloit s'attacher à trouver des ressources qui ne fussent pas de simples palliatifs de la misère , & qui la fissent disparaître sans retour. Thé-

gnide , par exemple , prétendoit que pour l'éviter , il étoit permis de se jeter dans la mer , ou de se précipiter du haut d'une roche escarpée. C'est vouloir s'en imposer à soi-même , que de se croire au dessus de l'indigence , quand on manque de tout , & qu'on est un malheureux mercenaire à la solde d'autrui. Quelques-uns disent que ce n'est point précisément par crainte de la pauvreté qu'ils ont embrassé ce genre de vie facile & commode ; que leur âge & leur mauvaise santé ne leur permettent pas de vivre comme d'autres , du fruit de leur travail. Cette excuse est-elle fondée , & ne passent-ils point des jours beaucoup plus pénibles que ceux de l'homme laborieux ? Il faut avouer qu'une condition où , sans aucuns soins , il suffiroit de désirer pour obtenir , seroit un sort à ambitionner. Mais qu'ils sont éloignés de cet avantage ! Qui pourroit dire les fatigues & les peines qui les épuisent chaque

jour, & les réduisent aux dernières extrémités? La santé la plus vigoureuse y résisteroit à peine. Nous en ferons le triste détail, quand nous aurons parlé de leurs autres désagrémens. Il nous suffit maintenant de laisser entrevoir que la pauvreté n'est qu'un prétexte qui ne justifie pas ceux qui se vendent à si vil prix.

Un autre motif, dont ils ne conviennent jamais, les précipite dans les maisons des Grands; c'est la vie voluptueuse qu'ils espèrent mener à leur suite; c'est l'appât des monceaux d'or, que d'avance ils dévorent des yeux; ils voient couler pour eux les trésors à grands flots, & se persuadent que le cours n'en sera jamais interrompu; ils se félicitent d'être assis à une table splendide, & se promettent mille autres délices: enfin c'est l'amour du luxe, c'est le désir du superflu qui les détermine à échanger leur liberté contre la servitude; & il n'est pas vrai, comme

ils le disent , que ce soit le besoin pressant. Aussi les Grands ne leur marquent-ils d'intérêt que ce qu'il en faut pour entretenir leur attachement. Telles ces femmes , dont le cœur est blasé en amour , savent ménager adroitement les attentions & les dédains envers leurs malheureux amans; elles ne leur accordent jamais la plus légère faveur , persuadées que la jouissance est le tombeau de l'amour; elles savent aussi que la plus violente passion s'éteint bientôt, si elle n'est soutenue par l'espérance , & elles ont soin de l'entretenir , en tempérant les rebuts par les promesses consolantes. A voir les Grands, ils ont un air engageant ; à les entendre, ils feront tout pour vous, n'oublieront pas vos services , & vous récompenseront. Cependant les années s'écoulent ; le protecteur & le protégé vieillissent ensemble ; il n'est plus temps pour celui-ci de former un nouvel attachement ; la générosité de l'autre

n'est plus de saison , & l'infortuné à passé toute sa vie à espérer. Peut-être ne pourroit-on blâmer entièrement un partisan de la volupté, & qu'il mériteroit de l'indulgence , en la cherchant par-tout où il croiroit la trouver ; peut-être aussi seroit-il d'une ame basse & servile de lui sacrifier sa liberté , le plus doux de tous les biens. Au reste , je l'excuserois volontiers , s'il obtenoit cette volupté pour laquelle il est déterminé à tout souffrir. Mais , s'exposer à mille désagrémens dans l'attente éternelle d'une vie délicieuse , c'est le comble du ridicule & de la folie. Peut-on se faire illusion à soi-même , quand le présent ne nous offre que des peines inévitables , quand on réfléchit que ce bonheur à venir , quel qu'il soit , n'est pas encore arrivé depuis un grand nombre d'années , & que , tout préjugé à part , il n'est guere à présumer que l'on en jouisse jamais ? Je ne suis pas surpris de voir les com-

pagnons d'Ulysse oublier leur patrie, & la fidélité qu'ils doivent à leur Chef, au moment où ils goûtent le délicieux lotos (a); rien de plus naturel. Mais si l'un de ces infortunés eût refusé de remonter sur les vaisseaux, en disant qu'il espéroit seulement pouvoir se rassasier à son tour, il eût mérité plus que les autres encore d'être lié aux bancs des Rameurs.

Telles sont, ou à peu près, les raisons qui décident beaucoup de gens à se mettre à la merci des riches, à moins qu'on ne prétende que d'autres y sont engagés par le motif de la gloire. Il en est en effet qui se croient infiniment honorés de la familiarité des nobles & des personnes dont le rang est distingué. Pour moi, je me soucierois fort peu d'être connu comme le familier d'un grand Roi, si je n'en retirais aucun autre avantage que celui d'être

(a) Odyss. ch. IX, v. 94 & suiv.

son familier. Voyons au reste ce que ces amans de la gloire ont à souffrir avant d'obtenir l'objet de leurs vœux, & lors même qu'ils en jouissent; nous arriverons ensuite au dénouement de la piece. On ne peut pas dire que ce soit pour eux une petite affaire que d'avoir accès auprès des Grands; il ne suffit pas de vouloir, pour réussir à cet égard. Que de courses répétées! que d'assiduité à garder leur porte! Il faut se lever avant le jour, pour aller se morfondre dans la rue, en attendant qu'on soit introduit ou exclus; il faut se résoudre à paroître impudent ou importun, se voir dans la dépendance d'un Portier, qui vous parle à moitié Syriaque, ou d'un Africain chargé d'inscrire votre nom (a): si vous voulez

(a) Nous avons vu dans le Dialogue du *Navire*, tom. II, p. 32, que les Grecs avoient des Syriens & des Medes pour esclaves & pour portiers; nous voyons ici que les riches Romains

qu'il s'en souviennne, ne manquez pas de lui donner la pièce. Vous ne pouvez vous dispenser de prendre des habits & un entretien qui excèdent vos moyens, & qui répondent à la dignité de votre protecteur; ayez sur-tout l'attention de choisir des couleurs qui lui plaisent, & de ne point prendre une livrée différente de la sienne (a); ce seroit vouloir le choquer, quand par hasard il daignera jeter les yeux sur vous. Ne

avoient aussi à leurs gages des Syriens & des Africains : chez nous on a des Suisses.

(a) Ce passage prouve que les livrées ou couleurs distinctives des grandes Maisons étoient en usage parmi les Anciens, comme parmi nous. La seule différence, c'est que chez les Anciens, tous les cliens, & toutes les personnes attachées aux Grands, portoient indifféremment leur livrée, au lieu que parmi nous, on distingue les *gens de livrée*, des *Maîtres d'Hôtel*, *Officiers*, *Valets de Chambre*, & autres domestiques d'un grade supérieur, qui sont très-souvent aussi bien mis que leurs Maîtres, & ne portent point leurs couleurs.

vous laissez point de paroître à sa suite, ou, mieux encore, formez devant lui une espece de pompe triomphale, en marchant sous ses yeux, quand cela vous exposeroit à être coudoyé par ses nombreux esclaves. Cependant il sera plusieurs jours sans faire attention, à vous : si vous êtes assez heureux pour qu'il vous honore enfin d'un regard, & qu'il vous fasse signe de venir, pour répondre à la premiere question qu'il s'avisera de vous faire, à l'instant même la tête vous tourne, vous suez, vous paroissez déconcerté, quand il faudroit payer de votre personne; les assistans rient de votre embarras, & souvent, quand on vous a demandé, *quel étoit le Chef des Grecs rassemblés devant Troie ?* vous répondez : *il avoit mille vaisseaux.* Ceux qui sont portés à l'indulgence, appellent cela une modeste pudeur : les audacieux lui donnent le nom de timidité; & pour les mal intentionnés, c'est une stupide ignorance. Après cette

premiere & dangereuse épreuve de l'honnêteté de vos sentimens, vous vous retirez, en condamnant vous-même votre excessive pusillanimité. Il vous faudra ensuite pendant plusieurs mois,

Passer toutes les nuits dans des soucis cussans ,
Et compter chaque jour par des combats sanglans (a).

non pas, comme Achille, pour la cause d'une Hélène, ou pour la gloire de renverser Troie; mais dans l'attente de cinq oboles. Enfin un heureux Génie, tombant, pour ainsi dire, du haut des nues, comme dans les Pièces de Théâtre, arrive inopinément à votre secours, & l'on s'occupe de vous. On commence par vous faire subir un examen, pour s'assurer si vous êtes instruit dans les Lettres. Cet exercice ne dé-

(a) Iliad. ch. IX, v. 285, dans le discours d'Achille à Ulysse, qui l'avoit engagé à oublier son ressentiment contre Agamemnon.

plaît pas à votre protecteur, parce que c'est pour lui une occasion de s'entendre louer & féliciter. Vous, pauvre infortuné, vous croyez avec raison qu'il y va de votre vie & de votre existence; vous ne vous trompez pas, en pensant que si vous êtes rejeté par ce premier maître, aucun autre, après cette épreuve malheureuse, ne voudra vous admettre dans sa maison. Vous ferez donc agité de mille réflexions plus accablantes les unes que les autres; vous porterez envie à vos rivaux, car vous en aurez, & vous ne ferez pas seul à briguer tant d'avantages : vous imaginerez n'avoir rien dit de passable ; l'œil inquiet & fixé avec crainte sur votre Juge redoutable, vous lirez votre arrêt de mort dans les traits de son visage, s'il paroît désapprouver vos réponses : s'il vous applaudit, l'espoir & la joie renaîtront dans votre cœur. Comptez aussi que beaucoup de gens chercheront à vous déprimer, &

vous opposeront une foule de concurrens, qu'ils feront, pour ainsi dire, sortir de terre l'un après l'autre. Figurez-vous un vieillard qui se présente avec une barbe respectable & des cheveux blancs, pour montrer s'il fait quelque chose d'utile, s'entendre préconiser par quelques-uns de ses Juges, & traiter d'ignorant par les autres. Après l'examen, on laisse écouler un certain espace de temps, pendant lequel on fait une recherche exacte de toute votre vie; on interroge vos concitoyens & vos voisins. Si quelqu'un d'eux a de la jalousie ou quelque léger ressentiment contre vous, qu'il vous accuse d'adultère, ou d'un crime plus grand encore, son témoignage est aussi sûr que celui d'un Oracle (a). Si par

(a) Le texte dit à la lettre : *On le croit un témoin qui dépose d'après les tablettes de Jupiter.* C'étoit une façon de parler proverbiale, pour exprimer un témoignage irréfragable : elle faisoit allusion au trait de la Fable, qui dit que Jupiter

hasard tout le monde s'accorde à dire du bien de vous, ce sont des gens suspects, corrompus & menteurs. Il faut donc, pour l'emporter sur les autres, que rien ne s'oppose à votre bonheur, & le plus petit obstacle suffit pour renverser tous vos projets. Mais je suppose que tout vous réussit au delà de vos espérances; votre protecteur vous trouve de l'esprit & des connoissances; des personnes respectables & des amis, dont le suffrage en ce genre a beaucoup de poids auprès de lui, l'ont confirmé dans la bonne opinion qu'il a conçue de vous; son épouse vous désire; son Intendant & ses Gens d'affaires ne trouvent point d'inconvénient à ce qu'on vous admette; les informations sur vos mœurs sont on ne peut

avoir des tablettes faites de la peau de la chevre Amalthée, sur lesquelles il tenoit registre des actions des hommes, & qu'il consultoit pour punir ou récompenser. Voyez les *Proverbes d'Esme*, à l'article *Fidélité*, p. 179.

pas plus satisfaisantes ; tout est à votre avantage ; les Dieux ont agréé votre sacrifice ; vous êtes l'heureux vainqueur des Jeux Olympiques , ou plutôt vous êtes maître de Bâbylone & de la citadelle de Sardes ; la corne d'abondance est en votre pouvoir ; en un mot , rien ne manque à votre félicité (a). Il est bien juste que toutes vos peines précédentes soient compensées par les plus grands biens , & que votre

(a) Il y a au Grec deux proverbes : *Vous putrez dans la corne de la chèvre Amalthée ; & vous suçerez le lait des poules.* Erasme rapporte ces deux adages à l'article *Bonne Fortune* , p. 73 , & dit qu'on les employoit l'un & l'autre pour exprimer le plus parfait bonheur. La chèvre Amalthée avoit allaité Jupiter : ce Dieu la plaça dans le ciel , & donna l'une de ses cornes aux Nymphes qui avoient pris soin de son enfance , avec la vertu de produire ce qu'elles désireroient ; on l'appela *Corne d'abondance*. Le second proverbe est une hyperbole , qui , pour désigner un bonheur inouï , dit qu'on a trouvé une chose introuvable.

couronne ne soit pas une simple branche de feuillages ; on doit vous assigner une récompense honnête , vous la donner toujours & sans difficulté au moment précis où vous en aurez besoin ; il faut aussi qu'on vous accorde dans la maison une considération toute particulière ; qu'on vous fasse oublier vos veilles, vos courses (a), & tous vos maux passés ; vous devez enfin vous attendre à dormir désormais dans une profonde sécurité (b) ; vous n'aurez à remplir dans votre nouvel état, que les fonctions pour lesquelles on vous a choisi & l'on vous paye. Tout cela doit être, j'en conviens avec vous, mon cher Timoclès ; j'avouerai même qu'il n'y auroit pas grand mal à plier la tête sous un joug aussi doux ;

(a) Le Grec ajoute : *vos crottes*.

(b) Mot à mot : *Les deux pieds nonchalamment étendus*. C'est encore un proverbe, pour exprimer l'insouciance, & la tranquillité d'un homme parfaitement heureux. Erasme, article *Sécurité*, p. 461.

il feroit des plus légers ; que dis-je !
 il feroit d'or. Mais qu'il s'en faut ,
 mon ami , que les choses ne soient
 ainsi ! Que n'a pas à souffrir un homme
 libre dans ces sortes d'engagemens !
 Ecoutez ce que je vais vous dire , &
 jugez ensuite par vous-même s'il est
 un seul homme de Lettres , pour peu
 qu'il ait vécu dans le commerce des
 Muses , qui puisse digérer de pareils
 procédés. Commençons , si vous le
 trouvez bon , par le premier repas
 que l'on vous donne pour faire con-
 noissance avec vous. On vous fait
 inviter par un Esclave , qui se montre
 assez poli ; vous ne pouvez vous dis-
 penser de le disposer en votre faveur ,
 & de lui glisser au moins cinq drachmes
 dans la main , ou bien vous allez passer
 dans son esprit pour un homme qui ne
 fait point vivre. Cependant il vous re-
 fuse d'abord : *moi, Monsieur ! j'ai l'hon-*
neur de vous remercier ; cela ne sera pas ;
je ne recevrai rien ; après beaucoup de

façons , mon homme se laisse enfin persuader ; il se moque de vous en sortant , & rit à vos dépens en ouvrant une large bouche , comme le font les laquais lorsqu'ils s'applaudissent eux-mêmes en arriere de leurs Maîtres. Vous pensez à prendre vos plus beaux habits , votre parure est plus soignée que jamais ; vous vous rendez à l'invitation avec la crainte d'arriver trop tôt , ce qui seroit manquer d'usage , ou celle d'arriver trop tard , ce qui seroit regardé comme une insolence , & vous tâchez d'observer un juste milieu entre ces deux extrêmes. Vous êtes introduit , on vous reçoit honorablement , & l'on vous fait placer à table , un peu au dessous du Maître (a) , après un

(a)* Je lis en cet endroit avec Dufoul *ὑπὸ τῷ πλούτῳ* , ou *ὑπὸ τὸν πλούσιον* , au lieu de *ὑπὲρ τοῦ πλούτου* , au dessous du riche , au lieu de , au dessus du riche. Le même Commentateur observe que ce n'étoit point l'usage chez les Anciens , de faire placer leurs convives avant eux à table.

ou deux amis de la maison. Pour vous, comme si vous étiez admis dans le Palais de Jupiter, vous n'avez des yeux que pour admirer ; tout ce qu'on fait vous ravit en extase ; tout est nouveau pour vous. Les valets ne cessent de vous fixer ; les convives observent votre contenance & votre maintien : ce n'est pas là ce qui inquiète le Maître ; mais il a soin de recommander à quelques-uns de ses gens d'examiner avec attention la manière dont vous vous comporterez à l'égard de sa femme & de ses enfans ; il veut savoir, si pendant le repas vous n'aurez pas jeté sur eux des ocellades trop fréquentes. Les laquais des convives remarquent votre étonnement, sourient à l'air gauche que vous montrez jusque dans la moindre chose, & concluent qu'il ne vous

D'ailleurs l'homme de Lettres à la solde du riche, doit, moins que tout autre, prétendre à la première place, comme la suite de ce Traité l'annonce clairement.

est jamais arrivé de manger dans de bonnes tables, parce que l'usage d'une serviette vous semble extraordinaire. Il est aisé d'imaginer votre embarras sur tout le reste : quand vous aurez soif, vous n'oserez demander à boire, de peur qu'on ne vous soupçonne d'aimer le vin ; quand on viendra aux fruits, que l'on sert dans un certain ordre, vous ne ferez par lesquels vous devez commencer ou finir ; il faudra consulter votre voisin des yeux, l'examiner à la dérobée, apprendre de lui ce qu'on doit observer dans un repas, & l'imiter en tout. Vous êtes d'ailleurs rempli de trouble & de perplexité ; tantôt, dans votre ravissement, la vue de l'or, de l'ivoire, & des délices dans lesquelles vous voyez nager votre opulent Protecteur, vous le fera regarder comme le plus heureux des hommes ; tantôt, par un triste retour sur vous-même, vous direz : Je crois vivre, & je ne suis rien en comparaison de cet

heureux mortel ; dans un autre instant , vous penserez que son fort , digne d'envie , fera désormais le vôtre , & que vous partagerez son bonheur dans toute son étendue ; vous imaginerez que bientôt chaque jour de votre vie fera pour vous un jour de fête ; peut-être même vous attendez-vous à le voir semé de fleurs , en considérant ces beaux & jeunes esclaves qui servent avec grace & sourient agréablement ; vous croirez pouvoir toujours dire , comme dans Homere : Les Troyens & les Grecs sont bien excusables de souffrir tant de peines & de travaux pour une telle félicité (a). Vient le moment où le chef du festin fait des libations à l'amitié ; il demande une large coupe , & vous porte la santé en vous appelant *Maître* , ou vous donnant quel-

(a) Iliad. ch. III , v. 156 & suiv. Lucien a déjà cité ce vers au vingt-huitième *Dialogue des Morts* ; mais ici il le parodie , change la mesure & le sens.

que autre épithète honorable : vous recevez la coupe de ses mains sans savoir que répondre , & l'on vous prend pour un impoli ; d'un autre côté , cette faveur distinguée vous rend odieux à plusieurs des anciens amis , & , dès le premier repas , quelques-uns d'entre eux vous regardent de mauvais œil. Ils voient avec peine , qu'après avoir dévoré pendant un grand nombre d'années , les désagréments d'une longue servitude , on leur préfère un nouveau venu. Vous devenez bientôt le sujet de leurs conversations : Voilà bien , s'écrient-ils , le comble de nos maux ; il ne nous manquoit plus que de voir passer avant nous tous ceux qui arrivent dans la maison. Il n'y a de bien venus dans Rome que ces Grecs aventuriers. Qu'ont-ils , après tout , qui les élève au dessus de nous ? Se croiroient-ils fort utiles , parce qu'ils débitent de misérables harangues ? Avez-vous remarqué , dit un autre , comme il a bu

à dîner? avec quelle avidité il devoit ce qu'on lui présentoit ! c'est un affamé qui n'a jamais fait un bon repas; il n'a jamais goûté de pain blanc, même en songe : c'est aujourd'hui, pour la première fois, qu'il a mangé une poule de Numidie & du Phase, dont à peine il nous a laissé les os. Que vous êtes simples, observe un troisième ! je ne lui donne pas cinq jours sans l'entendre se plaindre de son sort avec nous; c'est une chaussure neuve dont on fait cas en l'essayant; lorsqu'elle a servi deux ou trois fois, & qu'elle est tachée, on la néglige, on l'oublie (a). Tels sont les propos que l'on tiendra sur votre compte; peut-être même quelques-uns s'occuperont-ils, dès le premier instant, à préparer des calomnies contre vous. Il ne sera, comme vous le voyez,

(a) Le texte dit : *Lorsqu'elle sera remplie de crottes, on la jettera dédaigneusement sous le lit, où bientôt elle sera, comme nous, couverte de pusaïses.*

question que de vous pendant tout le repas. Comme votre estomac n'est point accoutumé à des vins délicats & violens, vous en aurez toujours beaucoup plus qu'il n'en falloit pour vous, & dès le milieu du festin, vous êtes travaillé de coliques qui vous mettent à la torture. Il ne seroit ni décent de vous lever de table avant les autres, ni trop sûr pour vous d'y rester plus longtemps. Quoi qu'il en soit, on continue à boire en causant de choses & d'autres, & les coupes se vident, tandis que divers spectacles se succèdent pour amuser les convives; car le Maître est jaloux d'étaler à vos yeux toute sa magnificence. Cependant vous êtes dans une cruelle situation; vous n'avez point d'yeux pour voir ce qui se passe, ni d'oreilles pour entendre un enfant charmant, dont on vante beaucoup la voix & l'habileté à pincer de la harpe. Vous êtes obligé d'applaudir comme les autres, & de paroître enchanté, en

formant des vœux-secrets pour qu'un tremblement de terre vienne à l'instant même vous tirer de cette affreuse détresse, ou que le feu prenne à la maison pour rompre l'assemblée. Voilà, mon cher, les plaisirs qui vous attendent dans ce splendide banquet. Mes repas sont un peu différens ; j'aime mieux quelques oignons assaisonnés de sel blanc ; j'en mange en toute liberté, quand je veux, & autant qu'il me plaît. Je vous fais grace des indigestions & des incommodités de tout genre, qui suivent ordinairement l'honneur de s'asseoir à la table des Grands, pour passer à la conclusion de l'engagement que vous allez contracter. Le lendemain de cette première invitation, il faudra convenir du prix que vous mettez à vos services, & du temps des paiemens ; on vous fait venir en présence de deux ou trois amis, on vous prie de vous asseoir ; & l'on vous tient à peu près ce langage : Vous avez vu hier quelle

est notre manière de vivre ; elle n'a rien d'extraordinaire ; elle est simple , modeste & bourgeoise : mon intention est que vous viviez comme nous de tout point ; il seroit ridicule en effet de ne point vous regarder comme le maître de tout ce que je possède , quand j'abandonne à votre conduite le plus précieux de tous mes biens , je veux dire mon ame , ou celle de mes enfans (si c'est une place de Précepteur que vous briguez) : mais , ajoutera - t - il , quoique votre modération & votre vertu fussent pour vous rendre heureux , il faut savoir sur quoi compter. Je sens bien que vous n'avez point cherché à entrer chez moi par des vûes d'intérêts , mais , encore une fois , il faut convenir de nos faits. Dites - moi donc ce que vous voulez ; au reste , je vous observerai en passant , que vous devez vous attendre à des gratifications que nous sommes dans l'usage de donner tous les ans à certains jours de

fête ; c'est une rétribution que vous pouvez regarder comme certaine, quoiqu'elle n'entre pour rien dans nos conventions ; ces générosités reviennent assez souvent dans le cours de l'année. D'après cela, vous serez un peu moins exigeant sur l'article des honoraires ; d'ailleurs des Gens de Lettres sont au dessus d'un vil intérêt. C'est ainsi que, par de belles paroles & de flatteuses espérances, il vous dispose à lui faire une réponse conforme à ses desirs ; & vous, qui vous étiez imaginé recevoir des sommes immenses, & qui achetiez déjà des terres & des seigneuries, vous commencez à soupçonner la sordide parcimonie de votre homme. Néanmoins vous êtes enchanté de ses promesses ; vous croyez qu'il vous a parlé vrai, quand il vous a dit : *vous vivrez comme nous* ; & vous ne soupçonnez pas

Que sa bouche prononce, & son cœur défavoue (a).

(a) Le vers d'Homere cité par Lucien, est

Enfin vous êtes forcé, par délicatesse, de vous en rapporter à lui : il refuse de prononcer, & prie l'un des assistans de fixer une somme qui ne soit ni trop modique, ni trop forte, parce qu'il a beaucoup d'autres charges indispensables. Son ami, vieux courtisan de son âge, & formé dès l'enfance à la flatterie, commence par vous féliciter de votre sort. Vous ne pouvez nier, vous dira-t-il, que vous ne soyez le plus heureux de la ville ; vous obtenez en un clin d'œil, un bonheur que beaucoup d'autres oseroient à peine ambitionner ; vous avez l'avantage d'être admis dans une des premières maisons

emprunté des plaintes d'Andromaque après la mort d'Hector, au vingt-deuxième chant de l'Iliad. v. 495. Il dit à la lettre : *On présente une coupe au jeune Astianax ; mais elle humecte le bord de ses lèvres, sans humecter son palais.* Nous avons cru mieux rendre la pensée de Lucien, en imitant ce vers, plutôt qu'en le traduisant.

de l'Empire Romain ; le Maître vous a jugé digne de vivre avec lui , & vous donne une place à sa table. Cela seul vaut pour vous les trésors de Croesus & les richesses de Midas , si vous en usez sagement. J'ai connu bien des gens de qualité qui auroient donné beaucoup pour l'honneur de passer leur vie auprès de Monsieur , d'être vus à sa compagnie , & d'être comptés au nombre de ses amis. Pour vous , qui , à tous ces avantages , joignez encore celui de recevoir une récompense pécuniaire , je ne vois pas d'expressions qui puissent rendre votre bonheur. Je pense donc , à moins que vous ne soyez le plus déraisonnable des hommes & le plus dérangé dans votre conduite , que quatre cents francs sont fort honnêtes (a) , eu égard sur-tout à

(a) Le texte , au lieu d'exprimer la somme , dit en parenthèse (*Il fixe alors une certaine somme très-modique*). Nous avons cru ne devoir pas interrompre le fil de la narration.

ce que vous pouvez espérer d'ailleurs. Que répondre à ces discours, sinon que vous vous en tenez content ? Il n'y a plus moyen de vous en défendre ; vous êtes pris dans leurs filets. Comme un coursier sans expérience, vous recevez facilement le frein entre les dents ; vous obéissez à la main de l'Ecuyer, qui fait ménager ses mouvemens, serrer ou lâcher adroitement la bride, jusqu'à ce que vous soyez souple & dompté. Vous voilà devenu le Commensal d'une grande maison ; les portes vous en sont ouvertes, sans que personne vous demande où vous allez, & votre sort paroît digne d'envie aux Etrangers qui vous admirent. Vous ne savez pas encore sur quoi l'on peut vous féliciter ; cependant vous vous réjouissez & vous trompez sans cesse vous-même, en espérant un avenir plus satisfaisant. Contre votre attente, les choses vont de mal en pis (a) ; vous commencez à

(a) Le texte dit : *Les choses vous réussissent à la*

entrevoir insensiblement que ces magnifiques espérances n'étoient que des bulles d'eau , qui paroissent d'or au soleil , & vous sentez que les travaux sont pénibles , certains , inévitables & perpétuels. Vous me demanderez peut-être ce qu'il peut y avoir de si laborieux & de si insupportable dans une telle condition. Ecoutez , mon ami , & vous allez en connoître tout le poids & toute l'abjection. Souvenez-vous d'abord que depuis le moment où votre engagement est formé , il ne vous est plus permis de vous regarder comme un homme libre ou né de parens honnêtes ; vos ancêtres , votre liberté vous ont quitté à la porte de la maison où

maniere de Mandrabule. C'est un proverbe qui devoit son origine à ce qu'un certain Mandrabule , ayant trouvé un trésor , offrit pour la première fois une brebis d'or à la Junon de Samos ; l'année suivante , l'offrande n'étoit plus qu'une brebis d'argent , & la troisième année , une brebis d'airain. Voyez Erasme , p. 119.

vous venez d'entrer pour louer votre personne & vous mettre en esclavage. Les fonctions ignobles & avilissantes que vous avez à remplir, sont incompatibles avec les avantages que vous aviez reçus en naissant. Vous ferez donc l'esclave, oui, quelque dur que le mot vous paroisse, vous ferez l'esclave, non pas d'un seul maître, mais de plusieurs tyrans. La tête humblement courbée sous le joug, vous aurez à remplir, du matin au soir, les fonctions de l'esclavage pour un vil & médiocre salaire. Vous vous en acquitterez, non pas avec l'aisance de ceux qui sont élevés dans la servitude, mais comme quelqu'un qui l'a embrassée dans un âge avancé; l'on trouvera que vous n'êtes pas propre à grand chose, & l'on fera peu de cas de vos services. Le souvenir de la liberté fera toujours de vous un mauvais esclave. Pour être libre, il ne suffit pas de pouvoir dire qu'on n'est point fils d'un Pyrrhias &

d'un Zopyrion, ou qu'on n'a pas été vendu publiquement dans un encan. N'est-ce pas se vendre soi-même que de venir à la fin de chaque mois, avec Pyrrhias & Zopyrion, pour recevoir ce qu'on veut bien vous donner? Vous n'aviez pas besoin de vous mettre à l'enchere, par l'organe d'un Crieur public, puisque vous avez brigué vous-même si long-temps la servitude. Ne vous êtes-vous pas jeté, pour ainsi dire, aux genoux de votre Maître, pour le supplier de vous prendre à ses gages? Dites-moi donc, je vous prie, vil esclave, car c'est le nom que je donnerois volontiers à un Philosophe de votre espece, si vous eussiez rencontré sur mer un Pirate qui vous eût vendu après avoir submergé votre vaisseau, ne vous croiriez-vous pas en droit de déplorer un sort si peu digne de vous? Qu'un audacieux eût mis la main sur vous, & vous eût emmené comme son esclave, n'auriez-vous pas

réclamé les Loix à grands cris, &, dans vos plaintes ameres, n'auriez-vous pas pris le ciel & la terre à témoins de cette injuste violence? Cependant vous venez de vendre vous-même votre sagesse & votre vertu, pour quelques écus, & cela dans un âge où vous devriez penser à vous faire affranchir, si vous fussiez né dans la servitude. Et de quel poids sont donc auprès de vous les magnifiques éloges que le bon Platon, Chrysippe & Aristote ont faits de la liberté? Quel cas faites-vous de leurs éloquents déclamations contre l'esclavage? Vous ne rougissez pas de vous voir confondu avec une troupe de Flatteurs, de Charlatans & de Bouffons; de paroître seul revêtu du manteau Grec, au milieu d'une multitude de Romains; de passer pour un Barbare par votre langage & votre mauvais accent; d'assister tous les jours à des festins bruyans, où l'on voit des convives de toute espece, dont la

plupart sont des hommes pervers & corrompus ! Vous y prodiguez , à tort & à travers , les plus fades adulations ; vous y buvez plus que de raison. Le lendemain matin , le son importun d'une sonnette vous arrache aux douceurs du sommeil , & vous courez de tous côtés avec les autres , encore tout couvert des crottes de la veille. Eh ! mon ami , étiez-vous donc réduit à manquer de lupins & de légumes ? Les sources d'une eau claire & limpide étoient-elles entièrement taries , pour vous forcer à prendre un parti aussi désespéré ? Il est clair qu'une nourriture simple & facile n'étoit pas de votre goût ; il vous falloit des mets délicieux , des vins odoriférans ; vous avez mordu à l'appât avec l'avidité d'un poisson vorace : peut-on vous plaindre , quand vous êtes pris à l'hameçon ? Vous recevez le prix de votre gourmandise , & , comme un finge enchaîné par le cou , vous appêtez à

rire à ceux qui vous regardent, & vous croyez heureux, pourvu qu'on vous jette des figures à fouhait. La liberté s'est éloignée de vous, avec vos anciens amis & vos égaux; il ne vous reste pas même le plus léger souvenir de ce bien inestimable. Votre sort seroit encore supportable, si vous n'aviez à dévorer que la honte de l'esclavage, sans en supporter les travaux; mais voyez si ceux qu'on vous impose sont moins pénibles que le service d'un Dromon ou d'un Tibius. Ces belles connoissances & ces talens pour lesquels votre protecteur disoit vous avoir pris chez lui, ne sont pas ce qui le touche; que peut-il y avoir de commun entre la lyre & l'âne (a)? Ne voyez-vous pas

(a) C'est le proverbe : *Asinus ad lyram*; les oreilles d'un âne sont-elles faites pour entendre les sons de la lyre? On citoit cet adage contre les gens ineptes & les ignorans, qui vouloient se mêler de juger de ce qu'ils n'entendoient pas. Voyez Erasme, p. 146.

comme il se consume par la belle passion dont il brûle pour la sagesse d'Homère, la force de Démosthène & la sublimité de Platon ? Retirez à ces opulens Amateurs des Lettres, les richesses & le talent d'en amasser, vous ne verrez plus en eux que faste, mollesse, volupté, débauche, insolence & grossièreté ; on n'a pas besoin de vous pour tout cela ; mais vous portez une longue barbe, vous avez un air vénérable, vous êtes décemment revêtu d'un manteau à la manière des Grecs, vous êtes connu pour Grammairien, Rhéteur ou Philosophe, & votre Maître pense qu'il est honorable pour lui que l'on voye un homme comme vous parmi ceux qui composent son cortège en public ; cela fera dire de lui, qu'il aime les Lettres Grecques, & chérit les belles connoissances. Je crains fort pour vous, mon cher, que vous n'ayez loué votre barbe & votre manteau, uniquement pour servir à ce genre d'ostentation.

Il faut donc vous montrer assidument à sa suite, sans qu'il vous arrive jamais de vous faire désirer, ou de vous absenter de votre poste. Quelquefois, voulant paroître causer avec vous (a), il vous entretiendra de la première sottise qui lui viendra à la bouche, afin de persuader aux passans qu'il cultive les Muses, même en marchant, & fait mettre à profit le temps de ses courses. Et vous, pauvre suivant, obligé de mesurer votre démarche sur la sienne, tantôt courant de toutes vos forces, tantôt allant à pas comptés, toujours descendant & montant dans une Ville haute & basse comme celle de Rome,

(a) Le Grec cite encore ici une façon de parler proverbiale, dont le sens littéral est en Latin : *Manum apponere, manum admoveere* ; comme nous dirions : *Mettre la main à l'œuvre*. Erasme, p. 256, observe que cet adage s'appliquoit à ceux qui vouloient s'immiscer dans quelque affaire importante, sans en avoir le droit ni la capacité.

vous fuez à grosses gouttes, vous êtes hors d'haleine. *Monsieur* entre ensuite chez quelqu'un de ses amis pour lui faire vîsîte, & tandis qu'il cause avec lui dans son appartement, vous êtes forcé de l'attendre dans un vestibule où vous n'avez pas même de siège pour vous reposer. Ne sachant d'ailleurs que faire, vous tirez un livre de votre poche, pour charmer votre ennui & lire, en restant sur vos jambes. A la fin du jour vous êtes encore à jeun. Après avoir pris le bain dans un moment où vous y étiez fort mal disposé, vous vous mettez à table au milieu de la nuit. Les honneurs & les égards n'y sont plus pour vous, comme la première fois. Si quelque nouveau venu s'est introduit dans la maison, vous restez oublié par derrière, & relégué dans un coin fort peu honorable, où vous êtes seulement témoin de la bonne chère que font les autres. Vous avez quelques os à ronger comme

un chien ; encore ne parviennent-ils pas toujours jusqu'à vous : l'on vous permettra de fucer avidement quelque feuille de mauve, dont personne n'aura voulu avant vous, & qui aura servi à envelopper un mets délicat. Que dirai-je des autres affronts qu'on vous fait éprouver ? Vous n'aurez seulement pas un œuf qui n'ait été entamé. Il ne faut pas prétendre que l'on vous traitera toujours comme un hôte ou un étranger ; ce seroit une sottise de votre part ; on ne vous servira pas une volaille choisie, comme aux autres : on réserve pour le Maître une poule grasse & onctueuse ; ce sera assez pour vous d'un reste de poulet, ou d'un pigeon sec & coriace. Direz-vous que ce ne soit pas là une injure manifeste & un mépris marqué ? Souvent même, si un nouveau convive survient au milieu du repas, & qu'on n'ait rien à lui donner, un esclave vient vous enlever les mets qu'on vous avoit servis, pour

pour les lui porter, en vous disant du bout des levres : *Pour vous, Monsieur, vous êtes de la maison.* Quand on sert du cochon de lait ou du cerf, il faut que vous soyez bien ami de celui qui découpe, où vous voyez faire pour vous le partage de Prométhée (a), c'est-à-dire qu'on vous laisse des os couverts de graisse. Un homme honnête, pour peu qu'il se respecte lui-même, peut-il se voir enlever rapidement les plats de dessous les yeux, tandis que son voisin les garde devant lui jusqu'à ce qu'il soit pleinement rassasié & qu'il y renonce ? Une chose que je n'ai pas observée encore, c'est que les autres boivent d'excellent vin

(a) Hésiode, dans sa *Théogonie*, v. 233 & suiv. rapporte que Prométhée proposa au Maître des Dieux de choisir entre deux portions qu'il avoit faites d'un bœuf. D'un côté, il avoit mis la chair & les entrailles, recouvertes de la peau du bœuf ; & de l'autre, les os cachés sous la graisse, dans l'intention de tromper Jupiter.

vieux, & que vous seul n'avez que de gros vin; aussi avez-vous soin de boire toujours dans des coupes d'or ou d'argent, de peur que la couleur ne vous déshonore, & n'annonce à tous les convives le mépris avec lequel on vous traite. Si du moins vous en aviez à souhait, de cette liqueur épaisse & grossière ! Mais trop souvent un insolent esclave affecte de ne pas entendre quand vous lui demandez à boire. Des mortifications de toute espèce reviennent à chaque instant vous accabler, ou plutôt, il n'y a rien que d'affligeant pour vous dans votre situation. Combien de fois verrez-vous qu'on vous préfère un vil Giton, un Maître de Danse, ou un misérable Bouffon d'Alexandrie, dont le mérite consiste à faire entendre quelques chansons Ioniennes ? De quel droit prétendriez-vous aux distinctions que l'on accorde à ces Ministres de plaisirs amoureux ? Ils sont toujours chargés

de quelque galant message (a). Le seul parti qui vous reste dans ces circonstances, c'est de vous retirer, en rougissant, dans un coin de la salle du festin, pour y cacher votre déshonneur, & déplorer avec raison votre malheureux sort, dont l'amertume n'est jamais tempérée par la plus légère satisfaction. Vous consentiriez volontiers à vous faire Compositeur de chansons d'amour; ou du moins vous ambitionnez le talent de chanter celles des autres, quand vous le voyez récompensé de tant d'honneurs & d'applaudissemens. Le rôle des Devins & des Magiciens, qui promettent de riches successions, de grandes dignités, d'immenses trésors, ne vous paroît pas moins désirable, quand vous voyez l'importance & la faveur dont jouissent ces Charlatans auprès des Grands;

(a) Mot à mot : *Ils portent des billets doux dans leur sein.*

vous consentiriez à faire ces divers personnages, pour n'être pas un homme de surcroît ou de rebut dans la maison; mais vous n'êtes propre à rien de tout cela. Il faut vous résoudre à l'abjection qui fait votre partage, & gémir en silence sur l'oubli dans lequel on vous laisse. Si un vil esclave s'avisait de rapporter que vous seul n'avez point applaudi au jeune laquais de Madame, lorsqu'il chantoit ou pinçoit de la guittare, ce seroit fait de vous; criez donc comme une grenouille altérée, & faites en sorte que l'on distingue votre voix par-dessus toutes les autres; lors même que tout le monde se tait, vous devez avoir un compliment tout prêt, qui montre que vous êtes dans la disposition habituelle de louer. Vous conviendrez encore qu'il est un peu ridicule de se couvrir de couronnes & de parfums, quand on meurt de faim & de soif; c'est ressembler à ces colonnes sépulcrales, que

l'on charge des offrandes destinées aux manes de quelque défunt; les Ministres des cérémonies funebres chargent son tombeau d'aromates & de guirlandes, mais ils prennent pour eux le vin & les mets qu'on y avoit ajoutés. Votre position est bien plus dangereuse encore, si le Maître du logis est un jaloux, qu'il ait de beaux enfans ou une jeune épouse, & que vous ne foyez pas ennemi de l'Amour & des Graces. Les Rois ont bien des yeux & des oreilles, dit le Proverbe. Tant de témoins, non seulement verront bientôt la vérité; mais ne manqueront pas d'y joindre la calomnie, de peur qu'on ne les soupçonne de négligence. Il faut pendant vos repas avoir la vue constamment baissée, comme à la table des Perses, dans la crainte qu'un Eunuque ne vous surprenne jetant un regard sur quelque une des femmes de son Maître, ou qu'un autre, qui tient sans

cesse un arc bandé entre ses mains, & prêt à vous punir d'une curiosité coupable, ne vous lance une fleche dans la bouche au moment où vous boirez. En sortant du festin, vous dormez quelques instans; puis éveillé dès le chant du coq : Malheureux que je suis, vous écriez-vous ! quelle infortune est la mienne ! quelles occupations, quels amis j'ai quittés ! à quel doux loisir j'ai renoncé ! je me suis interdit pour jamais un long & profond sommeil, & la liberté de me promener à mon gré ! & pour quelle vie, grands Dieux ! Dans quel abîme de maux je me suis précipité ! Quel est le salaire de tant de sacrifices volontaires ? Ne pouvois-je pas gagner infiniment davantage, en restant maître absolu de moi-même ? Enchaîné à la suite d'un homme qui dispose à son gré de mon existence, je me vois traîné de porte en porte sur ses pas, comme ces lions devenus des ob-

jets de curiosité (a), que l'on conduit par-tout en laisse. Ce qu'il y a de pis, c'est que je ne réussis auprès de personne, & je ne puis venir à bout de me rendre agréable : je suis inepte au métier de Courtisan, sur-tout en comparaison de ceux qui s'en sont fait un art ; convive maussade, sans avoir jamais le mot pour rire, je ne plais jamais moins que quand je veux affecter de plaire ; on me trouve alors le plus triste & le plus sombre des hommes ; en un mot, je ne fais comment faire : si je prends un air grave & sérieux, je me rends ennuyeux à mourir, & l'on me fuirait presque ; si je montre un air riant & gracieux, on me fait éprouver des rebuts & des dédains : c'est jouer la Comédie sous un masque tragique. Insensé ! quelle vie donc menerai-je

(a) Erasme, p. 468, observe que ce proverbe s'appliquoit à ceux qui s'engageoient à suivre les Grands de tous côtés, sans autre salaire, pour ainsi dire, que leur nourriture.

pour moi-même, si je consens à une telle contrainte pour les autres? Au milieu de ces réflexions, la sonnette vous appelle à vos fonctions ordinaires; il vous faut courir comme la veille, & rester jusqu'au soir sur vos jambes; vous auriez besoin, comme les Athlètes, d'amollir vos nerfs par quelque liqueur onctueuse; au retour, vous ferez le même repas & à la même heure. Une manière de vivre si contraire à la vôtre, les sueurs, les fatigues vous mènent insensiblement, & amènent à leur suite les fièvres lentes, les coliques, l'asthme, & le doux présent de la goutte. Vous êtes obligé de supporter vos maux sans vous plaindre, & quand vous auriez besoin de repos, il ne vous est pas permis d'en prendre; vous auriez l'air de faire le malade par paresse. Bientôt vous devenez pâle, maigre, & semblable à un homme qui va mourir. Voilà ce que vous avez à souffrir à la ville. En voyage, c'est autre

chose. Pour ne point parler du reste, comme vous n'êtes point fait pour que l'on s'occupe d'abord de vous, il arrive souvent que, dans un temps de pluie, il n'y a ni chevaux, ni voiture pour vous; on vous entasse à côté du Cuisinier ou du Baigneur de Madame, dans un chariot où vous n'avez pas même assez de paille pour mettre sous vous. Thesmopolis le Stoïcien m'a raconté une aventure de cette espèce, dans laquelle il avoit joué le principal rôle; je me fais un plaisir de vous en instruire, parce qu'elle peut arriver à tout autre qui se trouvera dans la même position que lui. Il vivoit auprès d'une femme très-riche, très-élégante, & des plus distinguées de la ville. Elle avoit aussi à ses gages un de ces efféminés complaisans qui ne portent point de barbe (a). Un jour qu'elle alloit

(a) Le Grec ajoute : *Et qui se font enlever le poil des jambes.*

à la campagne, elle fit placer dans sa voiture, à côté du Philosophe, ce petit-maître, nommé *Monsieur de l'Hirondelle*, & qui étoit en grande faveur auprès de Madame. Imaginez le plaisant contraste; un vénérable vieillard grave, sérieux, en longue barbe blanche, près d'un jeune voluptueux qui avoit les joues fardées, les sourcils peints, l'œil au guet, la tête flottante & le menton rasé : il ressembloit moins à l'hirondelle, dont il portoit le nom, qu'à un vautour à qui l'on auroit arraché les plumes du cou : il eût gardé sur sa tête un réseau dont les femmes se servent pour retenir leurs cheveux, si Thesmopolis ne l'eût prié de l'ôter. Le Philosophe, pendant toute la route, eut mille autres désagrémens à souffrir de ce fâcheux voisinage. L'importun ne faisoit que babiller ou ruminer quelque chanson; & peut-être eût-il dansé dans la voiture, si on ne l'eût empêché de le faire. Ce n'est pas tout :

voici une seconde scène plus comique encore. Mon cher Thesmopolis, dit cette Dame, j'ai un service bien important à vous demander, & je suis persuadée que vous ne me le refuserez pas. — Madame, je ferai tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner. — Vous êtes bon, attentif, plein de complaisance & de douceur; je vous prie de garder ma petite Myrrhine dans votre robe, & d'avoir soin d'elle; cette pauvre chienne est toute prête à mettre bas. Ces scélérats d'esclaves ne tiennent aucun compte de moi dans les voyages, à plus forte raison la négligeroient-ils. Vous m'obligerez infiniment de vous charger de ce petit animal, que j'aime à la folie; je serois au désespoir qu'il lui arrivât le moindre accident. Thesmopolis, comme vous imaginez, se rend volontiers à des instances aussi vives & aussi touchantes. Quoi de plus risible que de voir la petite chienne avancer le bout du mu-

seau hors de la robe du Philosophe, & regarder à travers les poils de sa barbe, où elle aime à lécher quelques traces de sauce restée de la veille ? Je crois entendre le glapissement sourd qui est naturel aux chiens de l'île de Mélite (a); &, quoique Thesmopolis ne s'en soit pas vanté, je présume qu'à chaque instant il sentoît couler dans son sein une douce rosée : j'ai même entendu dire que Myrrhine avoit fait ses petits dans le pan de sa robe. Le favori *L'Hirondelle*, qui s'étoit arrogé dans les repas le droit de lancer des sarcasmes contre tous les convives, n'oublia pas, dans cette circonstance, de rire aux dépens du Philosophe :

(a) Cette île n'est point l'île de Malthe, quoiqu'elle porte le même nom en Grec & en Latin; c'est une des îles qui couvrent la côte de Dalmatie, partie de l'ancienne Illyrie, à l'entrée du golfe Adriatique, aujourd'hui golfe de Venise. L'île *Mélite*, dont il est ici question, se nomme maintenant *Meleda*.

ce que je puis dire de Thesmopolis, s'écria-t-il, c'est que de Stoïcien, il est devenu Cynique.

C'est ainsi que les riches abusent des infortunés qui vivent dans leur familiarité ; c'est ainsi qu'ils les font servir à leurs capricieuses volontés, & les accoutument insensiblement aux plus indignes traitemens. J'ai connu un Rhéteur à qui l'on avoit ordonné de déclamer pendant un repas. Il s'en tira en homme de mérite, & parla avec beaucoup de force & de grace. On lui fit ce compliment, en buvant : Monsieur l'Orateur, vous mesurez la longueur de vos harangues, non pas sur le temps nécessaire pour que l'eau s'écoule de la clepsidre, mais sur celui qu'il faut pour vider une amphore. Le Rhéteur étoit d'un caractère dur & peu patient, mais deux cents drachmes l'aiderent, dit-on, à dévorer cette injure.

Si le Maître de la maison a la manie

de se croire Poète ou Historien, & qu'il aime à lire ses productions dans les festins, votre devoir est de le flatter, de le louer à outrance, dussiez-vous, à force de crier, vous rompre quelque veine; vous devez faire les plus grands efforts pour imaginer des éloges d'une tournure nouvelle. Il en est d'autres qui ont des prétentions à la beauté; ils exigent qu'on les regarde comme des Hyacinthes & des Adonis, quoique souvent ils aient un nez d'une coudée de long. Si vous gardez le silence, ces nouveaux Denys vous enverront aux carrières (a), comme

(a) Denys, Tyran de Syracuse, joignit la passion de la Poésie à celle de commander. Tous les beaux-esprits qui mangeoient à sa table, louoient en lui le Guerrier, mais encore plus le Poète. Il n'y eut qu'un certain Philoxene, célèbre par ses *Dithyrambes*, qui osa trouver mauvaise une Piece de vers que le Tyran lui avoit lue. Le Prince le fit conduire aux carrières, & le rappela ensuite, à la sollicitation de ses cour-

un jaloux ou un ennemi qui médite quelque trahison. Ils veulent absolument être Philosophes, Rhéteurs ; & , quoiqu'ils péchent à chaque mot contre la Langue, c'est à vous de trouver toute la douceur & toute la pureté Attique dans leurs discours, & ce doit être pour vous une règle indispensable à l'avenir. Peut-être, au reste, les ridicules des hommes seroient-ils encore tolérables ; mais on voit aussi de nos jours des femmes qui affectent d'avoir à leur suite des Gens de Lettres à gages, qu'elles font marcher aux côtés de leurs litieres. Le nom de femmes savantes & de femmes Philosophes est regardé maintenant comme faisant partie des atours du sexe ; elles se croient plus jolies, quand on leur dit qu'elles

tisans ; le lendemain de son élargissement, Denys lui montra une nouvelle Piece de vers ; Philoxene, sans répondre un seul mot, se tourna vers le Capitaine des Gardes, & lui dit : *Qu'on m'exemene aux carrieres.*

font des vers presque aussi bien que Sapho. En conséquence, elles louent des Philosophes, des Grammairiens & des Rhéteurs, pour s'en faire accompagner par-tout. Ce qui n'est pas moins ridicule, c'est qu'elles ne prennent leurs leçons que dans les momens de la toilette ou à table; elles sont trop occupées le reste de la journée. Souvent au milieu d'une conversation philosophique, la femme de chambre apporte à sa Maîtresse un billet de quelque galant; la dissertation sur la sagesse est suspendue, & l'on attend, pour la reprendre, que Madame ait répondu à celui dont elle prend des leçons de sentiment.

Après plusieurs mois, vers les Saturnales (a) ou les Panathénées, on vous

(a) Les Romains célébroient ces fêtes au mois de Décembre, pendant cinq ou sept jours. Elles étoient établies en l'honneur de Saturne : tout y respiroit la joie, les plaisirs & la débauche.

envoie un méchant manteau ou une vieille tunique (a); c'est alors qu'il est nécessaire de vous montrer un homme magnifique & généreux. D'abord l'esclave qui le premier aura entendu son Maître délibérer sur le cadeau qu'il se propose de vous faire, s'empresse de venir avant tout autre vous annoncer une aussi bonne nouvelle, & il ne doit point sortir de chez vous sans avoir reçu la récompense de son zèle. Le lendemain matin, arrivent à votre porte treize autres laquais, dont chacun fait valoir ce qu'il a dit pour vous,

Tous les travaux & toutes les affaires cessoient. Il étoit permis aux esclaves d'agir librement envers leurs Maîtres, de leur dire tout ce qu'ils vouloient, & de s'en faire servir à table. Nous verrons de plus grands détails sur ces fêtes, dans la suite des Ouvrages de Lucien.

(a) La tunique étoit un vêtement sans manches, qui servoit de chemise aux Romains. Le mot Grec que nous avons rendu par celui de *vieille* en François, signifie également *pourri*.

ce qu'il a conseillé à votre avantage, le bon choix & le goût qu'il a su mettre dans cette affaire dont on l'avoit chargé. Tous se retirent avec une marque de votre reconnoissance, qu'ils n'ont garde de refuser, mais qu'ils acceptent dédaigneusement, en murmurant de ce que vous leur avez donné si peu. On vous paye à vous-même vos honoraires sol à sol, & si vous les demandez, vous êtes un importun & un ennuyeux. Pour recevoir, il faut recourir à la flatterie, aux supplications; en outre, faire votre cour à l'Intendant, qui est pour vous une seconde idole à cultiver. N'allez pas non plus négliger l'homme de confiance, & l'ami de la maison. Au surplus, ce que vous touchez est déjà dû à votre Médecin, à votre Tailleur ou à votre Cordonnier; ainsi ces dons n'en font point pour vous, & vous n'en tirez aucun avantage. D'un autre côté, l'on vous noircira peut-être par quelque calomnie

dans l'esprit du Maître, qui accueille volontiers ce qu'on lui dit contre vous. Il voit que vous êtes usé par vos fatigues journalières; vous ne voulez plus que d'une aile à vos fonctions, les forces vous manquent, & bientôt vous ne ferez plus qu'un vieux goutteux; il a cueilli la fleur de vos plus belles années, vous lui avez sacrifié le temps le plus précieux de votre vie, vous avez perdu votre santé à son service; n'importe. Vous n'êtes plus propre à rien, il faut penser à vous donner un successeur en état de remplir votre poste; vous n'êtes plus qu'un vêtement usé, que l'on condamne à pourrir sur un fumier. On vous accuse d'avoir voulu corrompre l'enfant de la maison, ou d'avoir attenté, malgré vos cheveux blancs, à l'honneur d'une jeune esclave; cela suffit: sans autre forme de procès, on vous jette à la porte, au milieu de la nuit. Vous partez; la tête enveloppée dans votre

manteau, abandonné de tout le monde, & n'emportant avec vous, pour tout bien, que la vieillesse & la goutte. Vous avez eu le temps d'oublier ce que vous saviez autrefois; pour surcroît de bonheur, la bonne chère à laquelle vous étiez accoutumé, ne fera plus pour vous qu'un fléau que vous ne pourrez ni prévenir, ni conjurer (a). La faim vous rappellera souvent vos grands repas, & vous sentirez avec douleur qu'il faut en perdre la douce habitude. D'un autre côté, personne ne voudra plus se charger de vous, & vous serez délaissé comme ces vieux courriers, dont la peau même est devenue inutile. Les bruits défavantageux, qui sont la suite nécessaire de votre sortie, feront soupçonner en vous les plus grands

(a) Le Grec dit : *Vous vous êtes fait un ventre plus grand qu'un sac, & c'est un ennemi que vous ne pourrez ni rassasier, ni conjurer; votre estomac vous demande sa pitance ordinaire, & ne s'en déshabitue qu'en grondant.*

crimes ; vous passerez pour un débauché, un empoisonneur ou un scélérat. On en croira votre accusateur même d'après son silence , & l'on dira de vous : C'est un de ces Grecs inconfidérés, capables de toute sorte de forfaits ; car, telle est l'opinion que l'on a de notre nation en général , & il faut avouer que ce n'est pas tout-à-fait sans raison : je crois avoir deviné le motif qui occasionne cette façon de penser à notre égard. Combien ne voit-on pas d'aventuriers de notre pays, qui, convaincus de leur ineptie & de leur peu de mérite, s'annoncent, en entrant dans les maisons, pour des Devins & des Empoisonneurs ? Ils promettent d'employer des talismans pour forcer un cœur à l'amour , ou rassembler les plus grands malheurs sur la tête d'un ennemi. En se donnant pour très-habiles dans cet Art merveilleux , ces Charlatans ont soin de s'envelopper d'un large manteau , & de laisser croître

leur barbe touffue. Quand les étrangers voient jouer un pareil rôle à ceux qu'ils regardoient comme les plus estimables d'entre nous ; quand ils les voient se déshonorer par les plus basses flatteries dans les repas & les sociétés ; en un mot, quand ils s'apperçoivent que l'appât du gain leur fait supporter le plus vil esclavage, ils présumant à juste titre, que tous leurs compatriotes leur ressemblent ; lorsqu'ils en ont renvoyé quelqu'un, ils cherchent, comme cela doit être, tous les moyens possibles de les perdre sans ressource ; ils imaginent bien que des gens qui les ont vus à découvert & sans contrainte, ne manqueront pas de les peindre au naturel, & de divulguer les mystères secrets de leur vie privée, dont ils ont été les témoins. Voilà ce qui les inquiète : ils savent qu'on pourroit tous les comparer à de superbes volumes, dont les membranes extérieures seroient embellies par la pourpre, &

enrichies de bossettes d'or, mais dont l'intérieur ne présenteroit que l'horrible festin de Thyeste, ou l'inceste d'Œdipe avec sa mere, ou celui de Térée avec ses deux sœurs : tels sont ces opulens personnages ; l'apparence est belle en eux ; ils brillent également du plus vif éclat de la pourpre & de l'or, tandis qu'au dedans ce sont les scènes les plus affreuses ; Euripide & Sophocle n'en ont pas mis de plus effrayantes sur le théâtre. Est-il étonnant qu'ils redoutent ces dangereux dépositaires de leurs vices monstrueux, & qu'ils les poursuivent avec l'acharnement de la haine la plus envenimée ?

Je finirai, mon ami, par vous tracer, à l'imitation de Cébès (a), le tableau fidele de la vie qu'on mene chez les

(a) Cébès, Philosophe Thébain, & disciple de Socrate, composa sur la naissance, la vie & la mort des hommes, un excellent Dialogue, intitulé : *Tableau de la vie humaine*. Gilles Boileau l'a traduit en François.

Grands; daignez le parcourir, & voyez si vous devez vous y engager. J'aurois besoin du secours des plus grands Maîtres (a); mais puisqu'il n'existe plus d'Apelles, il faut me contenter de faire le moins mal qu'il me sera possible.

On voit d'abord un immense vestibule, dont l'intérieur est embelli de dorures; l'édifice n'est point bâti sur un terrain uni, mais au sommet d'une colline escarpée; la route est longue, difficile & glissante; souvent, lorsqu'on s'y croit parvenu, le pied manque, & l'on retombe au bas du rocher. Plutus, tout couvert d'or, est assis dans l'intérieur du vestibule; son air est aimable & gracieux. Un de ses amateurs, qui est arrivé jusqu'à la porte après beaucoup de peines, a les yeux fixés sur l'or, dont l'éclat paroît l'éblouir. L'Ef-

(a) Le texte nomme Apelles, Parrhasius, Aëtion, Euphranor.

pérance, sous la figure d'une belle femme, vêtue d'une robe de diverses couleurs, introduit cet heureux mortel, dont l'étonnement & la joie augmentent en entrant ; elle le précède toujours, & se joint à deux autres femmes, l'Erreur & la Servitude, qui le mettent sous la conduite du Travail : celle-ci, après avoir fait passer l'infortuné par des exercices longs & pénibles, le livre, déjà infirme, entre les bras de la Vieillesse ; enfin l'Opprobre s'en empare, pour l'abandonner au Désespoir : à ce moment, l'Espérance s'envole de cette demeure, pour n'y plus reparoître ; le malheureux lui-même en est chassé honteusement. Il ne sort plus par le vestibule superbe où il avoit été introduit à son arrivée ; on le voit fuir à l'opposé, par une issue détournée ; il se retire nud, pâle, affamé (a), ac-

(a) Lucien ne veut pas dire que cet infortuné

tablé sous le poids des années ; on lit dans tout son maintien la plus vive expression de la confusion & du désespoir (a) : le Repentir vient à sa rencontre ; il lui arrache des larmes inutiles , & met le comble à son malheur.

Tels sont les différens objets que présente mon tableau ; examinez-les en détail , mon cher Timoclès ; considérez s'il est à désirer pour vous d'entrer par la porte dorée , & de sortir avec l'Humiliation & la Douleur. Quel-

ait jeûné. Le mot Grec *νεκρὸς* qu'il emploie en cet endroit, signifie, *qui a un gros ventre*. L'Auteur a voulu , par cette expression , représenter l'embarras d'un homme qui est accoutumé à faire bonne chère , & se voit obligé d'y renoncer à l'avenir. Nous n'avons point trouvé de terme qui rendît en notre langue cette nuance particulière d'idée.

(a) Le Grec dit : *Couvrant d'une main sa nudité , & de l'autre s'étranglant lui-même.*

que parti que vous preniez, souvenez-vous de ce mot d'un Sage (a) : *Ce n'est pas au Dieu, mais à nous-mêmes à répondre de notre choix.*

(a) Ce Sage est Platon. Cette maxime se trouve dans son Ouvrage, intitulé *la République.*





APOLOGIE D'UN ENGAGEMENT

AUPRÈS DES GRANDS.

DEPUIS long - temps , mon cher Sabinus , je me demande à moi-même ce que vous pouvez penser de moi , en lisant mon *Traité sur les Gens de Lettres qui s'engagent avec les Grands*. Je suis bien assuré que vous riez à mes dépens toutes les fois que vous y jetez les yeux. Aujourd'hui que vous avez eu le temps de donner carrière à vos réflexions sur le parti que j'ai embrassé , je veux me justifier dans votre esprit , & concilier ma conduite présente avec ce que j'ai écrit autrefois. Si je devine bien , il me semble vous entendre dire : Eh , quoi ! cet homme qui a déclamé avec tant de force contre la condition

APOL. D'UN ENGAGEMENT, &c. 149
des Gens de Lettres mercenaires, oublie tout à coup (a) ses maximes, pour se jeter de lui-même dans un état aussi manifestement servile ? On lui a donc promis tous les trésors de l'univers (b), pour le faire renoncer à cette douce liberté dans laquelle il a vécu dès sa plus tendre enfance ! Par quel autre motif se donneroit-il des fers à la veille de sa mort, & consentiroit-il à partager le sort des singes & des écureuils (c) ;

(a) Il y a dans le texte un proverbe pris d'un jeu de petites coquilles, qui paroît répondre à celui que nous connoissons sous le nom de *Croix ou Pile* ; il dit mot à mot : *La coquille tombant d'une manière différente à celle qu'on attendoit.* Selon Erasme, p. 188, on employoit cet adage pour marquer un changement subit.

(b) Le Grec dit : *Combien de Midas, de Cræsus, & de Pactoles a-t-il fallu pour le faire changer de sentiment ?* Le Pactole étoit un fleuve de Lydie, qui couloit dans les environs de Sardes & de Tmolus, & qui rouloit du sable d'or en si grande abondance, qu'on le regardoit comme la source des richesses de Cræsus.

(c) Les Commentateurs de Lucien se sont épuisé

que l'on voit attachés à des colliers d'or dans les maisons des riches voluptueux ? Quel contraste entre sa vie actuelle & le langage qu'il tenoit dans d'autres temps ! C'est bien là faire remonter les fleuves à leur source ; c'est chanter la Palinodie, & se rétracter, non pas d'une insolence téméraire, dont les suites auroient été funestes^(a), mais d'un sentiment louable qu'on avoit adopté avec connoissance de cause, & après une mûre réflexion. Peut-être qu'à ces reproches vous

fés en recherches profondes & très-savantes sur le mot *κεράλια*, qu'on lit ici dans l'original. Il paroît que cet endroit est corrompu, sans qu'il soit possible de rétablir la vraie leçon de l'Auteur. Nous avons adopté, avec l'Editeur, & le Traducteur Latin, la conjecture la plus satisfaisante, & nous traduisons comme s'il y avoit dans le texte *σικεράλια*, de petits écureuils.

(a) Le texte dit : *C'est chanter la Palinodie, non pas pour Hélène, ou pour les choses qui se sont passées à Troie. C'est une allusion au Poëte Stérichore.*

AVEC LES GRANDS. 151
croirez devoir ajouter un conseil qui
me soit utile dans les circonstances pré-
sentes, & qui soit dicté par votre sa-
gesse, votre bon cœur & votre ami-
tié envers moi. Pour vous faire parler
d'une manière digne de vous, je veux
sacrifier ici, sous votre nom, au Dieu
de l'Eloquence. Vous suppléerez vous-
même à ce qui me manque. Je suis le
malade, & je vous prends pour mon
Médecin ; coupez jusqu'au vif, s'il le
faut ; c'est à moi de souffrir, pour ma
guérison, les opérations douloureuses
de votre art salutaire.

» Mon ami, me dites-vous, l'Ouvrage
que vous avez publié autrefois, vous
a fait tout l'honneur que vous aviez
droit d'en attendre ; il a été fort ap-
plaudi de tous ceux qui vous l'ont en-
tendu lire en public, & des personnes
instruites qui le conservent en particu-
lier, & se font un plaisir de le relire
souvent ; il est bien écrit, rempli de
faits intéressans, & d'anecdotes présen-

tées avec beaucoup de clarté ; il peut être fort utile , sur-tout aux Gens de Lettres qui feroient tentés de s'engager imprudemment dans la servitude. Mais donnez-vous bien de garde de le lire ou de le montrer désormais à ceux qui connoissent votre position présente ; depuis que vous avez préféré l'esclavage à la liberté , depuis que vous avez changé de sentiment pour adopter cette maxime des cœurs lâches :

On doit porter des fers, quand Plutus y convie (a).

Le seul parti qui vous reste , est de prier le Messager des Enfers (b) de faire boire du Léthé à tous ceux qui ont entendu votre discours ; autrement il seroit pour vous une lettre de Bellérophon (c). Je ne vois pas , en effet , ce

(a) Eurip. Tragéd. des Phéniciennes , v. 398.

(b) C'est Mercure , conducteur des ombres.

(c) Homère rapporte , au sixième chant de l'Illiade , v. 155 & suiv. qu'Antée , femme de

que vous pourriez alléguer de raisonnable pour votre défense, si vos Lecteurs, en approuvant l'Ouvrage & cet air de liberté qu'il respire, avoient la méchanceté de fixer avec un souris malin, l'Auteur humblement courbé sous le joug de la servitude. Assurément, diroient-ils, cet homme n'est point l'Auteur d'une production aussi estimable; elle ne peut venir que d'une ame forte & courageuse; c'est ici le geai qui se pare des plumes du paon; si elle est véritablement sortie de sa plume, cela

Proetus Roi d'Argos, irritée de ce que Bellérophon n'avoit point voulu répondre à sa passion, l'accusa auprès de son époux d'avoir voulu attenter à son honneur. Proetus, ne voulant pas violer les droits de l'hospitalité, en faisant mourir Bellérophon, qui s'étoit réfugié chez lui, l'envoya au Roi de Lycie, avec des lettres où il le prioit de lui donner la mort. De là l'expression proverbiale, *Lettres de Bellérophon*, pour désigner que l'on est porteur d'une lettre écrite contre nous, lorsque nous la croyons favorable. Voyez Erasme, p. 343.

154 APOL. D'UN ENGAGEMENT

nous rappelle l'Histoire de Saloethus ; il s'étoit fait le plus grand honneur parmi les Crotoniates. , en portant une loi rigoureuse contre l'adultère , & , quelque temps après , il fut surpris entre les bras de sa belle-sœur. Cet exemple ne pourroit être mieux appliqué qu'à vous. Encore l'infortuné Saloethus pouvoit-il s'excuser sur la violence de son amour , comme il ne manqua point de le faire dans sa défense ; d'ailleurs il fit oublier en quelque sorte son inconséquence , par la résolution héroïque avec laquelle il se punit lui-même : ses concitoyens , touchés de compassion , vouloient adoucir sa peine en lui permettant de s'exiler ; mais il se précipita courageusement au milieu des flammes. Vous êtes beaucoup moins excusable. Après avoir exposé dans le plus grand détail , & avec toute la fierté d'un homme libre , l'avilissement des Gens de Lettres chez les Grands , & les désagréments sans nom-

bre qu'ils ont à souffrir de leur part, vous attendez, pour ainsi dire, la décrépitude & les derniers instans de votre vie pour subir un jong aussi honteux ; peu s'en faut même que vous ne foyez prêt à vous en prévaloir avec faste. Aussi ; plus vous vous croirez élevé dans votre nouveau poste, plus vous devez paroître ridicule quand on mettra votre Livre en opposition avec votre choix. Qu'est-il besoin, au reste, de tant de raisonnemens pour vous prouver vos torts, lorsque votre condamnation est écrite depuis long-temps dans ce mot d'une excellente Tragédie ? *Je hais le Sage qui n'est point sage pour lui-même* (a). Vous ne manquerez point de censeurs qui ne s'en tiendront pas là ; les uns remarqueront en vous une grande ressem-

(a) C'est un vers d'une *Médée* d'Euripide, différente de celle qui nous reste de ce célèbre Tragique. Nous n'avons point voulu affoiblir cette belle pensée, en essayant de la mettre en vers.

blance avec les Acteurs tragiques (a), qui sont des Héros au théâtre, & dans l'ordre civil, des Histrions à gages. S'ils se laissent tomber sur la scène, on les siffle ; quelquefois même on leur inflige le châtiment des écrivains, quand les spectateurs l'exigent. D'autres vous mettront en parallèle avec le singe de la fameuse Cléopâtre (b). Il avoit appris à danser, & le faisoit avec grace & précision ; il se faisoit sur-tout admirer par la convenance de ses gestes & de son maintien avec son personnage, & l'accord soutenu de ses mouvemens avec les sons de la flûte & du chant : un jour il aperçoit malheureusement des figures ou des amandes à l'autre bout de la salle ;

(a) Lucien répète en plusieurs endroits de ses Œuvres, la comparaison des Acteurs tragiques.

(b) Voyez aussi cette comparaison répétée dans le Dialogue des Philosophes ressuscités, tom. II, p. 417.

adieu la flûte, le chant & la danse; il jette son masque, ou plutôt il le brise en se précipitant avec avidité sur les fruits. Vous, mon cher, qui êtes, non pas simplement Acteur, mais Auteur d'une Piece que l'on estime; vous qui êtes Législateur, comme Saloethus, vous cédez à l'appât d'une figue, & elle suffit pour vous faire jouer le rôle du singe ! Votre philosophie n'est que sur vos levres :

Votre cœur en secret dément votre langage (a) ; c'est de vous-même que l'on peut dire, à l'occasion de tous les beaux discours dont vous prétendez vous faire honneur,

Que la bouche prononce & le cœur désavoue (b).

Ainsi l'audace téméraire avec laquelle on vous a vu vous élever contre les besoins impérieux de l'humanité, a

(a) Iliad. ch. IX ; v. 313.

(b) Voyez le Dialogue précédent, p. 107.

bientôt été punie par l'abjuration éclatante que vous avez faite de la liberté. Il semble qu'au moment où l'on vous combloit d'éloges pour avoir censuré les autres, la Déesse de la Vengeance étoit derrière vous, & rioit d'avance à vos dépens, en prévoyant (a) votre changement futur ; elle sembloit dire : Cet homme se rendra coupable d'une imprudence qui le couvrira de ridicule ; il osera, sans avoir auparavant détourné ma colere (b), blâmer les malheureux que les revers de la fortune condamnent à l'esclavage. Si quelqu'un s'avisait de mettre à la tête de votre déclamation : *Eschine accuse Timarque d'une faute dont lui-même est coupable* ; quelles seroient les risées des spectateurs, quand on ajouteroit : Cette faute, excusable à l'âge du jeune

(a) Le Grec ajoute : *Comme Déesse.*

(b) *Sans avoir auparavant craché dans votre sein.* Voyez tom. II, p. 21.

Timarque, devient une infamie dans un vieillard comme Eschine ? En un mot, vous ressemblez à ce Charlatan qui se vançoit d'avoir un remède efficace & prompt contre la toux, & avoit toujours l'air d'être prêt à rendre l'ame à force de touffer.

Je sens, mon cher Sabinus, combien j'ai prêté le flanc à l'ennemi ; je sens combien j'ai donné lieu aux reproches que vous me faites, & à tous ceux qu'on pourroit me faire encore. Mais il est temps de penser aux moyens de me justifier. Dois-je m'avouer coupable & passer condamnation, sans autre forme de procès ? Dois-je me rejeter sur la force irrésistible de la Fortune, de la Parque & du Destin ; demander grace à mes accusateurs ; en leur représentant qu'un penchant plus puissant que nous ; ou plutôt ces trois grands mobiles de nos actions, président à tous nos discours & à toutes nos démarches, dont nous ne sommes point les maîtres ?

Non, mon ami, cette manière de me défendre feroit trop populaire à vos yeux ; il ne me serviroit de rien de m'appuyer du suffrage d'Homere, & de vous dire, avec lui :

Tout mortel est soumis au pouvoir du Destin (a).

ou bien encore, en parlant d'Achille :

Son sort fut arrêté dès qu'il reçut le jour (b).

Si, d'un autre côté, renonçant à ces excuses frivoles, je vous disois que je n'ai embrassé mon nouvel état, ni par cupidité, ni par aucun motif de ce genre ; mais que la haute sagesse, la noble fermeté & l'élévation d'ame de celui que je sers, m'ont inspiré le désir de partager ses belles actions ; j'aurois à craindre d'ajouter à tous mes torts celui de la flatterie : ce seroit éloigner un mal par un

(a) Iliad. ch. VI, v. 488.

(b) Iliad. ch. XX, v. 128.

autre (a), puisque l'adulation est le plus bas, & par conséquent le plus odieux de tous les vices. En supposant que ces divers moyens de défense me soient enlevés, faut-il m'avouer vaincu, & convenir que je n'ai rien à prétexter en ma faveur ? Il me restera du moins une dernière ressource dans cet état désespéré (b) ; ce sera de recourir aux incommodités de la vieillesse, & de faire valoir davantage encore la crainte de la pauvreté, qui engage à tout faire & à tout souffrir. Je pourrois aussi appeler dans ma cause la Médée d'Euripide, & dire avec elle, en faisant quelques légers changemens à ses expressions :

(a) Le texte dit : *De chasser un petit clou par un plus gros*. C'est un proverbe dont nous avons rendu le sens. Voyez Erasme, p. 475.

(b) Il y a au Grec : *Je n'ai pas encore jeté la dernière ancre en mer* ; proverbe cité par Erasme, pag 169.

Je fais que les forfaits marquent par-tout mes pas;
Mais la *Pauvreté* seule a dirigé mon bras (a).

Personne n'ignore que le Poëte Théognide permet que l'on se précipite du haut d'une roche élevée, ou qu'on se jette dans les abîmes de la mer, pour se soustraire à ce fléau redoutable.

Telles sont, mon ami, les raisons spécieuses & les foibles prétextes dont je ferois le maître de faire usage : mais rassurez-vous; ma cause n'est pas encore assez désespérée (b) pour que je.

(a) Dans les vers d'Euripide, au lieu de *Tivix*, la *pauvreté*, il y a *Θυσίς*, la *colère* & la *vengeance*.

(b) Le texte cite une façon de parler proverbiale, dont le sens est : *Les habitans d'Argos ne seront jamais tellement affamés, qu'ils soient obligés de semer dans le lieu des exercices*. Ce lieu d'exercices, dont le nom est corrompu dans l'original, a donné occasion aux Commentateurs de faire des recherches savantes, dont le résultat est qu'on le nommoit *Cyllarabis*.

fois réduit à de pareils subterfuges. Je vous prierai seulement de considérer qu'il y a une grande différence entre l'engagement d'un homme qui consent à vivre en esclave dans la maison d'un riche particulier, & la charge publique que j'exerce sous l'autorité de l'Empereur. Comparez ces deux positions avec toute l'exactitude dont vous êtes capable, & vous verrez qu'elles sont aussi éloignées entre elles, que le ciel l'est de la terre (a). Vous trouverez qu'il n'y a pas dans mon Ouvrage une seule réflexion que l'on puisse appliquer à ma situation présente ; ou il faudroit dire que le plomb ressemble à l'argent, l'airain à l'or, l'anémone à la rose, & le singe à l'homme. L'une &

(a) Lucien répète ici un proverbe tiré de la Musique, & qu'il emploie en divers endroits de ses Ecrits : *Deux fois par toutes les cordes*, pour marquer le plus grand intervalle possible, qui, dans la Musique ancienne, étoit la double octave.

l'autre condition sont également à gages & en sous-ordre : mais quelle différence ! les Gens de Lettres mercenaires , qui ne s'engagent que pour de l'argent , sont à peu près des esclaves que l'on achete ; on ne pourroit , sans injustice , confondre avec eux des hommes publics , qui se rendent utiles à des villes & même à des Provinces entières ; il seroit déraisonnable de les envelopper dans la même proscription , & de les calomnier , par la raison qu'ils reçoivent le salaire de leurs travaux. Il faudroit , à ce prix , regarder comme avilissans , tous les postes éminens du même genre que le mien ; les Gouverneurs des provinces & des villes , les Commandans de légions , & les Généraux d'armée , seroient également blâmables en acceptant ces grandes places ; il n'en est aucune sans honoraires. Il ne faut donc pas conclure du particulier au général , & tout détruire d'après un exemple ; il ne faut pas voir du

même oeil la condition de tous ceux qui reçoivent des appointemens. Je n'ai pas prétendu dire dans mon Ouvrage, que l'on fût malheureux, précisément pour toucher le revenu d'un emploi ; j'ai seulement déploré le sort de ces infortunés, qui, sous le nom d'Instituteurs, se font esclaves des Grands. Ma position est toute autre. Dans les détails de ma vie privée, je suis aussi libre que je l'étois auparavant ; mes occupations publiques consistent à exercer une portion de l'autorité suprême dans la partie confiée à mes soins. Si vous voulez y faire attention, je n'ai pas une médiocre influence dans l'administration de l'Egypte : je suis chargé de faire écrire exactement les registres des actes publics ; de veiller à ce que les plaideurs soient modérés dans la défense de leurs causes ; de conserver, avec une fidélité inviolable, les décrets du Prince, & de les faire publier, pour assurer à jamais leur

faire adorer par ses bienfaits ; c'est la reconnoissance de ses soins à veiller au bonheur public ; c'est la gloire dont il jouit parmi les nations ; ce sont enfin les statues , les temples & les autels que l'on élève en son honneur. Si vous voulez descendre du plus haut faite de l'autorité suprême , aux différentes branches subalternes dans lesquelles elle se divise , vous trouverez , en comparant le petit au grand , que les premiers rangs ne different des dignités inférieures que du plus au moins , & qu'il n'en est aucun qui ne soit , en quelque sorte , mercenaire. Si j'avois prétendu que personne absolument ne dût travailler , l'on pourroit m'accuser aujourd'hui d'agir contre mon sentiment ; mais vous ne trouverez rien de semblable dans mon Livre. Si au contraire il est d'un honnête homme de s'appliquer à quelque chose d'utile ; s'il doit éviter d'être du nombre de ceux dont on peut dire :

168 APOÏ. D'UN ENGAGEMENT

Inutile fardeau qui surcharge la terre (a) :

quoi de plus digne de lui que de se livrer , de concert avec ses amis , à des occupations estimables ! quoi de plus louable que de se montrer au grand jour , de donner , en présence de tout le monde , des preuves sans équivoque de sa fidélité , de son exactitude & de son zèle à remplir les fonctions d'une place importante !

Au reste , je prie mes accusateurs de se souvenir que leurs reproches ne s'adressent pas à un homme qui se donne pour sage (si cependant il est quelqu'un qui puisse prétendre à ce titre) ; ils ne doivent voir en moi qu'un particulier fort ordinaire , qui a cultivé le talent de la parole , & s'y est acquis un peu de gloire. Je ne me suis jamais efforcé de parvenir à cette

(a) Lucien a déjà cité ce vers dans *Icaro-Ménippe*. Voyez tom. I , p. 480.

vertu sublime de nos maîtres privilégiés. Je ne crois pas, à dire vrai, que je doive m'en affliger beaucoup, car je n'ai jamais rencontré personne qui remplît parfaitement la profession de sage. Ainsi, vous m'étonneriez en blâmant en moi le parti que je viens de prendre, vous, mon ami, qui m'avez vu autrefois recevoir de grandes récompenses des leçons d'éloquence que je donnois publiquement dans les Gaules, où vous passiez pour aller voir l'Océan occidental. Vous savez que j'étois du nombre des Sophistes (a)

(a) Le mot *Sophiste* ne doit pas toujours être pris en mauvaise part ; il signifie *Sage, ingénieux, savant, habile Philosophe, habile Rhéteur, & en même temps trompeur, imposteur*. Un des Commentateurs de Lucien reproche ici, avec raison, à Philostrate, de n'avoir pas parlé de Lucien dans ses *Livres des Tableaux*, ou *Vies des Sophistes*. Il en donne pour raison, que Lucien quitta la profession de Sophiste avant l'âge de

170 APOL. D'UN ENGAGEMENT
qui retiroient le plus de fruit de leurs
travaux.

Tels font, mon cher Sabinus, les
motifs de ma conduite, que j'ai cru
devoir vous exposer en détail, malgré
mes grandes occupations. J'étois ja-
loux de me justifier auprès de vous, &
d'obtenir votre approbation (a). Que

quarante ans, pour se livrer à ses Ouvrages, qui
font plutôt d'un Philosophe que d'un Rhéteur ;
d'ailleurs il ne ménage pas plus le mauvais goût
des Rhéteurs de son temps, que les fourberies
des Philosophes ; enfin il a dû déplaire au supersti-
tieux Philostrate, parce qu'il étoit bien éloigné
d'admirer avec lui Apollonius de Thiane, dont ce
Biographe faisoit son héros, & plusieurs autres
imposteurs ; dont celui-ci rapporte de bonne foi
les prétendues merveilles.

(a) *De recevoir de vous une pierre blanche, &
qui ne fût pas percée.* Outre les pierres blanches
ou noires dont nous avons dit que les Grecs se
servoient pour donner leurs suffrages (Voyez
tom. I, p. 306, note a), ils employoient en-
core des pierres percées pour condamner, & des
pierres qui n'étoient pas percées pour absoudre.

tous les autres en pensent ce qu'ils voudront; dussent-ils me condamner, peu m'importe (a).

(a) Mot à mot : *Hippoclides ne s'en embarrasse pas*. C'est un proverbe. Voyez Erasme, p. 110. On s'en sert pour désigner qu'une chose nous est absolument indifférente. Cet Hippoclides recherchoit en mariage une fille dont le pere vouloit éprouver les prétendans une année entière. Le jeune homme dansa un jour d'une manière indécente devant le pere, qui lui dit : Votre danse fait tomber toutes vos prétentions. *Hippoclides ne s'en embarrasse guere*, répondit l'autre.





L'ALCYON,

O U

LA MÉTAMORPHOSE.



CHÉRÉPHON, SOCRATE (a).

CHÉRÉPHON.

QUELLE voix se fait entendre? Elle vient de la pleine mer, du côté du rivage & de ce promontoire; qu'elle est agréable! Je ne fais quel animal peut proférer ces sons; les habitans des eaux sont absolument muets.

(a) Des Savans estimables, tels que Muret, le Fevre, Hemsterhuis, doutent que ce Dialogue soit de Lucien. C'est au reste une très-belle imitation de la maniere de Platon, & l'on a douté s'il ne falloit pas l'attribuer à ce Philosophe, du temps de Diogène de Laërce.

S. C'est un oiseau de mer, qu'on nomme Alcyon. Il gémit & se lamente sans cesse. Une ancienne tradition dit qu'Alcinoé, fille d'Eole, avoit épousé, sous les premiers auspices de l'Hyménée, Céix, fils de Lucifer, dont la beauté ne le cédoit point à celle de son pere. Cette tendre épouse (a), inconsolable de la mort de son mari, avoit parcouru inutilement toutes les contrées de la terre pour le trouver; les Dieux lui donnerent des ailes, & elle le cherche depuis ce temps sur toutes les mers, en volant sous la forme d'un oiseau.

C. Quoi ! c'est-là le célèbre Alcyon ?
Sa voix m'étoit absolument inconnue ,

(a) Céix s'étoit noyé dans la mer en la traversant pour aller retrouver sa femme, qui l'attendoit avec une extrême impatience. Les Dieux récompenserent leur fidélité, en les métamorphosant l'un & l'autre en Alcyons. Ils voulurent que la mer fût calme & paisible dans le temps que ces oiseaux y feroient leurs nids.

174 L'ALCYON,

& c'est la première fois qu'elle frappe mes oreilles ; elle imite parfaitement le ton de la douleur. Cet oiseau est-il bien gros ?

S. Non ; mais , malgré sa petitesse , les Dieux ont magnifiquement récompensé en lui la constance de l'amour conjugal. Lorsqu'il fait son nid , on voit régner dans toute la nature , au milieu même de la saison la plus orageuse , ces jours sereins que l'on nomme les jours d'Alcyon , tels que celui dont nous jouissons. N'admirez-vous pas ce ciel sans nuages , cette mer tranquille & unie comme une glace ?

C. Vous avez raison ; nous sommes depuis hier dans ces beaux jours.

Mais dites-moi , je vous prie ; faut-il croire que des oiseaux , comme vous le supposiez tout-à-l'heure , aient jamais été métamorphosés en femmes , ou des femmes en oiseaux ? Pour moi , cela me paroît absolument impossible.

S. Nous ne sommes guere en état de juger de ce qui est possible, ou de ce qui ne l'est pas, mon cher Chéréphou; nous n'avons pour nous décider que les foibles lumieres de notre raison; elle n'est capable, ni de connoître la nature des choses, ni de les discerner, ni de se déterminer sur le degré de leur certitude. Presque toujours nous regardons comme très-difficile & comme impossible ce qu'il y a de plus facile; notre erreur vient souvent de notre peu d'expérience, & plus souvent encore de la foiblesse de notre intelligence. L'homme le plus avancé en âge n'est en effet qu'un vieux enfant; la vie la plus longue est un moment d'enfance, si on la compare à l'éternité. Comment, après cela, des êtres si bornés & dépourvus de toutes notions sur la puissance des Dieux ou d'une Intelligence suprême, oseroient-ils prononcer sur ce qui

176 L' A L C Y O N ,
est possible , ou sur ce qui ne l'est
pas ?

Vous savez à quelles tempêtes le
ciel étoit en proie il y a trois jours.
On ne peut se rappeler sans frayeur le
bruit épouvantable du tonnerre & des
vents déchaînés; on eût cru que la
terre étoit prête à s'écrouler sur ses
fondemens. En peu d'instans nous vî-
mes, avec surprise, un calme parfait
succéder à l'orage. Or, je vous le de-
mande, croyez-vous que, pour appai-
ser en un clin d'œil les ouragans fu-
rieux, dissiper les nuages amoncelés
dans l'étendue des cieux, & rétablir
l'harmonie entre tous les élémens con-
fondus, il faille moins de pouvoir que
pour changer une femme en oiseau?
Ne voyons-nous pas tous les jours des
ensans former sous nos yeux mille
figures différentes, avec un morceau
de terre ou de cire? Il est donc à pré-
sumer qu'un Etre tout-puissant par ex-
cellence, & dont les forces ne peuvent

en aucune maniere entrer en comparaison avec les nôtres , doit exécuter avec autant de facilité tout ce qui lui plaît. Qui oseroit déterminer la distance immense qui est entre le ciel & nous ?

C. Qui pourroit comprendre de si grandes merveilles ? Qui pourroit en parler dignement ? Elles sont ineffables.

S. Nous voyons de même parmi les hommes une alternative de force & de foiblesse , qui doit étonner sans doute lorsqu'on y réfléchit. Comparez des enfans de cinq ou de dix jours avec un homme fait. Quelle énorme disproportion dans toutes les actions qui exigent l'adresse de la main & du corps, ou l'application de l'esprit ! Ne diroit-on pas même que ces nouveaux-nés ne seront jamais capables de ce que nous voyons exécuter à l'homme de trente ans ? Que dirai-je aussi des forces d'un adulte , opposées à la foiblesse

des enfans ? Assurément il en battoit des millions sans effort. Telle est la loi de la Nature ; en venant au monde , nous sommes sujets à une multitude innombrable de besoins , sans avoir aucun moyen d'y pourvoir. Si la différence entre les individus d'une même espèce est aussi surprenante ; que penser de celle qui existe entre la Divinité & nous ? La plupart de ceux qui ont le courage de se livrer à de telles spéculations , n'auront pas de peine à se persuader que l'Etre suprême l'emporte autant sur nous en puissance , en sagesse , & en intelligence , que la hauteur des cieux surpasse la taille de Socrate & de Chéréphon.

Nous voyons aussi une chose impossible pour les uns , s'exécuter facilement par les autres. Un homme ne parviendra jamais à jouer de la flûte , à lire ou à écrire , sans avoir appris ces différens Arts. Cela lui seroit aussi difficile que de changer une femme en

oiseau. Nous sommes cependant témoins de prodiges plus grands encore : voyez cet embrion informe , sans pieds & sans ailes , que le hasard semble avoir déposé au fond d'un alvéole ; la Nature saura en faire sortir un léger habitant des airs : sa robe éclatante brillera de mille couleurs ; son industrieuse prévoyance distillera bientôt un doux nectar. C'est la Nature encore , qui , aidée de la main du Tout-puissant , peuple les airs , la terre & les eaux d'une infinité d'animaux de toute espèce , qu'elle tire d'un œuf auparavant sans mouvement & sans vie.

Puisque la puissance des Immortels est sans bornes , & que nous , chétives & périssables créatures , bien loin de pouvoir nous élever jusqu'à des objets aussi grands , nous sommes presque aveugles dans les plus petites choses , dans celles même qui se passent sous nos yeux ; il y auroit de la présomp-

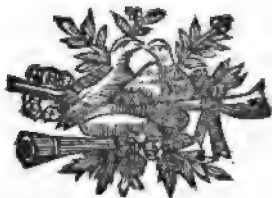
tion à vouloir prendre un sentiment décisif sur l'Histoire des Alcyons & sur celle de Philomele. Pour moi , merveilleux Oiseau , je me contenterai de transmettre à mes enfans ce que mes peres m'ont appris de vos chants lamentables; je parlerai souvent à mes deux épouses, Xantippe & Mirto (a), du tendre amour dont vous brûliez pour votre époux , & je n'oublierai point la précieuse faveur que vous ont accordée les Dieux. Je crois, Chéréphon, que vous ferez volontiers la même chose.

(a) Beaucoup d'Ecrivains ont donné deux femmes à Socrate. Mais il est plus probable , d'après Plutarque , & quelques Savans , qu'il n'eut que sa chere Xantippe ; & c'étoit bien assez , puisque , si l'on en croit Socrate lui-même , le caractère emporté de cette femme , & sa mauvaise humeur , avoient déterminé ce Philosophe à la prendre pour épouse , dans la vûe d'exercer sa patience. Mirto étoit petite-fille du juste Aristide.

C. Assurément ; rien n'est plus propre que ces réflexions à maintenir la tendresse conjugale entre les époux.

S. Il est temps de faire nos adieux aux Alcyons. Quittons ce port, & retournons à la ville.

C. Très-volontiers.





DES SACRIFICES.

JE ne fais s'il est un homme , quelque sombre que l'on suppose son caractère , qui puisse s'empêcher de rire en pensant à toutes les folles pratiques adoptées par les fots mortels dans les jours de fêtes , dans les sacrifices & les autres actes de religion. Les prières qu'ils font aux Dieux , les vœux qu'ils leur adressent , l'opinion qu'ils en ont , pourroient dérider le front des plus mélancoliques. Je voudrois cependant , qu'avant de se permettre d'en rire , on examinât (a) s'il ne conviendrait pas de

(a) Ce sophisme de Lucien contre le culte que les hommes ont rendu de tout temps à la Divinité , n'en imposera , je pense , à personne ; si ce n'est peut-être à quelques Ecrivains de nos jours , qui n'ont pas craint de compromettre leur jugement , en le répétant sérieusement les uns après les autres.

regarder comme des impies malheureux, plutôt que comme de religieux adorateurs, tous ceux qui se font de la Divinité une idée assez basse & assez grossière pour croire qu'elle ait besoin des foibles humains, & qu'elle soit flattée de leurs hommages ou choquée de leur indifférence. C'est d'après cette opinion monstrueuse, que les fléaux qui ravagerent l'Étolie (a), les malheurs & le

(a) Diane, irritée de ce que Méléagre & Oénée son pere, Roi de Calydon, ne lui avoient pas fait des Sacrifices, comme aux autres Dieux, envoya un sanglier ravager toute l'Étolie, & massacra les habitans de Calydon. Les Princes Grecs s'assemblerent pour tuer ce monstre; & Méléagre, à leur tête, fit paroître beaucoup de courage. Atalante, fille du Roi d'Arcadie, qui avoit une grande passion pour la chasse, blessa la première le sanglier, dont Méléagre, qui aimoit cette Princesse, lui offrit la hure. Les oncles maternels de Méléagre, mécontents de cette préférence, prétendirent l'avoir; mais ce jeune Prince les tua, & épousa Atalante. Lorsque Méléagre étoit venu au monde, les trois Parques avoient mis un filon

massacre des Calydoniens, & la déplorable destinée de Méléagre, ont passé pour être l'ouvrage de Diane, indignée, dit-on, de n'avoir point eu part à un Sacrifice d'Oénée : tant fut profond le ressentiment que conçut la Déesse de n'avoir point été invitée à ce banquet royal ! Il me semble en effet la voir, restée seule dans le ciel, se livrant à la plus amère douleur, tandis que tous les autres Dieux sont descendus chez le Roi d'Etolie ; elle se désespère d'être privée d'un aussi délicieux festin. C'est encore la même erreur qui fait appeler

au feu, en disant : *Cet enfant vivra tant que ce tison durera.* Althée sa mere se saisit du tison fatal, l'éteignit, & le garda bien soigneusement ; mais elle le jeta au feu, pour venger la mort de ses freres.

Calydon étoit une ville d'Etolie, située sur le fleuve Evénus, qui traverse cette Province dans sa longueur. L'Etolie succede à l'Acarnanie, & du bord de la mer vers Calchis, au commencement du détroit de Corinthe, s'enfonce dans les montagnes jusqu'aux confins de la Thessalie.

trois fois heureux les fortunés Ethiopiens ; qui fait dire , d'après Homere , que Jupiter est plein de reconnoissance à leur égard , & qu'il leur fait bon gré de ce qu'ils l'ont traité pendant douze jours de suite , avec les autres habitans du Ciel , qui l'accompagnoient comme autant de Parasites. Ainsi , les Dieux ne donnent rien pour rien , & ils vendent bien aux hommes les graces qu'ils leur accordent. Celui-ci achetera la santé par une genisse , celui-là les richesses par un sacrifice de quatre bœufs , cet autre un Empire par une hécatombe ; l'un obtiendra son retour d'Ilium à Pyles(a) , pour neuf taureaux ; un autre sera obligé d'immoler une Princesse sa

(a) Il y avoit dans la Grece deux villes connues sous le nom de *Pyles* , qui se disputoient l'honneur d'avoir appartenu au vieux Nestor ; l'une étoit dans la Messénie , *Pylus Messeniacus* , & l'autre dans l'Elide. Ces deux Provinces étoient à l'occident de la Grece , sur les bords de la mer Ionienne.

186 DES SACRIFICES.

filles (a), pour passer heureusement de l'Aulide à Troie. Hécube aura beau sacrifier douze bœufs, & offrir un voile superbe à Minerve (b), ce ne sera point assez pour empêcher sa ville d'être prise. Il est cependant bien des choses dans le Ciel, que l'on pourroit payer avec un coq, une couronne de fleurs, ou quelques grains d'encens. Chrysès

(a) C'est Iphigénie, ou Iphianasse, fille d'Agamemnon. Elle fut nommée par Calchas pour être la victime qu'il falloit sacrifier en Aulide, afin d'obtenir un vent favorable que les Grecs attendoient pour aller au siège de Troie. Agamemnon la livra au Sacrificateur; mais elle fut enlevée par Diane, au moment où l'on alloit l'égorger.

Aulis étoit un Port de la Béotie, où se fit l'embarquement des Grecs pour se rendre devant Troie : il étoit voisin de l'Euripe, détroit très-resserré, qui séparoit l'île d'Eubée de la Grece, & sur lequel on avoit jeté un pont.

(b) Hector, au sixième chant de l'Iliade, v. 86, à la sollicitation d'Hélène, engage Hécube sa mere à faire ces offrandes à Diane.

ne l'ignoroit pas , lui qui étoit Prêtre, vieillard & consommé dans les mystères des Dieux : sorti de la tente d'Agamemnon sans avoir pu obtenir sa fille , il se souvient qu'il est en retour de services avec Apollon ; il fait valoir les droits qu'il s'est acquis auprès du Dieu , & le somme de lui rendre au moins la pareille ; peu s'en faut qu'il ne lui fasse des reproches injurieux. Apollon , lui dit-il (a) , j'ai prodigué les couronnes & les guirlandes pour décorer vos Temples , où l'on n'en voyoit point depuis longtemps ; j'ai brûlé sur vos Autels la chair d'une multitude innombrable de chevres & de taureaux , & vous m'abandonnez après les traitemens qu'on me fait éprouver , & vous oubliez ainsi votre bienfaiteur. Le Dieu est si hon-

(a) Lucien exagere un peu. Le discours de Chrysès à Apollon , dans le premier chant de l'Iliade , v. 37 , n'est point d'un ton aussi cavalier que celui qu'on lit ici.

teux de cette mercuriale, que prenant à l'instant son arc & ses fleches, il va se placer sur une éminence à portée des vaisseaux des Grecs, & fait pleuvoir sur eux, sur leurs mulets & sur leurs chiens, une grêle de traits empoisonnés. Mais, à propos d'Apollon, rappelons ici tout ce que nous apprennent de lui les Savans versés dans ces matieres : il n'est point ici question de ses amours malheureuses, de la mort tragique d'Hyacinthe, par exemple, ou des dédains rebutans de Daphné. Je veux parler du jugement qui l'exila du Ciel pour le meurtre des Cyclopes (a), & le

(a) Jupiter ayant foudroyé Esculape fils d'Apollon, pour avoir ressuscité Hyppolite, Apollon tua les Cyclopes, parce qu'ils lui avoient fourni des foudres; & ce meurtre le fit chasser du Ciel. Il se retira chez Admete, Roi d'une contrée de la Thessalie, & garda ses troupeaux, que Mercure vint lui dérober. Ne sachant que devenir, il alla, avec Neptune, faire des briques, pour aider Laomédon à relever les murs de Troie.

condamna à vivre sur la terre, dans la condition d'un simple mortel. On le vit réduit à faire un vil métier chez Admete en Thessalie, & chez Laomédon en Phrygie ; Neptune fut son compagnon de misère chez ce dernier, & l'un & l'autre furent obligés de faire des briques & de servir les Maçons pour gagner leur pauvre vie ; encore ne purent-ils remporter avec eux qu'une portion de leur salaire, & le Roi de Phrygie leur étoit, dit-on, redevable de plus de trente drachmes. Voilà ce que les Poètes, avec leur sublime emphase, nous racontent des Dieux que nous adorons. Ils nous disent des choses bien plus divines encōre de Vulcain, de Prométhée, de Saturne & de Rhée, enfin de presque toute la famille de Jupiter. Avant de nous débiter toutes ces merveilles, ils ne manquent jamais d'invoquer, au commencement de leurs Poèmes, les Muses, qui les soutiennent dans leurs chants. Puis,

remplis de la Divinité qui les inspire, ils vous apprennent comment Saturne, après avoir mutilé le Ciel son pere, s'empara de son trône, & dévora lui-même ses propres enfans, ainsi que Thyeste sur la terre; comment Jupiter fut soustrait à sa fureur par Rhée sa mere, qui supposa une pierre en sa place; comment il fut exposé dans l'île de Crete & nourri par une chevre, de la même maniere que Téléphe par une biche, & Cyrus fils de Cambyse, par une chienne (a); comment, après avoir à son tour chassé Saturne, & l'avoir mis aux fers, il usurpa son Empire & lui succéda; comment, après avoir épousé un grand nombre de femmes, il finit par se marier avec sa sœur Junon, selon les loix des Perses

(a) Hérodote, dont Lucien se moque ici, a jeté beaucoup de merveilleux sur la naissance de ce Prince. Justin, d'après Hérodote, a rapporté les mêmes prodiges.

& des Assyriens, qui le permettent (a) : ils vous diront qu'il n'y eut jamais d'amoureux plus lubrique & plus dissolu, & qu'ainsi l'on ne doit pas s'étonner qu'il ait peuplé le Ciel d'une foule d'enfans ; si, parmi ces enfans, les uns ont pour mere des immortelles de la condition de leur pere, les autres n'ont qu'une origine humaine & terrestre ; & le Maître de l'Olympe, pour donner l'être à ces pauvres Métis, se fit or, taureau, cygne, aigle, & changea de formes mille fois plus que le changeant Protée ; il donna seul la naissance à Minerve, qui sortit de sa tête après avoir été conçue dans son cerveau ; il fit tirer Bacchus, encore à demi-formé, du sein de sa mere qui

(a) Un Roi de Perse ayant consulté les Légistes de ses Etats, pour savoir s'il n'y avoit pas une Loi qui lui permît d'épouser sa sœur, on lui répondit qu'on n'en connoissoit point de telle, mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux Rois de Perse de faire tout ce qu'ils voudroient.

venoit de périr dans les flammes ; il déposa le fœtus jusqu'au terme dans sa cuisse , & se la fit ouvrir lorsqu'il éprouva les douleurs de l'enfantement. Junon eut aussi le même privilège ; & , comme si l'air eût suffi pour la faire concevoir , elle mit au monde son Vulcain , sans la participation d'aucun homme. Il s'en faut bien que la Nature ait été prodigue de ses dons envers un enfant sans pere ; il naquit vil Artisan , pauvre Forgeron , condamné à passer sa vie au milieu des cendres , de la fumée & des étincelles brûlantes ; par surcroît de bonheur , il fut boiteux , dès sa naissance , pour le reste de ses jours , en tombant du Ciel lorsque Jupiter l'en chassa d'un coup de pied ; & si , dans cette terrible chute , les habitans de Lemnos ne se fussent heureusement présentés pour le recevoir , nous n'avions plus de Vulcain , & il périssoit comme Astianax , précipité
du

du haut d'une tour (a). Ces aventures du fils de Junon peuvent encore passer; mais que dirons-nous du supplice fameux qu'eut à subir l'infortuné Prométhée, pour avoir trop aimé l'espèce humaine? Jupiter, après l'avoir relégué en Scythie, le fit attacher sur le Caucase comme sur un gibet, & lui envoya un vautour, qui rongeoit tous les jours son foie renaissant. Voilà donc un Dieu justicié comme le dernier des criminels. Parlons maintenant de Rhée; son histoire mérite aussi qu'on y fasse attention. Qui ne rougira de l'indécence honteuse d'une vieille plus que surannée, mere de tant de Dieux,

(a) Astianax étoit fils d'Hector & d'Andromaque. Ce jeune Prince enfant donna de l'inquiétude aux Grecs après la prise de Troie. Calchas leur conseilla de le précipiter du haut d'une tour, parce qu'il pourroit bien un jour venger la mort d'Hector, & relever les murs de Troie. Ulysse le chercha; mais on prétend qu'on lui donna un autre enfant à sa place.

qui court encore après les jeunes gens, dont elle est folle jusqu'à la jalousie; qui promene sur son char, traîné par des lions, son cher & malheureux Atys, lors même qu'il ne peut plus lui être bon à rien (a)? On aura bonne grace après cela de reprocher à Vénus ses adulteres, ou de blâmer la Lune de ce qu'elle abandonne souvent sa carrière à moitié faite, pour descendre vers Endymion! Mais laissons là tous ces contes, & montons au Ciel même, sous les auspices d'Hésiode & d'Homere; ils nous en ont frayé la route (b).

(a) Les uns disent que Rhée ou Cybelle étoit jalouse d'Atys, & le persécutoit tellement, qu'il fut obligé de se faire eunuque lui-même; d'autres racontent que cette Déesse lui avoit laissé le soin de ses Sacrifices, à condition qu'il ne violeroit point son vœu de chasteté. Mais comme il y manqua, en s'attachant à la Nymphé Sangaride, la Déesse le métamorphosa en pin. Quoiqu'il en soit, tous les Prêtres de Cybelle étoient obligés de se faire eunuques.

(b) Ces deux peres de la Mythologie font en

Examinons quelle est la disposition de toutes choses dans l'Olympe, dont les dehors sont d'airain (a), comme l'a dit avant nous le plus ancien des Poètes. En s'élevant de plus en plus vers cette région supérieure, & en renversant la tête le plus que l'on pourra pour regarder en haut, l'on verra briller une lumière plus éclatante, un soleil plus pur, des astres plus étincelans; tous les objets y sont éclairés par un jour sans interruption & sans bornes, & le parquet en est d'or. A l'entrée sont les Heures, portières du Ciel; puis Iris & Mercure, ministres & messagers de Jupiter; ensuite la forge de Vulcain, remplie de tous les instrumens de son

divers endroits de leurs Ouvrages la description du Ciel, comme s'ils y étoient montés.

(a) Lucien rassemble ici plusieurs endroits d'Homere, pour en faire la description complete du Ciel. Voyez *Iliad.* ch. I, v. 317, 426. *Ibid.* ch. IV, v. 12. *Ibid.* ch. V, v. 749. *Ibid.* ch. VIII, v. 393, &c.

métier; enfin, vient la demeure des Dieux & le Palais de leur Maître. Tous ces superbes ouvrages sont sortis des mains de Vulcain.

Les Dieux y sont assis auprès de Jupiter

(car il faut prendre le ton imposant de l'Epopée, quand on est transporté dans l'Olympe); penchés vers la terre, ils promènent leurs regards de tous côtés, pour voir s'ils n'appercevront pas quelques feux allumés en leur honneur, ou des nuages de fumée qui s'élèvent des sacrifices; la bouche ouverte sur les vapeurs agréables qui se forment au dessus des victimes, ils font de ces tourbillons épais un repas délicieux, & sucent, comme les mouches, le sang répandu sur les autels. Autrefois ils admettoient des hommes à leur table; Ixion & Tantale se virent assis à leurs banquets: mais l'insolence de l'un, & l'indiscrétion de l'autre (a), les en

(a) Tantale, pour éprouver les Dieux qu'

firent bannir; ils subissent encore maintenant la peine de leur impudence, & depuis ce temps l'entrée du Ciel est interdite pour toujours aux mortels.

Telle est l'histoire des Dieux; & les hommes, dans le culte qu'ils leur rendent, ont adopté des cérémonies & des usages analogues à ces notions de la Divinité. D'abord ils leur ont consacré des bois, des montagnes, des oiseaux (a); ils ont assigné des plantes

vinrent un jour souper chez lui, leur servit les membres de son fils Pélops; & Jupiter punit ce crime par une faim & une soif perpétuelles.

Ixion, Roi des Lapithes, irrité contre son beau-père Deionée, qui lui avoit enlevé ses chevaux, le fit tomber par une trappe dans un fourneau ardent. Il eut de si grands remords de cette cruelle trahison, que Jupiter l'admit à sa table pour le consoler. Voyez tom. II, p. 391.

(a) L'aigle à Jupiter, le paon à Junon, la chouette à Minerve, la pie à Bacchus, &c. Il en est de même des plantes & des arbres; l'olivier à Minerve, la vigne & le lierre à Bacchus, le chêne à Jupiter, &c.

à chacun d'eux ; puis ils partagent la Cour céleste en différentes classes, qu'ils se distribuent selon les diverses nations , & à qui ils accordent des titres de naturalité ; ceux de Delphes & de Délos ont adopté Apollon ; les Athéniens Minerve ; & le nom de la Déesse, qui est le même que celui de leur ville (a), atteste son droit de bourgeoisie. Junon est pour Argos ; Rhée pour la Mygdonie , & Vénus pour Paphos. Les Crétois prétendent que Jupiter non seulement a pris naissance dans leur île , & qu'il y a été élevé , mais encore qu'il est mort parmi eux ; & ils montrent son tombeau. Combien de temps avons-nous donc été dans l'erreur de croire que c'étoit Jupiter qui tonnoit , qui produisoit la pluie & tous les autres phénomènes des cieux ? Crédules humains ! nous ignorions que depuis plusieurs siècles il étoit mort & en-

(a) Minerve se nomme *Ἀθηνᾶ* en Grec.

terré en Crète. On éleva aussi des Temples aux Dieux, de peur que, sans feu ni lieu, ils ne fussent exposés aux injures du temps; puis on plaça dans ces nouvelles demeures, des statues faites à leur image par un Praxitele, un Polyclète ou un Phidias. Je ne sais où ces Artistes ont pu les voir; mais ils représentent Jupiter avec une barbe majestueuse, Apollon toujours en jeune homme, & Mercure toujours au printemps de son âge; Neptune avec des cheveux d'azur, Minerve avec des yeux bleus. Lorsqu'on entre dans le Temple de Jupiter, ce n'est plus l'ivoire des Indes ou l'or des mines de Thrace que l'on croit voir, mais le véritable fils de Saturne & de Rhée, que Phidias a fait descendre en personne sur la terre; qu'il a fixé dans le poste où il est, avec ordre de présider aux déserts de Pise (a). On est persuadé d'ailleurs

(a) Il y avoit une grande affluence de peuple

qu'il suffit que de cinq ans en cinq ans il se trouve quelqu'un de bonne volonté , qui , à l'occasion des Jeux Olympiques , fasse au Dieu quelques sacrifices passagers. Lorsque l'on a préparé les autels , les vases des purifications , & les tablettes d'imprécation (a) contre les profanes , on fait approcher les victimes : le Laboureur offre le bœuf qui porte tout le poids de ses travaux , le Berger une brebis de son troupeau ; le Pâtre une chevre ; un autre de l'encens ou un gâteau ; le pauvre apaise le Dieu en lui baissant seulement la main. Les Sacrificateurs , après avoir

à Pise & aux environs , dans le temps de la célébration des Jeux Olympiques , où l'on se rendoit de toutes les parties de la Grece. Mais lorsque les Jeux étoient finis , on quittoit la ville & le Temple pour cinq ans.

(a) On écrivoit sur des tablettes exposées à la vue de tous ceux qui vouloient assister aux Sacrifices , diverses imprécations , pour éloigner les malfaiteurs ou les impies.

examiné avec le plus grand soin si la victime est entière, pure & digne d'être présentée, lui décorent la tête de bandelettes sacrées, la placent devant l'autel, & l'immolent sous les yeux du Dieu. Cependant elle fait entendre en mourant des cris lamentables, que l'on prend, comme de raison, pour des cris de bon augure, & bientôt ses gémissemens foibles & languissans se rapprochent des sons radoucis de la flûte. Comment ne pas croire que tout cela ne réjouisse infiniment le cœur des Dieux? L'inscription affichée sur une tablette, défend à tous ceux dont les mains ne seroient point pures, de pénétrer dans l'enceinte où sont placés les vases des lustrations. Cependant le Prêtre, tout ensanglanté, comme un barbare Cyclope, enfonce le couteau dans le corps des victimes, leur arrache le cœur & les entrailles, arrose l'autel de leur sang, & ajoute encore

Temples. Ils immolent les mêmes animaux que les autres nations ; mais ils pleurent la victime , & se rassemblent autour d'elle , pour gémir sur son sort après qu'elle est sacrifiée ; quelques-uns l'enterrent , & se contentent de l'égorger. A la mort d'Apis , le plus grand de tous leurs Dieux , il n'est personne qui ne fasse le sacrifice de sa chevelure , quelque précieuse qu'elle soit ; eût-elle l'éclat & l'importance du fatal cheveu de Nifus (a) , on se fait un mérite de paroître la tête rase , en signe de deuil. Le nouveau Dieu qu'on substitue à l'ancien , est pris comme lui parmi les troupeaux dont il est l'élite ; c'est le plus beau & le plus imposant de tous ceux que l'on peut trouver.

Je crois que ces divers usages , aux-

(a) Nifus étoit Roi de Mégare. Le Sort lui avoit donné un cheveu dont dépendoit la destinée des Mégariens , auxquels il devoit commander tant qu'il le conserveroit.

quels le crédule vulgaire attribue de bonne foi la plus grande importance, demanderoient moins un rigoureux censeur ; qu'un Démocrite & un Héraclite ; le premier, pour rire de la sottise de ceux qui y croient ; le second, pour gémir sur leur déplorable ignorance.





JUPITER CONFONDU.



UN CYNIQUE ; JUPITER.

LE CYNIQUE.

JE ne viens point , Jupiter , vous importuner par des vœux indiscrets. Je ne désire ni les richesses , ni l'or , ni les grandeurs ; je laisse le vulgaire se passionner pour ces biens , que vous n'êtes pas toujours le maître d'accorder , puisque souvent vous faites la sourde oreille à ceux qui vous les demandent. Je n'ai qu'une prière à vous faire , & il dépend de vous de l'exaucer.

Jup. Quelle est-elle , mon ami ? je ne la rejeterai pas ; sur-tout si , comme tu le dis , il s'agit de peu de chose.

LE CYN. C'est de répondre à une question qui n'est point embarrassante.

JUP. N'est-ce que cela ? Il est en effet très-facile de te satisfaire ; parle en toute liberté.

LE CYN. Voici ce que je serois curieux de savoir. Comme vous avez sûrement lu les Poèmes d'Homere & d'Hésiode, dites-moi, je vous prie, s'il faut croire ce qu'ils nous apprennent des Parques & du Destin ? Est-il vrai qu'on ne puisse éviter en aucune maniere le sort qu'il leur plaît de fixer à chacun de nous au moment de notre naissance ?

JUP. Très-vrai. Rien ne se fait sans que les Parques ne l'aient ordonné. Tout ce qui arrive à chaque être a été irrévocablement statué dès les premiers instans de sa vie, & il est impossible d'en changer la trame.

LE CYN. Mais quand Homere dit, en d'autres endroits de ses Ouvrages :

Tu pourrois , en suivant ta valeur forcenée ,
Faire le noir trajet , malgré la Destinée (a).

il faut donc le regarder comme un radeur ?

JUP. Affurément. Il n'est pas un seul événement qui soit contraire aux décrets des Parques (b). Tout ce que les Poètes disent par l'inspiration des Muses , est vrai ; mais quand elles les abandonnent , & qu'ils font seuls leurs vers , ils se trompent , & disent souvent tout le contraire de ce que ces Déeses leur avoient dicté auparavant. Au reste , ils sont hommes , & l'on doit les excuser d'ignorer la vérité , quand ils sont dépourvus du secours puissant dont l'influence animoit leur verve.

LE CYN. Cela est fort clairement expliqué. Répondez-moi encore : Les

(a) Homere , Iliade , ch. XX , v. 336 , met ces vers dans la bouche de Neptune , pour détourner Enée de se mesurer avec Achille.

(b) Le Grec ajoute : *Et à leur fil.*

Parques ne sont-elles pas au nombre de trois? Clotho, je pense, Lachésis & Atropos?

JUP. Oui.

LE CYN. Le Destin & la Fortune, dont on ne parle pas moins que des Parques, qui sont-ils, & quel est leur pouvoir? Egale-t-il celui de ces trois sœurs, ou est-il plus grand encore? J'entends dire à tout le monde, que rien n'est au dessus de la Fortune & du Destin.

JUP. Cynique, il ne t'est pas permis de tout savoir. Quel étoit le but de ta question sur les Parques?

LE CYN. Dites-moi, avant que je vous réponde, si elles exercent leur pouvoir sur les Dieux, & si vous dépendez de leur fil, ainsi que les hommes?

JUP. Oui, nous en dépendons.... Qu'as-tu à rire?

LE CYN. Je me rappelle l'endroit d'Homere, où, dans une harangue que vous adressez aux Dieux assemblés,

vous les menacez d'enlever tout l'univers avec une chaîne d'or : prenez, leur dites-vous, l'extrémité de cette chaîne, que je vous tendrai du haut de l'Olympe; vos efforts réunis ne me feront jamais descendre des Cieux, & mon bras tout-puissant vous enlèvera facilement;

Vous, & la terre immense, & le vaste Océan (a).

Quand je lisois ces vers, il me sembloit que vous aviez un pouvoir plus que divin, & ces terribles paroles me faisoient frissonner d'horreur; mais je vois maintenant que le fil le plus mince suffit pour retenir & suspendre vos forces, votre chaîne, vos menaces, & vous-même. Clotho pourroit, à bien plus juste titre que vous, vanter sa puissance sans bornes, puisqu'il dépend d'elle de vous balancer au bout de sa trame, comme un pêcheur tient

(a) Iliad. ch. VIII, v. 24.

un poisson suspendu à l'extrémité de sa ligne.

JUP. Que signifient donc toutes ces réflexions ?

LE CYN. Bon Jupiter, je vous en conjure au nom des Parques & du Destin, daignez écouter sans impatience & sans colere, un homme qui vous dit la vérité avec confiance. S'il est vrai que ces Déeses exercent leur empire sur toutes choses; s'il est impossible d'apporter le moindre changement à ce qu'elles ont une fois résolu, pourquoi, nous autres mortels, vous offrons-nous des sacrifices & des hécatombes? Pourquoi attendons-nous des biens de vous? Je ne vois pas en quoi votre culte peut nous être avantageux, si, d'un côté, les prières que nous vous adressons ne peuvent détourner nos maux, & que, de l'autre, il ne soit point en votre pouvoir de nous accorder des bienfaits.

JUP. Je vois où tu as pris ces im-

pertinentes questions ; tu as été à l'école de ces détestables Sophistes , qui nient la Providence des Dieux. Ils s'occupent sans cesse de ces subtiles impiétés ; & , loin de sacrifier eux-mêmes , ou de nous adresser des vœux , ils détournent les autres de notre culte , comme d'une chose inutile ; ils prétendent que nous ne prenons aucun soin des affaires des mortels , & que nous ne pouvons rien sur la terre ; mais ils se repentiront de leur doctrine farouche.

LE CYN. Non , Maître des Dieux ; ce n'est point à l'instigation des Philosophes que je vous propose mes questions ; j'en jure par la quenouille de Clotho. Ce que je viens de vous dire a été amené par la conversation , & je ne fais comment il en a résulté que les sacrifices étoient inutiles. J'ai encore une petite demande à vous faire , si vous le trouvez bon. Ne craignez point de me répondre , prenez

courage, & montrez un peu plus de confiance.

JUP. Allons, parle ; déraisonne tant qu'il te plaira , si tu en as le loisir.

LE CYN. Ne dites-vous pas que tout se fait par la volonté des Parques ?

JUP. Oui.

LE CYN. Etes-vous maître de changer & de rétracter ce qu'elles font ?

JUP. Point du tout.

LE CYN. Eh bien, est-il nécessaire que je vous ouvre les yeux sur la conséquence de cet aveu ? Ne la sentez-vous pas assez vous-même ?

JUP. Je ne puis la nier ; mais les hommes peuvent fort bien nous offrir des sacrifices, sans y être forcés par le motif du besoin & de la nécessité ; c'est une espece d'échange qu'ils font avec nous des biens qu'ils reçoivent par notre entremise ; c'est notre salaire ; c'est une marque de reconnoissance de leur part ; c'est enfin un honneur qu'ils

rendent à une nature plus excellente que celle des humains.

LE CYN. Il me suffit de vous entendre convenir vous-même de l'inutilité des sacrifices ; je vous fais bon gré d'avouer que c'est uniquement par bonté d'ame , & par égard pour votre supériorité , que les mortels offrent des victimes aux Dieux. Cependant , s'il y avoit ici quelqu'un de ces audacieux Sophistes , il pourroit vous demander en quoi vous faites consister cette supériorité que vous prétendez avoir sur les hommes , puisque vous êtes soumis comme eux à la domination des Parques. L'immortalité , loin de rendre votre condition meilleure que la nôtre , ne fait qu'éterniser votre servitude sous une trame malheureuse , dont vous ne verrez jamais la fin ; au lieu que , nous autres humains , nous pouvons espérer la liberté , du moins à la mort.

“ JUP. Mais , mon cher , c'est précisé-

ment cette éternité, cette longue suite de temps sans bornes qui fait notre félicité; nous jouissons sans interruption de tous les biens possibles.

LE CYN. Vous n'en jouissez pas tous; il est des conditions différentes dans le Ciel, & il règne une grande inégalité parmi les Immortels. Pour vous, Jupiter, qui êtes Roi & pouvez enlever les Dieux, la mer & la terre avec une chaîne, comme on tire un seau d'eau d'un puits, je conviendrai que vous êtes heureux; mais ce pauvre Vulcain, par exemple, n'est qu'un misérable Forgeron & un Ouvrier enfumé: cet infortuné Prométhée, ne l'avez-vous pas retenu assez long-temps attaché sur le Caucase? Que dirai-je de votre pere, qui est encore pieds & mains liés dans le Tartare? On assure aussi que vous êtes soumis à l'Amour; que vous n'êtes point à l'abri des blessures; que vous servez quelquefois les hommes en qua-

lité d'esclaves, comme votre frere chez Laomédon (a), & Apollon chez Admete (b). Il me semble qu'un pareil sort n'est point à envier. Il y a donc tout lieu de présumer que parmi vous les uns sont heureux, & les autres ne le sont pas. Je ne dirai rien du petit inconvénient auquel vous êtes exposés, ainsi que nous, de tomber entre les mains des voleurs, d'être pillés par des sacrilèges, & de passer en un clin d'œil du comble de la fortune à la plus extrême misere. Combien de Dieux d'or & d'argent ont été desti-

(a) C'est Neptune, qui, ne pouvant souffrir la tyrannie de Jupiter, forma une conjuration contre lui avec les autres Dieux; Jupiter, pour le punir, l'envoya servir chez Laomédon, Roi de Phrygie.

(b) Apollon, pour se venger de ce que Jupiter avoit fondroyé Esculape, perça de ses fleches les Cyclopes qui fabriquoient la foudre. Jupiter, irrité contre lui, l'envoya servir chez Admete, Roi de Thessalie.

nés par la Parque à être fondus au creuset ?

JUP. Mais il me semble, Monsieur le Cynique, que vous devenez impertinent. Si tu n'y prends garde, ton insolence pourroit te couter cher.

LE CYN. Cessez vos menaces, bon Jupiter ; vous savez qu'il ne m'arrivera rien que ce qu'il plaira aux Parques ; je vois tous les jours que vous laissez les sacrilèges impunis, & que la plupart échappent à votre colere, sans doute parce que le Destin ne permet pas qu'ils soient pris.

JUP. Ne disois-je pas bien, que tu étois de ces impies raisonneurs qui nient la Providence ?

LE CYN. Mais on diroit que vous en avez peur ! Je ne vois pas sur quoi fondé ; vous avez tort de leur attribuer ce que je vous dis : quel autre, mieux que vous, pourroit me faire connoître la vérité ? Quoi qu'il en soit, je voudrois vous demander ce que

c'est que cette Providence : Est-elle une des Parques ? est-elle plus puissante encore ? & ces Déeses lui sont-elles soumises, comme à leur Souveraine ?

JUP. Je t'ai déjà dit qu'il n'étoit pas permis à un homme comme toi de tout savoir. Tu t'annonçois d'abord pour ne vouloir me faire qu'une question peu importante , & tu ne cesses de m'étourdir de tes vaines chicanes. Le but de tes sophismes est de montrer que les Dieux ne se mêlent en aucune manière des affaires des hommes.

LE CYN. Ce n'est point moi qui le dis ; c'est vous-même qui m'avez assuré que les Parques se mêloient de tout. Regretteriez-vous cet aveu ? Auriez-vous résolu de vous rétracter , pour disputer au Destin l'influence qu'il a sur les événemens, & la lui refuser ?

JUP. Point du tout ; mais c'est par nous qu'il l'exerce.

LE CYN. J'entends ; vous êtes les Ministres des Parques, & les exécu-

teurs de leur volonté. Dans ce cas-là même, c'est encore à elles seules qu'on doit attribuer la Providence; vous n'êtes que des vases & des instrumens entre leurs mains.

JUP. Que veux-tu dire ?

LE CYN. On ne prétendra jamais que ce sont les outils qui font un ouvrage, quoique l'Ouvrier ne puisse s'en passer. Ce n'est pas au vaisseau que l'on construit, que la tarière & la hache sont nécessaires, c'est au Constructeur. De même, pour le vaste vaisseau de ce monde, le Destin est l'Architecte, & vous les instrumens des Parques. Il me semble donc que les hommes, au lieu de vous adresser leurs respects, leurs sacrifices & leurs vœux, ne devraient immoler qu'au Destin, & attendre de lui seul les biens qu'ils désirent; encore seroit-ce inutilement, puisque les Parques elles-mêmes ne peuvent changer les décrets qu'elles ont une fois portés sur chaque événement. Atropos

ne permettroit jamais à personne de tourner son fuseau en sens contraire, ou de défaire l'ouvrage de Clotho.

JUP. Ainsi tu ne veux plus même que l'on révere les Parques, & par ce seul mot tu détruis tout ; il est évident que ton dessein est de tout confondre. Mais, si tu nous refuses des hommages à tout autre titre, tu conviendras au moins que nous en méritons, en dévoilant l'avenir aux yeux des mortels, & en leur faisant connoître ce qui a été statué par les Parques.

LE CYN. Vos prédictions sont inutiles, puisqu'on ne peut éviter sa destinée. Vous direz peut-être qu'un homme prévenu qu'il doit mourir par le glaive, prendra des précautions, & se tiendra caché, pour se soustraire à son malheur ; mais il a beau faire, le Destin l'arrache de sa retraite pour le livrer à son meurtrier dans une partie de chasse. Adrasfe dirige en vain sa lance contre un sanglier ; la main puissante

des Parques la tourne contre le fils de Crœsus, qui subit son sort inévitable (a). Quoi de plus ridicule que cette prédiction faite à Laïus !

Des droits de ton hymen garde-toi de jouir ;
Le Destin , par ton fils , te condamne à périr (b).

N'est-il pas absolument inutile de prévenir quelqu'un contre un événement qui arrivera de toute nécessité ? Aussi Laïus eut-il un fils , malgré l'avis de l'Oracle ; & il périt de la main de ce fils. D'après cela , je ne vois pas à quel titre vous exigeriez des marques de notre reconnoissance pour vos prédic-

(a) Adrafte , fils de Midas , eut tant de douleur d'avoir tué par inadvertance Atys fils de Crœsus , qu'il se tua sur le tombeau de ce jeune Prince , quoique Crœsus lui eût pardonné.

(b) Euripid. *Phéniciennes* , v. 18. M. de Voltaire , dans sa Tragédie d'*Œdipe* , Act. IV , Scène première , rend ainsi le sens de cet oracle :

Ton fils tuera son pere ; & ce fils sacrilège ,
Inceste & parricide. . . . Ô Dieux ! acheverai-je !

tions : je vous fais grace de leur ambiguïté, & des équivoques trompeuses sous lesquelles vous présentez ordinairement vos réponses. On ne fait, par exemple, si celui qui passera le fleuve Halys doit renverser son propre Empire, ou l'Empire de Cyrus ; l'oracle signifie également l'une & l'autre chose.

JUP. Apollon étoit irrité contre Crœsus, de ce qu'il avoit voulu l'éprouver en s'avisant de faire cuire ensemble de la chair d'agneau & de la chair de tortue (a).

LE CYN. Un Dieu n'auroit pas dû montrer de colere. Mais ce n'est point cela ; il étoit dans la destinée de Crœsus qu'il seroit trompé par l'Oracle,

(a) Crœsus avoit imaginé de se livrer lui-même à cette bizarre occupation, pendant que l'on étoit allé demander de sa part à l'Oracle d'Apollon, ce que lui Crœsus faisoit en ce moment ; & son intention étoit en cela d'éprouver si l'Oracle étoit véridique & bon Devin.

de la Parque avoit décidé qu'il ne comprendroit pas le vrai sens de ce qu'on lui annonçoit pour l'avenir. Vous-mêmes, si vous prévoyez les événemens futurs, c'est du Destin que vous tenez cet avantage.

JUP. A ton compte, il ne nous reste plus rien; nous ne sommes que des ombres de Divinités, sans la moindre influence dans le gouvernement du monde; on ne nous doit pas plus d'hommages qu'à des outils d'Ouvrier. Au reste, tu as raison de me traiter avec ce mépris, quand tu me vois, le foudre en main, écouter avec patience tes insolens propos.

LE CYN. Si mon sort veut que je péricule de la foudre, frappez, lancez vos carreaux; ce n'est point de vous que j'aurai à me plaindre, mais de Clotho, qui aura dirigé votre bras; je dirai plus: la foudre même ne seroit point, selon moi, la cause de ma mort. Quoi qu'il en soit, j'aurois encore une

question à vous faire, ainsi qu'au Destin : vous voudrez bien répondre pour lui ; car c'est vous qui , par vos menaces , y avez donné lieu. Dites-moi , je vous prie , pourquoi , épargnant les sacrilèges , les brigands , ceux qui se permettent des outrages , des violences & des parjures , vous vous amusez souvent à foudroyer un chêne , un rocher , ou le mât d'un navire , qui ne peuvent être coupables d'aucun crime , quelquefois même un vertueux voyageur rempli de respect envers les Dieux (a) ? Vous vous taisez ? Est-ce

(a) Lucien répète encore cette objection dans le Dialogue suivant ; mais elle n'a de force que dans le système absurde d'une aveugle fatalité que la raison refuseroit d'admettre , quand la révélation ne la détruiroit pas. Tant que ceux qui nient la Providence , n'auront pas prouvé l'impossibilité de l'existence & de l'immortalité de l'ame , on aura droit de leur dire , que la vertu n'est point une chimere , & qu'elle doit être récompensée ou dans cette vie , ou dans une autre. Voyez l'*Anti-Lucrece*.

encore là de ces choses qu'il ne m'est pas permis de savoir ?

JUP. Assurément. Tu me parois bien curieux, & je ne fais où tu vas chercher tout ce verbiage, dont tu m'ennuies.

LE CYN. Je ne demanderai donc ni à vous, ni au Destin, ni à la Providence, pourquoi le vertueux Phocion (a), & Aristide avant lui, sont morts dans la dernière indigence; pourquoi au contraire un Callias, un Alci-

(a) Phocion fut l'un des plus illustres & des plus vertueux personnages de la Grece. Disciple de Platon & de Xénocrate, il brilla beaucoup dans les Ecoles de ces Philosophes, par son esprit & par sa vertu. Il étoit né avec une éloquence douce, vive, forte, & sur-tout concise. Héros modeste, Citoyen désintéressé, plein de zèle pour sa Patrie, à qui il rendit les plus grands services, par sa profonde connoissance de la politique, & sa valeur guerrière, il vécut & mourut comme Socrate, victime d'une cabale sanguinaire, jalouse & ignorante. Pour Aristide, voyez p. 121.

biade (a), les plus débauchés des hommes, ont regorgé de richesses, ainsi qu'un insolent Midias, un voluptueux Charopus (b), qui laissa mourir sa mere de faim; pourquoi Socrate fut livré à la mort, tandis que vous laissez vivre un Mélirus; pourquoi l'efféminé Sardanapale eût la souveraine puissance, à l'exclusion de tant de Perses estimables & vertueux, qu'il fit périr dans les tourmens, parce qu'ils ne pouvoient supporter ses injustices & ses crimes; pourquoi, en un mot, nous voyons tous les jours des avarés, des hommes pervers, vivre heureux & tranquilles; les gens de bien au contraire mener une vie tumultueuse,

(a) Callias étoit un jeune Athénien, beau-frere d'Alcibiade, aussi voluptueux & aussi débauché que lui. Voyez p. 47.

(b) Ces noms étoient fameux dans les anciens Comiques, pour désigner des insolens, des débauchés, des joueurs, des dissipateurs, &c.

agitée, pauvre, languissante, & gémir sous le poids accablant de toutes sortes de maux?

JUP. Tu ne fais donc pas quels supplices sont réservés aux méchants après cette vie, & de quelle félicité jouiront les gens de bien?

LE CYN. Vous allez me parler des Enfers, de Tityus & de Tantale? Je saurai que penser de la réalité de tout cela quand je serai mort; mais, dans l'incertitude de cette attente, je voudrois passer heureusement le court espace de la vie présente, & me voir ensuite condamné à vingt vautours (a), plutôt que de souffrir ici le tourment de Tantale, dans l'espérance de boire un jour à mon aise dans les îles fortunées, à la compagnie des Héros.

JUP. Comment! tu ne crois pas qu'il y ait des peines, des récompenses, &

(a) Allusion au supplice de Tityus & de Prométhée.

un Tribunal où chacun est jugé après sa mort ?

LE CYN. J'entends dire qu'un certain Minos, de l'île de Crete, est chargé de ce soin dans les Enfers. Au reste, on assure que ce Minos est votre fils ; je puis donc vous parler de lui.

JUP. Qu'en veux-tu dire ?

LE CYN. Qui sont ceux qu'il condamne ?

JUP. Les criminels , tels que les homicides , les sacrilèges .

LE CYN. Qui sont ceux qu'il envoie au séjour des Héros fortunés ?

JUP. Les gens de bien , les hommes religieux qui ont pratiqué la vertu pendant leur vie .

LE CYN. Pourquoi cela ?

JUP. Parce que les uns méritent des châtimens , & les autres des récompenses .

LE CYN. Croit-il aussi qu'il soit juste de punir ceux qui ont fait le mal involontairement ?

JUP. Point du tout.

LE CYN. Il ne récompense donc pas non plus le bien involontaire ?

JUP. Non.

LE CYN. En ce cas, il ne doit ni punir ni récompenser personne.

JUP. Personne ! pourquoi donc ?

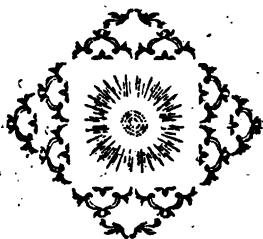
LE CYN. Parce que nous ne faisons jamais rien de notre propre volonté ; nous sommes forcés à toutes nos actions par l'impulsion d'une nécessité inévitable. S'il est vrai, comme nous en sommes convenus, que la Parque est la seule cause de tous les événements, lorsqu'un homme commet un meurtre, c'est elle seule qui s'en rend coupable ; quand on fait un sacrilège, on ne fait que lui obéir. Si donc Minos veut juger avec équité, il doit punir le Destin à la place de Sisyphus, & la Parque au lieu de Tantale. De quel crime en effet ces infortunés sont-ils coupables ? C'est le Destin, c'est la Par-

qué qui les ont forcés; ils ne sont que des instrumens passifs.

JUP. Tes insolentes questions ne méritent point de réponse; tu n'es qu'un audacieux Sophiste; je ne t'écoute plus, & me retire.

LE CYN. Cependant j'aurois bien voulu savoir encore de vous où sont les Parques; comment, à elles trois, elles peuvent suffire à tous les détails de leurs fonctions, & expédier tant d'affaires à la fois: il me semble qu'avec tout l'embarras dont on les surcharge, elles doivent mener une vie bien triste & bien laborieuse; elles ne sont pas nées sous un Destin favorable. Assurément, si j'avois à choisir, je ne voudrois pas changer de sort avec elles. J'aime-rois beaucoup mieux vivre plus pauvre encore, que de me voir condamner au tourment d'être sans cesse assis, filant sans relâche, & seul chargé des affaires de tout le monde.

Si vous êtes embarrassé de répondre à ces questions , je me contenterai des raisons que vous m'avez données ; il faut croire qu'elles fussent pour expliquer le dogme de la Providence & du Destin. Il n'étoit point dans ma destinée d'en savoir davantage.





JUPITER

LE TRAGIQUE (a).



MERCURE , MINERVE , JUPI-
TER , JUNON , NEPTUNE ,
VÉNUS , LE COLOSSE DE
RHODES , MOMUS , APOL-
LON , HERCULE , HERMA-
GORAS , TIMOCLÈS , DAMIS.

M E R C U R E .

POURQUOI , grand Jupiter , cet air triste &
rêveur ?

D'un sombre Philosophe on vous voit la pâleur.

(a) C'est-à-dire : *Jupiter faisant un rôle ou un personnage de Tragédie, se trouvant dans une grande détresse, & dans une circonstance tout-à-fait tragique.*

JUPITER LE TRAGIQUE. 233

Du Souverain des Dieux la démarche inquiète ,
D'une vive douleur trop fidele interprete ,
Alarme votre fils , & de ses foibles soins
Mercure vous fait l'offre en vos pressans besoins.

M I N E R V E.

Daignez , ô Roi puissant de la nature entiere !
Expliquer à Pallas votre douleur amere.

J U P I T E R.

Il n'est point de malheurs ou de soucis cuisans
Que n'endurent les Dieux , qu'on nomme Tout-
puissans.

M I N E R V E.

Quel effrayant début ! à quoi dois-je m'attendre ?

J U P I T E R.

Sophistes insolens , faut-il donc vous entendre ?
Prométhée ! en formant les perfides humains ,
Quels maux me préparoient tes criminelles mains !

M I N E R V E.

Parlez ; de ses enfans qu'auroit à craindre un pere ?

J U P I T E R.

A quoi me sert , hélas ! le vain bruit du tonnerre ?

MINERVE. Mais modérez donc votre
emportement , & parlez un langage

plus humain ; il faudroit savoir son Eurypide d'un bout à l'autre, pour vous répondre sur le même ton.

JUNON. Vous croyez peut-être que j'ignore la cause de votre chagrin ?

J U P I T E R.

Si vous la connoissiez , vous feriez de beaux cris (a) !

JUNON. Je suis sûre que vous avez quelque nouvel amour en tête ; mais je ne m'en affecte plus ; vous m'avez accoutumée à de pareils outrages. Quoi qu'il en soit , il y a tout lieu de présumer que vous aurez rencontré une Danaé, une Sémelé, une Europe ; vous pensez à vous faire taureau , Satyre ou pluie d'or , pour vous glisser sous les tuiles & pénétrer jusqu'à votre maîtresse ; vos soupirs , vos larmes ,

(a) Lucien a rassemblé ces vers de différens endroits d'Homere & sur-tout d'Eurypide , en y faisant quelques changemens pour les adapter aux circonstances.

vosre pâleur, sont autant de symptomes d'une passion amoureuse.

JUPITER.

Quoi ! la bonne Junon croiroit que ma puissance
Dépend des jeux d'Amour & de son inconstance ?

JUNON. Et quelle autre chose pourroit altérer le bonheur du grand Jupiter ?

JUPITER. Les intérêts des Dieux sont dans le plus pressant danger ; il s'agit de savoir si nous jouirons désormais des honneurs divins sur la terre, ou si nous y ferons absolument comptés pour rien.

JUNON. La terre auroit-elle donné le jour à de nouveaux Géans ? Les Titans auroient-ils brisé leurs fers, & prendroient-ils une seconde fois les armes contre nous ?

JUPITER.

Rassurez-vous, le Ciel ne craint rien des Enfers.

JUNON. De quel malheur plus effrayant êtes-vous donc menacé ? car si

tout ceci n'est qu'une fausse alarme , je ne vois pas à quoi bon vos pompeuses déclamations.

JUPITER. Il s'éleva hier , je ne fais à quelle occasion , une grande dispute sur notre providence, entre le Stoïcien Timoclès & l'Epicurien Damis. Ce qui me fâche le plus , c'est qu'ils parlerent en présence d'une assemblée nombreuse & bien composée. Damis soutenoit que les Dieux n'existoient pas , & n'avoient aucune influence dans la conduite du monde : l'honnête Timoclès s'efforçoit de défendre notre cause ; mais comme la foule devint trop tumultueuse, on se retira de part & d'autre avant d'avoir rien décidé. Ils sont convenus de reprendre aujourd'hui la question , & de la discuter à fond ; tout le monde est en suspens ; on marque une vive impatience de savoir lequel des deux aura raison , & de quel côté testera l'avantage. Vous voyez à quelle extrémité nous sommes réduits.

en ce moment critique ; notre destinée dépend d'un seul homme ; ou nous ne ferons plus que de vains & méprisables fantômes à l'avenir , ou nous continuerons à être honorés comme auparavant , si Timoclès est victorieux.

JUNON. Assurément le péril est grand , & je ne blâme plus vos tragiques déclamations.

JUPITER. Cependant vous imaginiez qu'une Antiope , une Danaé , occasionnoient mon trouble extrême ! Eh bien ! quel parti prendre ? Voyez , réfléchissez-y tous les trois.

MERCURE. Je crois , Jupiter , que vous devez convoquer le Conseil des Dieux , pour en délibérer en commun. .

JUNON. Je suis de même avis.

MINERVE. Le mien est différent. Je pense , au contraire , qu'il ne faut ni répandre l'alarme dans le Ciel , ni faire paroître votre inquiétude. Conduisez cette affaire sans éclat , & le plus secrètement que vous pourrez. Interposez

• votre puissance ; faites que Timoclès triomphe, & que Damis soit couvert de ridicule & de confusion.

MERCURE. Mais la dispute doit être publique ; les Dieux en seront informés, & vous accuseront de tyrannie, quand ils sauront que vous ne les avez point consultés sur une affaire qui intéresse toute la Cour céleste.

JUPITER. Eh bien, fais donc ta fonction de Héraut, & convoque l'assemblée générale.

MERCURE. Cela vaut mieux. Dieux & Déeses, accourez tous ; hâtez-vous ; venez ; nous avons de grandes affaires.

JUPITER. Mais ton langage est bien simple & bien trivial dans une circonstance aussi importante !

MERCURE. Comment donc voulez-vous que je parle ?

JUPITER. Je veux que tu emploies des expressions plus nobles & plus majestueuses ; il me semble que l'harmonie

& le ton sublime de la poésie feroient beaucoup plus convenables.

MERCURE. Bon ! il faudroit pour cela savoir tourner un vers, ou avoir fait le métier de ceux qui en récitent aux portes. Je n'ai point du tout le cerveau poétique ; ma sermone ne feroit qu'une détestable rapsodie ; je me ferois moquer de moi & de ma pauvre verve, comme on se moque de certains Oracles d'Apollon ; encore leur ambiguïté ne laisse-t-elle pas toujours le loisir d'en épiloguer la mesure.

JUPITER. En ce cas tu n'as qu'à prendre des vers d'Homere ; tu te rappelles sans doute la maniere dont il convoque les habitans de l'Olympe.

MERCURE. Pas trop bien, cependant je vais faire mon possible.

Rendez-vous à ma voix , Déeses, immortelles ;
Et vous, Dieux de l'Olympe , accourez avec elles.
Enfans de l'Océan , Divinités des Eaux ;
Tritons ; Nymphes des bois , des prés & des cô-
teaux ;

Vous , grands Dieux , dont la gloire en la classe
premiere

Exige des humains une hécatombe entiere ;
Vous qui du second rang partagez les honneurs ;
Vous , hommes Demi-Dieux ; vous , Dieux infé-
rieurs ,

Dont la foule inconnue accourt aux sacrifices ,
Et fait de leur fumet ses plus cheres délices ;
Venez tous au palais du puissant Jupiter (a).

JUPITER. Tu t'en es acquitté à mer-
veille ; les voilà qui se rassemblent : va
les recevoir , & fais asseoir chacun
d'eux selon le rang que lui donnent
l'art & la matiere qui le décorent.
Au premier seront les Dieux d'or ; au
second ceux d'argent ; au troisieme
ceux d'ivoire , d'airain ou de pierre ;
& parmi ceux-ci tu donneras la préfé-
rence à ceux de Phidias , d'Alcamene ,
de Myron , d'Euphranor ou d'autres
célèbres Artistes. Pour tous ces Dieux
du commun , qui n'ont rien de recom-

(a) Ces vers sont encore des Centons d'Ho-
mere.

mandable , tu n'as qu'à les reléguer dans quelque coin obscur , où ils resteront en silence , seulement pour faire nombre.

MERCURE. J'aurai soin de placer chacun comme il convient. Mais une chose m'embarrasse. Ceux qui n'ont pour eux que l'or & la richesse , sans aucune beauté de l'art , doivent - ils passer avant les chefs - d'œuvre que Myron , Polyclète & Phidias ont faits en airain , ou ceux qu'Alcamene a exécutés en pierre ? ou ceux-ci auront-ils les premiers honneurs ?

JUPITER. Cela devroit être ; mais il faut les accorder à l'or.

MERCURE. J'entends ; les distinctions & les égards sont pour l'opulence & les richesses , & je ne dois tenir aucun compte du mérite. Venez donc aux premières places , Dieux d'or & d'argent. Observez , je vous prie , mon pere , qu'elles vont toutes être occupées par les Dieux des Barbares ; vous

voyez que ceux des Grecs n'ont pour eux que les belles dimensions de la Nature ; ils ne font que de pierre & d'airain ; quelques-uns font d'ivoire , ou revêtus d'une légère couche d'or ; mais en dedans , ce n'est que du bois où des légions de souris ont creusé leur retraite. Cette Bendis au contraire, Anubis , Attis , Mithrès , le Dieu Lunus , font d'or massif (a) ; ils pesent des

(a) *Bendis*. Voy. tom. II , p. 472. *Anubis* fut un Roi d'Egypte , que ses sujets adorèrent sous la forme d'un chien. Quelques-uns disent qu'il étoit fils d'Osiris , d'autres de Mercure ; d'autres croient , avec Lucien , que c'étoit Mercure lui-même ; voyez le septieme Dialogue des Dieux de la mer. *Attis* ou *Arys* étoit révéé des Phrygiens ; voyez p. 194. *Mithrès* étoit adoré chez les Perses , sous le nom de *Vulcain* selon les uns , & selon les autres sous celui du *Soleil*. Le Dieu *Lunus* : Les hommes adoroient la Lune sous ce nom , & les femmes sous celui de *Luna*. En Syrie , la Lune étoit adorée comme un Dieu , & jamais comme une Déesse ; on croyoit constamment que ceux qui auroient pris cet astre pour une Déesse ,

sommes immenses, & sont d'un grand prix.

NEPTUNE. Est-il juste, Mercure, que cet Egyptien, avec son museau de chien, passe avant le Dieu de la mer?

MERCURE. Assurément. Lyssippe ne vous a fait que d'airain, parce que les Corinthiens n'avoient pas d'or à lui fournir (a). Vous n'êtes qu'un pauvre

auroient été toute leur vie esclaves de leurs femmes, & que ceux au contraire qui la tiendroient pour un Dieu, seroient toujours les maîtres.

(a) Lyssippe étoit un fameux Sculpteur Grec, natif de Sicyone. Il exerça d'abord le métier de Serrurier; il s'adonna ensuite à la Peinture, & la quitta pour se livrer tout entier à la Sculpture. Il étoit contemporain d'Alexandre; c'étoit à lui & à Appelle seulement qu'il étoit permis de représenter ce grand Conquérant. Lyssippe est celui de tous les Sculpteurs anciens qui laissa le plus d'ouvrages; il rendoit la Nature avec tous ses charmes, & sur-tout avec beaucoup de vérité. On dit qu'il exprima mieux les cheveux que tous ceux qui l'avoient précédé. Il fut le premier Sculpteur qui fit les têtes plus petites, & les

Dieu, mais Anubis brille de l'éclat du plus précieux métal; il faut donc souffrir qu'on vous mette à l'écart, & qu'on vous préfère ce museau d'or.

VÉNUS. A ce titre, donne-moi un des premiers sièges, parce que je suis d'or.

MERCURE. Vous? non pas; à moins que vous ne me preniez pour un aveugle. Praxitele a pris un bloc de marbre blanc (a), & il lui a plu d'en tirer une Vénus pour les habitans de Cnide.

VÉNUS. Je citerai en ma faveur un témoin digne de foi; c'est Homere,

corps moins gros, pour faire paroître les statues plus hautes.

(a) Le Grec ajoute : *du mont Pentelicus*; c'étoit une montagne de l'Attique, célèbre par son marbre; elle étoit dans le voisinage d'Athènes. L'expression de Lucien : *Il a plu à Praxitele de faire une Vénus de ce bloc*, rappelle le vers d'Horace :

*Cum faber incertus Scammum faceret ne Priapum,
Maluit esse Deum.*

qui, en mille endroits de ses Poèmes, m'appelle toujours *Dorée*.

MERCURE. Il dit aussi qu'Apollon est riche & tout doré; cependant vous allez le voir assis aux derniers rangs, sans couronne & sans chevilles à sa lyre, parce que des brigands sacrilèges les lui ont enlevées. Vous devez vous contenter de ne pas donner votre voix parmi les plus pauvres de la bande.

LE COLOSSE DE RHODES. Qui oseroit me disputer la préséance, moi qui suis le Soleil, & dont on connoît l'énorme grandeur? Si les Rhodiens n'avoient pas voulu me donner une forme aussi gigantesque, la somme que j'ai coutée auroit suffi pour faire seize Dieux d'or. Selon cette proportion, je vaud mieux que chacun de ceux qui font du plus grand prix; ma taille démesurée n'empêche point d'ailleurs que l'on n'admire en moi la perfection de l'Art.

MERCURE. Jupiter, que dois-je faire? A considérer la matiere dont il

est composé , ce n'est qu'un Dieu d'airain ; s'il faut avoir égard à ce qu'il a couté , il doit être préféré à tous les autres (a).

JUPITER. Et qu'avions-nous besoin de ce grand colosse ? les autres ne feront que des pygmées à ses côtés ; il ne fera que gêner la séance. Si l'on vous fait passer avant les Dieux d'or, mon cher Rhodien , aucune place ne fera

(a) Le texte dit : *Avant ceux qui recueillent de quoi remplir cinq cents médimnes , & avant l'Ordre des Chevaliers.* Solon avoit distribué le peuple d'Athènes en quatre classes différentes ; la première étoit composée des plus riches Citoyens , dont les terres rapportoient cinq cents médimnes ; la seconde , des Chevaliers , c'est-à-dire , de ceux qui pouvoient nourrir un cheval pour le service de la République ; la troisième , de ceux qu'on appelloit *ἐσθῆτες* , *Jugales* , que l'on comptoit encore parmi les contribuables aux charges publiques ; la troisième enfin , de ceux qu'on nommoit *Θῆτες* , c'est-à-dire , *Ouvriers & mercenaires* , qui ne pouvoient aspirer à aucune dignité , & ne payoient aucune imposition.

suffisante pour vous : quand vous ne seriez assis qu'à moitié, votre derriere occuperoit encore tous les sièges; il vaudra mieux vous tenir debout & vous baisser, pour n'être point nul dans l'assemblée

MERCURE. Mon pere, voici une seconde difficulté aussi embarrassante que la premiere. Il s'agit de décider entre Hercule & Bacchus; tous deux sont d'airain, tous deux de la main de Lyssippe, tous deux fils de Jupiter : qui aura le pas? Vous voyez qu'ils se le disputent.

JUPITER. Nous perdons en cérémonial un temps que nous aurions beaucoup mieux fait d'employer à nos affaires. Que chacun, pour cette fois, se place comme il le pourra; nous tiendrons dans un autre moment conseil sur ce sujet, & je réglerai les rangs.

MERCURE. Entendez-vous comme ils murmurent, & demandent avec impatience leur pitance journaliere de

nectar & d'ambroisie , leur part des hécatombes & des sacrifices communs ?

JUPITER. C'est bien le moment de penser à de pareilles miseres ! Imposeleur silence , & informe les du sujet qui nous rassemble.

MERCURE. Mais ils n'entendent pas tous le Grec ; & moi je ne fais pas assez de Langues pour parler aux Dieux des Scythes , des Perses , des Thraces & des Celtes. Il vaudra mieux , je crois , leur faire signe de se taire.... Les voilà plus muets que des Pythagoriciens ; vous pouvez commencer votre harangue ; ils ont les yeux fixés sur vous , & ils attendent ce que vous allez leur dire.

JUPITER. Je n'ai rien de caché pour toi , mon cher fils ; il faut t'avouer ce que j'éprouve en ce moment ; tu fais que lorsqu'il s'agit de parler dans les assemblées , je ne manque ni de hardiesse ni de majesté.

MERCURE. Oui , je le fais , & même j'ai toujours été saisi de crainte en vous

voyant prêt à parler ; sur-tout lorsque vous menaciez d'enlever avec une chaîne d'or la terre, la mer, & tous les Dieux.

JUPITER. Eh bien, le sentiment des malheurs qui nous menacent , ou la foule nombreuse de mes auditeurs, me trouble & m'épouvante au point de me lier la langue & de me faire perdre la mémoire ; j'ai oublié le magnifique exorde que j'avois préparé pour débiter avec la dignité convenable à la circonstance.

MERCURE. Mais vous gâtez tout par cet air interdit ; on ne fait ce que signifie votre silence, & s'il dure plus long-temps, on va croire que tout est perdu.

JUPITER. Veux-tu que je fasse encore servir ici les vers qu'Homere a faits pour moi en pareille occasion ?

MERCURE. Voyons.

J U P I T E R.

Dieux , écoutez la voix du Maître de l'Olympe.

L v

MERCURE. Fi donc ! laissez-là vos ennuyeuses tirades ; vous nous en avez déjà fait assez entendre. Prenez plutôt l'exorde de quelqu'une des Philippiques de Démosthène , en y faisant de légers changemens , selon l'usage de beaucoup d'Orateurs de nos jours.

JUPITER. L'avis est bon ; c'est un moyen facile de faire des discours , & une excellente ressource pour les Orateurs embarrassés. Je vais donc commencer. *Je pense , Citoyens des Cieux , que rien n'est plus important pour vous en ce moment , que de connoître le sujet qui nous rassemble. Vous devez donc apporter une sérieuse attention à mes discours. Les circonstances présentes vous crient pour ainsi dire à haute voix , qu'il faut vous livrer aux affaires de la République avec tout le soin dont vous êtes capables ; & nous montrons à cet égard la plus parfaite insouciance (a). Je veux*

(a) C'est le commencement de la première Olynthienne de Démosthène.

ici, car Démosthène me manque, je veux vous exposer clairement le sujet de mon inquiétude, & ce qui m'a engagé à convoquer l'assemblée. Hier, comme vous le savez, le Pilote Mnésithée nous invita tous tant que nous sommes, au sacrifice, qu'il nous fit dans le Pirée, en reconnoissance de ce qu'il avoit sauvé son vaisseau du naufrage au Promontoire de Capharée (a). Après les libations, chacun de nous se retira de son côté. Comme il n'étoit pas tard, je montai à la ville pour me promener sur le soir dans le Céramique, en songeant à l'avarice de ce Mnésithée : dans le moment où son vaisseau étoit près de se briser contre les écueils & les rochers, il nous promit une hécatombe entière ; une fois hors de

(a) Ce Promontoire est à l'extrémité méridionale de l'île d'Eubée, vers la mer Egée. Tous les Auteurs anciens en parlent comme d'un endroit périlleux pour la navigation.

danger , il ne nous servit qu'un vieux coq malade , à feize Dieux que nous étions , & brûla quatre grains de mauvais encens , qui ne répandirent aucun parfum , & disparurent en un clin d'œil. Occupé de ces idées , j'arrivai au Pé-cile , où je trouvai une grande multitude assemblée sous les portiques & en dehors ; quelques autres étoient assis , & disputoient en criant de toutes leurs forces : je vis bientôt que c'étoit une querelle de ces bavards de Philosophes , & je fus curieux de les entendre. Enveloppé d'un nuage épais , je pris leur air , leur barbe & leur accoutrement , de sorte qu'il étoit facile de me prendre pour l'un d'entre eux. Je me glissai dans la foule , sans être connu de personne , & je me fis faire place à coups de coude. Je vis aux prises le coquin de Damis , de la secte d'Epicure , & l'honnête Timoclès , de celle des Stoïciens ; ils disputoient avec le plus grand acharnement ; Timoclès suoit à grosses

gouttes, & ne pouvoit presque plus se faire entendre, tant il avoit crié ! Damis, par son ris amer, l'irritoit davantage encore. Il étoit question de nous. Cet exécrationnable Damis soutenoit que nous ne prenons aucun soin des affaires humaines, & que nous ne veillons en aucune manière à ce qui se passe sur la terre : ses discours ne tendoient à rien moins qu'à détruire entièrement notre existence ; son sentiment trouvoit des approbateurs. Timoclès, de son côté, s'épuisoit en efforts & en raisonnemens pour défendre notre cause ; il se répandoit en éloges sur notre providence, faisoit valoir l'ordre & l'harmonie avec lesquels nous réglons toutes choses dans l'univers. Il fut aussi applaudi de quelques personnes ; mais à la fin il parut excédé de fatigue, & sa voix commençoit à s'éteindre. Déjà la plupart des auditeurs penchoient pour Damis ; je sentis le danger, & j'ordonnai aux

ombres de la nuit de se répandre sur l'assemblée , pour rompre la dispute. En se séparant, ils sont convenus de la reprendre aujourd'hui, & de la terminer. J'ai suivi la foule qui se retiroit, & j'ai vu, à leurs discours, que le plus grand nombre étoit pour Damis & se déclaroit en sa faveur. Quelques autres cependant ne vouloient pas encore condamner Timoclès, & disoient qu'il falloit entendre ce qu'il avoit à dire le lendemain. Tel est, Dieux & Déeses, le sujet pour lequel je vous ai convoqués. Il est de la plus grande importance, si vous considérez que c'est des hommes que nous attendons nos honneurs, notre gloire, & nos revenus. Si l'on vient à bout de persuader aux humains qu'il n'y a point de Dieux, ou que, s'ils existent, ils ne se mêlent en rien de leurs affaires ; nous n'avons plus ni victimes, ni offrandes, ni culte à espérer de leur part ; nous serons désormais des êtres oisifs, & mourant de

faim dans le Ciel ; il nous faudra renoncer aux fêtes , aux sacrifices , aux jeux publics , & aux spectacles. Je pense donc que dans une circonstance aussi critique , nous devons examiner tous ensemble , quel est le parti le plus sage que nous avons à prendre pour faire triompher Timoclès , mettre les rieurs & la vérité de son côté , & couvrir Damis de ridicule en pleine assemblée. Je ne présume pas de Timoclès , qu'il puisse obtenir l'avantage seul & sans notre secours. Mercure , fais l'annonce ordinaire , afin que chacun se leve pour donner son avis.

MERCURE. Attention ; silence ; point de bruit (a). Quel est celui des grands Dieux (b) qui veut faire usage du droit

(a) Ces mots sont la formule usitée dans les assemblées publiques ; nous l'avons déjà vue dans les *Philosophes ressuscités*.

(b) Les expressions *Τεταυροι Θεοι* , peuvent signifier , ou les *grands Dieux* , qui étoient au nombre de douze , & elles sont prises en ce sens au com-

qu'il a de parler? Mais, quoi ! personne ne s'élève ! Vous voilà tous stupéfaits de ce qu'on vient de vous apprendre.

MOMUS. Eh bien, Messieurs, gardez un stupide silence. Pour moi, Jupiter, s'il m'étoit permis de parler, j'aurois bien des choses à dire.

JUPITER. J'y consens ; parle hardiment ; sans doute tu vas ouvrir un avis important.

MOMUS. Ecoutez donc, Dieux & Déeses ; je vais vous expliquer mon sentiment en toute liberté. Je ne suis point du tout étonné de vous voir réduits à cette extrémité ; je m'attendois bien qu'une foule de Sophistes s'élèveroit contre nous ; c'est nous-

mencement du Dialogue de l'Assemblée des Dieux ; ou elles peuvent désigner ici les Dieux parvenus à la maturité , c'est-à-dire , à l'âge de trente ans ; ce qui feroit une allusion plaisante à la Loi des Athéniens , qui exigeoit que l'on eût cet âge pour parler dans les assemblées publiques & y donner son suffrage.

mêmes qui autorifons leur audace. Par Thémis, nous n'avons pas droit de nous plaindre d'Epicure, de fes Sectateurs, & de tous ceux qui ont adopté fa façon de penfer à notre égard. Quelle idée peuvent-ils concevoir de nous, lorsqu'ils voient tant de désordre dans le monde ! Les gens de bien font oubliés, & périffent misérablement dans la pauvreté, les maladies, & la fervitude ; on leur préfere les plus pervers & les plus fcélérats des hommes : ceux-ci obtiennent toujours les richesses & les distinctions, au préjudice de ceux qui valent mieux qu'eux ; les facrilèges ne font jamais reconnus, & restent impunis ; quelquefois les innocens expirent dans les souffrances & les supplices. Témoins de tant d'injustices, n'ont-ils pas raison de nier notre existence ? Les oracles que nous rendons ne doivent-ils pas ajouter encore à leur mépris pour nous ? Tantôt on leur dit que celui qui passera le fleuve

Halys détruira un puissant Empire ,
sans expliquer si cet Empire est celui
du Prince qui consulte le Dieu , ou
celui de son ennemi ; tantôt on leur
annonce que Salamine verra beaucoup
de meres privées de leurs enfans , sans
dire si ces enfans sont ceux des Grecs
ou ceux des Perses. Lorsqu'ils lisent
dans les Poètes , que nous sommes sou-
mis à l'Amour , exposés aux blessures ,
à la servitude , aux fers ; qu'il y a des
querelles & des dissensions dans le Ciel ;
en un mot , que , malgré nos préten-
tions à la félicité parfaite & à l'immor-
talité , nous éprouvons tous les jours
mille accidens fâcheux : ne sont-ils pas
autorisés à nous regarder comme des
êtres risibles & méprisables ? Nous nous
fâchons , si quelquefois des hommes ,
qui ne sont pas entièrement dépourvus
de bon sens , se permettent de censurer
tous ces ridicules , & rejettent notre
providence , tandis que nous devrions
nous trouver trop heureux , qu'après

tant de torts, on offre encore quelques sacrifices sur nos Autels. Jupiter, avouez la vérité entre nous; il n'y a point d'hommes ici qu'Hercule, Bacchus, Ganimede, & Esculape, qui sont maintenant des nôtres; pouvez-vous dire que vous ayez jamais donné une attention sérieuse à ce qui se passe sur la terre? Vous êtes-vous jamais donné la peine de discerner les bons d'avec les méchans? Non, sans doute; & si Thésée n'eût exterminé les malfaiteurs qui infestoient la route de Træzene à Athènes (a), votre providence ne

(a) Ethra, mere de Thésée, étoit de Træzene, & son pere Egée étoit d'Athènes. Scyron étoit un fameux brigand, qui forçoit les voyageurs à se laver les pieds sur le bord de la mer, & les y précipitoit ensuite; Thésée le défit, & brûla ses os, dont il fit un sacrifice à Jupiter. Ovide dit que Thésée les jeta dans la mer, & qu'ils furent changés en rochers. Pityocampite plioit un pin, comme son nom le désigne, forçoit les passans à s'y tenir attachés, & le redressoit ensuite, pour faire

se mettoit pas beaucoup en peine de laisser vivre Scyron , Pityocampte , Cercyon , & d'autres assassins , qui se baignoient tous les jours dans le sang des voyageurs. Si le juste & surveillant Eurysthée (a) n'eût porté , par humanité , ses regards attentifs sur les actions des hommes ; s'il n'eût fait usage de l'autorité qu'il avoit sur son infatigable frere , pour lui susciter d'utiles travaux : Jupiter n'auroit pensé ni à l'hydre de Lerne , ni aux oiseaux malfaisans du lac Stymphele , ni aux chevaux de Thrace , ni aux fureurs bachiques des

ainsi périr les victimes de sa cruauté. Cercyon attachoit un homme à deux gros arbres courbés , & rapprochés par la cime , lesquels , en se redressant , le mettoit en pieces. Thésée lui fit souffrir le même supplice.

(a) Eurysthée , Roi de Mycènes , étoit fils d'Amphitryon & d'Alcmene ; & Hercule , fils d'Alcmene & de Jupiter déguisé sous la forme d'Amphitryon. Junon suscita Eurysthée contre Hercule , pour lui faire entreprendre ses travaux.

insolens Centaures. A ne point mentir, nous vivons dans un honteux repos, fans autre inquiétude que de voir si l'on nous fait des sacrifices, pour savourer à notre aise le passum qui s'éleve de la chair des victimes; nous laissons aller tout le reste comme il plaît au Destin. Nous n'avons donc que ce que nous méritons; &, je le prédis, il nous arrivera pis encore, lorsque les hommes ouvriront les yeux, & reconnoîtront que les libations & les offrandes qu'ils nous font leur sont absolument inutiles. Vous verrez bientôt après des Epicures, des Métrodors, des Damis nous tourner en ridicule, confondre nos défenseurs, & leur fermer la bouche pour toujours. Il faut donc penser à réparer le mal qui est déjà fait, & empêcher qu'il ne devienne plus grand. Pour moi, je ne risque pas beaucoup en tout ceci; dans le temps même de votre plus grande prospérité, dans ces jours heureux où l'on vous

offroit de nombreuses victimes, je n'ai jamais partagé avec vous le profit des sacrifices.

JUPITER. Laissons dire ce fou, toujours porté à la censure & au sarcasme. La critique est facile, dit le grand Démosthène; le premier venu peut aisément blâmer & contredire; mais il n'appartient qu'à un homme sage d'ouvrir un avis salutaire; je l'attends de vous, Messieurs, & j'espère que vous le trouverez sans le secours de cet insensé.

NEPTUNE. Pour moi, je fais, comme vous savez, ma demeure ordinaire au sein des eaux; mes fonctions se bornent à l'Empire de la mer, & je veille, autant qu'il est en moi, au salut des Navigateurs, en apaisant la fureur des vents, & conduisant les vaisseaux au port. Cependant je suis intéressé comme vous dans l'affaire présente; & voici mon sentiment: Vous dites que ce Darnis est un redoutable Sophiste; il n'y

a qu'à le foudroyer ou l'exterminer de quelque autre manière, avant qu'il reprenne la dispute & ne remporte la victoire. Nous ferons voir par-là, que nous ne laissons point impunis les audacieux qui agitent de pareilles questions contre nous.

JUPITER. Mais vous plaisantez, Neptune; ne savez-vous pas que notre pouvoir ne s'étend point jusque là? Les Parques n'ont-elles pas arrêté, que tel homme doit périr par la foudre, tel autre par le glaive, celui-ci par la fièvre, & celui-là par la phtysie? Croyez-vous que si j'en avois été le maître, je n'aurois pas fait usage de mon tonnerre contre les brigands sacrilèges qui m'ont enlevé dernièrement à Olympie deux boucles de ma chevelure, dont chacune pesoit six mines? Vous même auriez-vous négligé de punir ce Pécheur d'Orée, qui vous déroba votre trident au Port de Géreste (a)? D'ail-

(a) Géreste & Orée étoient des villes de l'île d'Eubée.

leurs, ce feroit montrer que cette affaire nous donne de l'inquiétude & du dépit. Nous aurions l'air de craindre les raifons de Damis ; on nous accuseroit de lui avoir ôté la vie, parce que nous redoutions de le voir aux prises avec Timoclès : enfin, quel avantage y auroit-il à gagner notre cause contre un adverfaire qui n'auroit pu se défendre ?

NEPTUNE. Je croyois avoir trouvé le moyen le plus simple de sortir avec gloire de ce mauvais pas.

JUPITER. Votre conseil n'est pas proposable ; il y auroit de la maladresse à se défaire d'un adverfaire avant de l'avoir vaincu, & à laisser indécise une question qui n'est pas encore terminée en notre faveur.

NEPTUNE. Si vous trouvez que mon avis ne vaut rien, cherchez donc quelque chose de mieux.

APOLLON. Si la Loi permettoit de parler à un jeune homme qui n'a point de

de barbe, je proposerois peut-être un parti utile en cette affaire.

MOMUS. Elle est d'une si grande importance, qu'on ne doit point avoir égard à l'âge, & chacun est libre de dire son sentiment. C'est bien dans le danger où nous nous trouvons, qu'il faut s'amuser à chicaner sur les droits & la légitimité des suffrages ! Vous pouvez donner le vôtre avec confiance ; d'ailleurs, il y a long-temps que vous êtes sorti de l'adolescence, & inscrit au catalogue des douze grands Dieux ; vous êtes presque du temps de Saturne, & vous auriez pu assister à son Conseil. Ainsi ne faites pas ici l'enfant ; parlez hardiment, & ne rougissez point de porter la parole, quoique vous ayez un menton sans barbe ; & puis, vous êtes pere d'un fils assez barbu : montrez ici votre sagesse, & faites-nous voir que vous ne philosophez pas en vain sur l'Hélicon avec les Muses.

APOLLON. Ce n'est point à vous, Momus, à m'ordonner de parler; ce droit n'appartient qu'à Jupiter. S'il m'en commande, je tâcherai de ne rien dire qui ne soit digne de l'Hélicon & des Muses.

JUPITER. Parlez, mon fils; je vous le permets.

APOLLON. Ce Timoclès me paroît un homme de bien, rempli de piété envers les Dieux, & très-versé dans les Sciences des Stoïciens; aussi le voit-on sans cesse environné d'une foule de jeunes gens à qui il enseigne la Philosophie, & dont il reçoit de grandes récompenses. Tant qu'il est au milieu d'eux, il parle avec confiance, & dans les disputes particulières de son Ecole, il a le talent de persuader & de convaincre; mais en public, il n'a plus la même hardiesse; il hésite, il balbutie, il se trouble, & s'exprime dans un langage à demi-barbare. Tout cela fait rire à ses dépens, particulièrement

quand il veut affecter des graces qu'il n'a pas, & que son air timide rend encore plus plaisantes. Ceux qui connoissent le mieux la secte des Stoïciens, accordent à notre défenseur beaucoup de pénétration & de sagacité; mais lorsqu'il veut mettre ses idées au jour, il ne fait que les embrouiller, il ne propose que des énigmes, & l'on ne fait ce qu'il veut dire. Faut-il répondre? il est beaucoup plus obscur encore: enfin personne ne peut le comprendre, & l'on se moque de lui. C'est cependant une chose bien essentielle que de savoir s'énoncer clairement, & le premier objet de celui qui parle est de se faire entendre.

MOMUS. Oui, vous avez bien raison d'exiger qu'on mette de la clarté dans ses discours; mais vous suivez ce précepte moins que personne dans les oracles que vous rendez; vous avez soin d'y répandre tant d'équivoque & d'ambiguïté; vous vous retranchez

avec tant d'avantage sous un amas confus de paroles jetées au hasard, qu'on auroit besoin d'une seconde Pythoïsse, pour expliquer les prédictions de la première. Voyons au reste quel est votre avis, & comment nous remédierons au défaut de Timoclès.

APOLLON. Si nous pouvions lui donner pour adjoint quelque autre Philosophe qui fût parler avec force & dignité, il suffiroit à Timoclès de suggérer à son représentant ce qu'il auroit à dire.

MOMUS. C'est parler en jeune Ecoïlier sans barbe. Comment ! vous voulez que dans une dispute de Philosophes, Timoclès ait un Avocat qui soit l'interprete de ses pensées auprès de ses auditeurs ! Damis penseroit & parleroit pour son propre compte, & l'autre par la bouche d'un personnage emprunté ! Ce Truchement seroit obligé de rendre avec éloquence ce qu'on lui souffleroit à l'oreille, & qu'il n'auroit

peut-être pas toujours bien compris ! N'est-ce pas vouloir donner la comédie à l'assemblée ? Croyez-moi , cet expédient ne vaut rien ; il nous en faut un autre. Mais vous, qui vous donnez par-tout pour un Devin fameux, vous à qui l'Art admirable de lire dans l'avenir a valu de si grandes richesses & tant de lingots d'or , que ne nous apprenez-vous dès à présent quel sera le résultat de cette dispute ? Vous devez savoir lequel des deux Sophistes vaincra son adversaire.

APOLLON. Cela m'est impossible ; je n'ai avec moi ni mon trépied , ni mes parfums , ni l'onde prophétique de la Fontaine de Castalie.

MOMUS. Maintenant que l'on vous serre de près , vous allez chercher des subterfuges , pour n'être pas convaincu d'imposture.

JUPITER. Allons , mon fils , prophétise toujours , & ne donne point sujet à ce médisant Momus de se moquer

avec tant d'avantage sous un amas confus de paroles jetées au hasard, qu'on auroit besoin d'une seconde Pythoïsse, pour expliquer les prédictions de la première. Voyons au reste quel est votre avis, & comment nous remédierons au défaut de Timoclès.

APOLLON. Si nous pouvions lui donner pour adjoint quelque autre Philosophe qui fût parler avec force & dignité, il suffiroit à Timoclès de suggérer à son représentant ce qu'il auroit à dire.

MOMUS. C'est parler en jeune Écolier sans barbe. Comment ! vous voulez que dans une dispute de Philosophes, Timoclès ait un Avocat qui soit l'interprete de ses pensées auprès de ses auditeurs ! Damis penseroit & parleroit pour son propre compte, & l'autre par la bouche d'un personnage emprunté ! Ce Truchement seroit obligé de rendre avec éloquence ce qu'on lui souffleroit à l'oreille, & qu'il n'auroit

peut-être pas toujours bien compris ! N'est-ce pas vouloir donner la comédie à l'assemblée ? Croyez-moi , cet expédient ne vaut rien ; il nous en faut un autre. Mais vous , qui vous donnez par-tout pour un Devin fameux , vous à qui l'Art admirable de lire dans l'avenir a valu de si grandes richesses & tant de lingots d'or , que ne nous apprenez-vous dès à présent quel sera le résultat de cette dispute ? Vous devez savoir lequel des deux Sophistes vaincra son adversaire.

APOLLON. Cela m'est impossible ; je n'ai avec moi ni mon trépied , ni mes parfums , ni l'onde prophétique de la Fontaine de Castalie.

MOMUS. Maintenant que l'on vous serre de près , vous allez chercher des subterfuges , pour n'être pas convaincu d'imposture.

JUPITER. Allons , mon fils , prophétise toujours , & ne donne point sujet à ce médisant Momus de se moquer

de tes oracles, comme si tu ne pouvois les rendre sans trépied, sans eau, & sans parfums.

APOLLON. Je prédirois beaucoup mieux, si j'étois à Delphes, à Colophon, où j'ai tous les instrumens nécessaires; cependant je vais tâcher de m'en passer, & deviner, s'il est possible, de quel côté sera la victoire. Vous m'excuserez si mes vers ne sont pas bien harmonieux.

MOMUS. Tout ce que nous vous demandons, c'est de nous annoncer des choses claires, qui n'aient besoin ni d'Avocat, ni d'Interprete; vous savez sur quoi l'on vous interroge en cette occasion, & l'on ne cherche point à vous tendre un piège, en faisant cuire des chairs d'agneau & de tortue.

JUPITER. Que vas-tu nous annoncer, mon cher fils? Déjà je vois en toi les symptomes qui précèdent la prophétie; tu changes de visage, tes yeux sont renversés, tes cheveux se

hérissent, ton corps s'agite avec fureur..... Il ne se possède plus, une terreur mystérieuse & sacrée le maîtrise.

A P O L L O N.

Dieux qui voulez savoir les décrets des Destins (a),
Ecoutez d'Apollon les Oracles certains,

Sur l'effrayante querelle
De deux faneux Ergoteurs,
Dont les bruyantes clameurs
Vont nous rompre la cervelle.
L'air retentit de leurs cris
Qui pénètrent dans la nue;
Le manche de la charrue
En est vivement surpris (b);
Mais dans sa serre cruelle,
Quand le vautour aura pris
La timide sauterelle;
Que de larmes ! que de pleurs !

(a) Cet assemblage de vers amphigoutiques est imité de la *Comédie des Chevaliers* d'Aristophane, qui fait à peu près les mêmes plaisanteries sur les Oracles.

(b) Le texte dit : *Ils épouvanteront du manche de la charrue.*

De l'extrémité dernière
La corneille avant-courrière,
Prédira de grands malheurs.
D'un méprisable adversaire
Les mulets sont triomphans ;
De sa corne meurtrière
L'âne frappe ses enfans (a).

JUPITER. Pourquoi donc , Momus , ces éclats de rire ? Les malheurs qui nous menacent ne sont pas risibles.... Mais ce méchant Bouffon cessera-t-il bientôt ? Je crois que son rire va le suffoquer.

MOMUS. Qui pourroit s'empêcher de rire , après avoir entendu un oracle aussi clair, aussi intelligible ?

JUPITER. Eh bien , puisque tu l'entends , explique - nous donc ce qu'il signifie ?

MOMUS. Oh ! pour celui-là , je vous assure qu'il est sans équivoque ; nous n'avons pas besoin d'un Thémistocle

(a) Le Grec dit : *Et l'âne frappera de ses cornes son ânon au pied léger*.

pour en interpréter le sens (a) : il déclare en termes bien précis, qu'Apollon est un Charlatan, que nous sommes tous plus bêtes que des ânes & des mulets, & que nous n'avons pas plus de sens que des sauterelles, si nous ajoutons foi à ce qu'il dit.

HERCULE. Mon pere, quoique nouveau venu dans les Cieux, je proposerai mon avis. Lorsque la dispute sera commencée, je la laisserai continuer, si Timoclès a l'avantage; mais si je le vois prêt à succomber, & que vous

(a) Xerxes s'avançoit contre les Grecs, & particulièrement contre les Athéniens, avec des forces innombrables de terre & de mer; ils envoyèrent consulter l'Oracle de Delphes, pour savoir ce qu'ils avoient à faire dans cette conjoncture. La Prêtresse d'Apollon répondit, *qu'ils devoient se faire des remparts de bois*. Personne n'entendoit le sens de cet oracle; mais Thémistocle comprit qu'il signifioit que les Athéniens n'avoient point de parti plus sage à prendre, que de faire construire un grand nombre de vaisseaux, pour opposer à la flotte de Xerxes.

approuviez mon dessein , je renverferai le Portique sur Damis , & j'empêcherai ce scélérat de nous accabler d'injures.

MOMUS. Hercule ! ô bon Hercule ! votre avis est bien celui d'un grossier Béotien. Comment ! pour un méchant homme , vous écraserez tant d'honnêtes gens ? Vous détruirez le Portique avec les monumens de Marathon , les images de Miltiade & de Cynégire (a) ? Et que deviendront les Orateurs , quand vous leur aurez enlevé ces superbes trophées , qui sont pour eux une si belle source de lieux communs (b) ?

(a) Il y avoit dans le Portique , comme dans le Poécile , qui peut-être n'en étoit pas distingué , des tableaux qui représentoient les principaux événemens de l'Histoire des Athéniens , & les Grands Hommes de la République.

(b) Lucien fait allusion à un endroit de Démosthène , où cet Orateur jure par ceux qui ont combattu à Marathon. L'on a dit avec raison que rien n'est si voisin du ridicule que le sublime.

D'ailleurs, vous auriez été le maître d'exécuter un pareil projet dans le temps que vous n'ériez qu'un homme; mais depuis qu'on a fait un Dieu de vous, je pense que vous connoissez le pouvoir des Parques; vous n'ignorez pas qu'elles seules peuvent faire ce qui leur plaît; & que nous n'avons pas la même liberté.

HERCULE. Quoi ! c'étoient donc les Parques qui conduisoient mon bras, quand j'ai défait le lion de Némée & l'hydre de Lerne?

JUPITER. Sans doute.

HERCULE. Si quelqu'un s'avisoit de m'insulter, de piller mon Temple, ou de renverser ma statue, je ne pourrois pas l'exterminer, si cela ne plaisoit pas aux Parques?

JUPITER. Non.

On auroit tort cependant d'imaginer, d'après cette plaisanterie, que Lucien n'admira pas Démosthène comme le plus grand Orateur de la Grece.

HERCULE. En ce cas, excusez la franchise avec laquelle je vais vous parler; car, comme dit le Poëte Comique, *je suis un brutal, & j'appelle un chat un chat*. Si telle est la condition des Immortels, je renonce à vos honneurs, aux parfums des sacrifices, & aux victimes; je vais descendre dans les Enfers, où je suis sûr que mon arc seul me rendra redoutable aux ombres des monstres que j'ai terrassés.

JUPITER. Fort bien; voilà ce que nous pouvons appeler un témoin irrécusable contre nous (a). Tu préviens Damis, & tu le dispenses de nous dire ces vérités..... Mais quel est celui-ci qui accourt avec tant d'empressement?

(a) Le texte cite un proverbe, dont le sens est : *Nous avons, comme on dit, un témoin domestique*. Erasme, p. 182, dit qu'on l'employoit lorsque quelqu'un, pour appuyer les louanges qu'il se donnoit à soi-même, ne citoit point d'autres témoins que ceux qui vivoient dans la dépendance.

Il est d'airain ; il est bien fait ; ses formes & ses contours sont admirables ; sa chevelure est relevée à l'antique. Je crois , Mercure , que c'est ton frere Hermagoras (a), que l'on voit près du Poécile ; il est tout couvert de poix , parce que les Statuaires le copient tous les jours. Qu'y a-t-il de nouveau sur la terre , mon fils ? Qui précipite ainsi tes pas vers nous ?

HERMAGORAS. Oh ! mon pere , je vous apporte une nouvelle des plus importantes ; il n'y a point de temps à perdre.

JUPITER. Eh ! quoi donc ? Se feroit-il encore élevé à notre infu quelque autre sédition contre nous ?

(a) En Grec : Ἑρμῆς à Ἀγοραῖος , ce qui signifie : *le Mercure de la place publique*. Les Athéniens désignoient sous ce nom une superbe statue de Mercure , que l'on voyoit près du Poécile dans la place publique.

avec tant d'avantage sous un amas confus de paroles jetées au hasard, qu'on auroit besoin d'une seconde Pythoïsse, pour expliquer les prédictions de la première. Voyons au reste quel est votre avis, & comment nous remédierons au défaut de Timoclès.

APOLLON. Si nous pouvions lui donner pour adjoint quelque autre Philosophe qui fût parler avec force & dignité, il suffiroit à Timoclès de suggérer à son représentant ce qu'il auroit à dire.

MOMUS. C'est parler en jeune Ecoïlier sans barbe. Comment ! vous voulez que dans une dispute de Philosophes, Timoclès ait un Avocat qui soit l'interprete de ses pensées auprès de ses auditeurs ! Damis penseroit & parleroit pour son propre compte, & l'autre par la bouche d'un personnage emprunté ! Ce Truchement seroit obligé de rendre avec éloquence ce qu'on lui souffleroit à l'oreille, & qu'il n'auroit

peut-être pas toujours bien compris ! N'est-ce pas vouloir donner la comédie à l'assemblée ? Croyez-moi , cet expédient ne vaut rien ; il nous en faut un autre. Mais vous , qui vous donnez par-tout pour un Devin fameux , vous à qui l'Art admirable de lire dans l'avenir a valu de si grandes richesses & tant de lingots d'or , que ne nous apprenez-vous dès à présent quel sera le résultat de cette dispute ? Vous devez savoir lequel des deux Sophistes vaincra son adversaire.

APOLLON. Cela m'est impossible ; je n'ai avec moi ni mon trépied , ni mes parfums , ni l'onde prophétique de la Fontaine de Castalie.

MOMUS. Maintenant que l'on vous serre de près , vous allez chercher des subterfuges , pour n'être pas convaincu d'imposture.

JUPITER. Allons , mon fils , prophétise toujours , & ne donne point sujet à ce médisant Momus de se moquer

commencez par me dire vous-même sur quoi fondé vous prétendez qu'ils existent ?

TIMOCLES. C'est à toi-même à me répondre, scélérat.

DAMIS. Point du tout; c'est à vous.

JUPITER. Cela va fort bien jusqu'à présent pour nous; notre Avocat n'entend pas raillerie; il crie beaucoup plus haut que son adversaire. Courage, Timoclès; n'épargne pas les injures; elles font toute ta force; car il te fermera la bouche sur tout le reste, & te rendra plus muet qu'un poisson.

TIMOCLES. Par Minerve, je ne te répondrai pas le premier.

DAMIS. Oh! dès que vous jurez par les Dieux, il faut me rendre. Proposez donc vos questions, mais sans injures.

TIMOCLES. Dis-moi donc, exécration; tu prétends que les Dieux ne prennent aucun soin des affaires de ce monde ?

DAMIS. Aucun.

TIMOCLÈS. Comment ! tout s'y fait sans leur Providence ?

DAMIS. Assurément.

TIMOCLÈS. Il n'y a point de Dieu qui en dirige les événemens ?

DAMIS. Non.

TIMOCLÈS. Tout seroit emporté au gré d'un aveugle hasard ?

DAMIS. Oui.

TIMOCLÈS. O hommes qui entendez les blasphêmes de cet impie, vous les écoutez avec patience, & ne l'écrasez pas sous une grêle de pierres ?

DAMIS. Pourquoi, Timoclès, soulever les hommes contre moi ? De quel droit mettez-vous tant de chaleur dans la cause des Dieux, tandis qu'eux-mêmes ne marquent aucun ressentiment ? Depuis long-temps ils m'entendent tenir le même langage, si tant est qu'ils entendent, & cependant ils ne m'ont fait encore aucun mal.

TIMOCLÈS. Oui, sans doute, ils vous

entendent; n'en doutez pas, Damis; & le temps de la vengeance viendra pour vous.

DAMIS. Et quand voulez-vous qu'ils aient le loisir de me punir, avec les soins sans nombre dont vous les surchargez? Ils n'ont pas encore sévi contre tous vos parjures & tous vos crimes.... Mais je m'arrête; nous sommes convenus de ne point dire d'injures. Je ne vois pas au reste qu'ils pussent donner une preuve plus éclatante de leur Providence, qu'en exerçant leur vengeance contre un méchant de votre espece. Sans doute ils sont en voyage au delà de l'Océan; peut-être chez les vertueux Ethiopiens, où ils vont souvent faire de bons repas, même sans attendre qu'on les invite (a).

(a) Au premier chant de l'Illiade, Thétis engage son fils Achille à prendre patience jusqu'à ce qu'elle puisse intéresser en sa faveur Jupiter,

TIMOCLÈS. Que répondre à tant d'impudence ?

DAMIS. Ce que je désire depuis longtemps d'apprendre de vous ; sur quelles raisons vous fondez votre opinion de la Providence des Dieux.

TIMOCLÈS. Sur l'ordre que je vois régner dans le monde ; sur le cours régulier du soleil & de la lune, la vicissitude des saisons, la génération des plantes & des animaux, la structure admirable de l'homme, qui le rend capable de penser, de se nourrir, de se mouvoir, de marcher, d'exercer tous les Arts. Ces merveilles & une infinité d'autres font, à mon avis, autant d'ouvrages de la Providence.

DAMIS. Mais, Timoclès, vous mettez en preuve ce qui est en question : vous supposez, sans l'avoir démontré,

qui est allé, dit-elle, avec tous les Dieux chez les vertueux Ethiopiens, pour assister à un repas ; & il ne reviendra que dans douze jours. v. 423 & 424.

que ce soit une Providence qui opere tout cela. Je vois bien, comme vous, que ces faits existent ; mais je ne vois rien qui m'oblige à les regarder comme l'ouvrage d'une Intelligence suprême. Il peut se faire qu'ils aient été produits d'abord par le hasard , & qu'ils continuent à subsister de la même manière. Vous donnez gratuitement le nom d'ordre à ce qui n'est qu'une nécessité de leur nature. Vous nous faites l'énumération de tous ces phénomènes, & vous prétendez qu'ils dépendent d'une Providence ; vous vous emportez ensuite , quand on n'est pas de votre sentiment , & quand on refuse d'admirer avec vous cet ordre prétendu : ce n'est-là qu'un sophisme ; & pour nous persuader , il nous faut de meilleures raisons.

TIMOCLÈS. Je crois cependant que mes preuves sont bien suffisantes. Mais je vais vous faire une nouvelle question : répondez-moi. Ne regardez-vous

pas Homere comme un grand Poëte ?

DAMIS. Affurément.

TIMOCLÈS. Eh bien, croyez-le donc ;
il atteste la Providence des Dieux.

DAMIS. Admirable Timoclès ! tout
le monde vous accordera, mon cher,
qu'Homere fut un grand Poëte ; mais
personne ne soutiendra qu'Homere,
ni tout autre Poëte, doive être re-
gardé comme Juge compétent dans ces
sortes d'affaires. La vérité, je crois,
n'est pas ce qui les touche le plus ; ils
se proposent uniquement de plaire, &
c'est pour obtenir ce but de leurs tra-
vaux qu'ils ont recours à l'harmonie
des vers, & qu'ils emploient des fic-
tions agréables. Je voudrois bien favoir
à laquelle des Fables d'Homere vous
ajoutez foi. Nous citerez - vous en
preuve ce qu'il dit du premier des
Dieux, à qui son frere, son épouse
& sa fille (a) tendent des pièges pour

(a) Neptune, Junon & Pallas. Voyez Iliad. ch. I,
v. 5 & suiv.

le mettre dans les chaînes ? Si Thétis, par compassion , n'eût appelé Briarée à son secours , le grand Jupiter étoit chargé de fers. Le Dieu , pour marquer à Thétis sa reconnoissance de ce bon office , envoie à Agamemnon un songe trompeur , qui cause la perte d'un grand nombre de Grecs (a). Observez , je vous prie , que le Maître de l'Olympe se donne bien de garde de lancer ouvertement la foudre sur ce Chef infortuné ; il ne pouvoit faire d'éclat sans trahir sa mauvaise foi , & s'exposer à passer pour un imposteur. Votre croyance s'appuieroit-elle encore sur cet endroit où le Poëte vous apprend que Vénus est blessée par Diomede (b), que Mars lui-même reçoit un coup de lance du même Guerrier , secondé par Minerve (c) ? Croyez-vous Homere ,

(a) *Iliad.* ch. II , v. 5 & suiv.

(b) *Ibid.* ch. V , v. 336.

(c) *Ibid.* ch. V , v. 855.

quand il ajoute, que bientôt tous les Dieux & toutes les Déeses combattent les uns contre les autres ? que Mars, affoibli sans doute de la blessure qu'il a reçue de Diomede, est vaincu par Minerve, & que

L'industriel Mercure a terrassé Latone (a).

Vous paroît-il probable que Diane se fâche & s'indigne de ce qu'Oénée ne l'a point invitée aux festins qu'il donne à tous les autres Dieux ? Etes-vous persuadé que la Déesse, pour se venger, fit ravager les Etats du Roi de Calydon par un sanglier d'une grandeur énorme, & d'une force indomptable (b) ? Quand vous lisez tous ces contes, en croyez-vous Homère sur sa parole ?

JUPITER. O Dieux ! quelles acclamations s'élèvent en faveur de Damis !

(a) *Iliad.* ch. XX, v. 70 & suiv.

(b) *Ibid.* ch. IX, v. 530 & suiv.

Notre Timoclès paroît tout déconcerté ; il a peur , il tremble , il est prêt à quitter le champ de bataille , & cherche par où il pourra se sauver.

TIMOCLÈS. A votre compte , Euripide ne fait donc pas non plus ce qu'il dit , quand il nous assure , par la bouche des Dieux mêmes , que ces Dieux équitables placent les gens de bien parmi les Héros , & qu'ils exterminent les scélérats & les impies comme vous ?

DAMIS. Mais , mon cher Philosophe , si , pour adopter cette opinion , il vous suffit que les Poètes tragiques l'aient mise sur la scène , il vous faut nécessairement regarder les Comédiens Polus , Aristodème & Satyrus , comme des Dieux , ou dire que les Immortels viennent eux-mêmes prendre le masque , le cothurne , la robe traînante , le manteau , les gantelets , le corset , & les autres ornemens de théâtre. Or , vous me permettrez de penser que l'une & l'autre supposition
sont

font également absurdes. Au reste, je puis vous opposer Eurypide lui-même, lorsque ce Poëte parle en son propre nom, & que les circonstances de la Piece n'exigent pas qu'il ait recours à des fables. Ecoutez - le dans ces momens où il expose librement sa pensée, & vous l'entendrez dire :

Vois la voûte des Cieux, & l'immense atmosphère

Dont l'humide élément enveloppe la terre ;
C'est-là l'Etre suprême & le grand Jupiter.

& ailleurs :

Jupiter, dont le nom seulement est connu (a).

TIMOCLES. Ainsi tous les hommes & tous les peuples sont dans l'erreur

(a) Ces vers sont des fragmens de différentes Pieces d'Eurypide ; qui sont perdues. Cicéron, au second Liv. de *Naturâ Deorum*, traduit ainsi les trois premiers :

Vides sublime fufum, immoderatum æthera,

Qui terram tenero circumj.ætu amplectitur ?

Hunc fiammum habeto Divom : hunc perhibeto Jovem.

Tome III.

N

quand ils croient que les Dieux existent , & quand ils leur rendent des hommages ?

DAMIS. Votre raisonnement fait pour ma cause ; rien n'est plus propre à démontrer que les hommes n'ont aucune idée fixe de la Divinité , que les divers cultes qu'ils lui rendent. Quelle confusion dans leurs opinions & dans leurs usages à cet égard ! Les Scythes sacrifient à leur cimeterre ; les Thraces à un fugitif de Samos, qui se retira chez eux ; les Phrygiens à la Lune ; les Ethiopiens au Jour ; les habitans de Cyllene à Phanete ; les Assyriens à une colombe ; les Perses au feu ; les Egyptiens à l'eau : cet élément est une Divinité commune à toute la nation ; mais chaque canton d'Egypte ne laisse pas d'avoir encore ses Dieux particuliers : ceux de Memphis adorent un bœuf ; ceux de Péluse un oignon ; d'autres un ibis, un crocodile ; une tête de chien , un chat ou un singe ; en un endroit , l'épaule

droite est un Dieu ; dans un autre, c'est l'épaule gauche ; ici c'est une moitié de tête, là un plat ou un pot. Tout cela ne vous paroît-il pas bien ridicule, mon cher Timoclès ?

MOMUS. Eh bien, habitans des Cieux, n'avois-je pas raison de dire que tôt ou tard ces nombreux abus seroient mis au jour, & soigneusement examinés ?

JUPITER. Oui, tu nous l'as prédit, & tes reproches à cet égard n'étoient que trop fondés ; mais j'aurai soin d'y remédier lorsque nous ferons échappés du danger présent.

TIMOCLÈS. Dis-moi, impie, ne reconnois-tu pas la puissancé des Dieux dans les oracles & les prédictions de l'avenir ?

DAMIS. Ah ! mon cher Timoclès, ne me parlez point des Oracles, car je vous demanderai quel est celui que vous prétendez me citer. Sera-ce la réponse d'Apollon au Roi de Lydie ?

En fut-il jamais de plus obscure & de plus ambiguë? N'étoit-elle pas à double face, comme les statues de Mercure, qui sont toujours les mêmes, de quelcôté qu'on les considère? Croesus, en traversant le fleuve Halys, détruira-t-il son propre Empire, détruira-t-il celui de Cyrus? Cependant Croesus, qui fut la ruine & le fléau de Sardes, avoit payé bien cher ce mot à double entente.

MOMUS. Il nous fait précisément les reproches que je redoutois le plus. Où est-il, notre beau Joueur de lyre? Allons, descendez là-bas, brillant Apollon, & tâchez de vous justifier vous-même.

JUPITER. Et tu nous excedes, toi, avec tes plaisanteries hors de saison.

TIMOCLÈS. Vois-tu jusqu'où se porte ton audace, exécrationnable Damis? elle ne tend à rien moins qu'à renverser les statues des Dieux & leurs Autels.

DAMIS. Je ne demande pas qu'on

les renverse tous ; je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on y brûle des parfums , qui répandent une fumée odoriférante ; mais je verrois avec grand plaisir détruire de fond en comble les Autels d'Artémise dans la Tauride , où cette chaste vierge aime à s'abreuver de libations aussi abominables (a).

JUPITER. Quelle fatalité nous poursuit en ce moment ! cet homme n'épargne aucun des Dieux ; ses sarcasmes audacieux ne respectent personne (b) :

(a) Diane étoit adorée sous le nom d'*Artémise* par les Scythes de la Chersonese Taurique , aujourd'hui la Crimée ; on immoloit des victimes humaines sur les Autels.

(b) Le texte dit : *Il nous censure comme du haut d'un char*. C'est une façon de parler proverbiale , qui fait allusion à la licencieuse raillerie que se permettoient dans les fêtes de Bacchus ceux qui célébroient les Orgies ; ils se promenoient dans les rues , montés sur des chariots , & lançoient des sarcasmes contre tous les passans.

Il nous déchire tous , innocens & coupables (a).

MOMUS. Innocens ! vous n'en trouverez pas beaucoup parmi nous , je pense. Laissez faire Damis ; peut-être en viendra-t-il aux premières têtes.

TIMOCLES. Réponds-moi, cruel ennemi des Dieux , n'est-ce pas Jupiter que tu entends tonner ?

DAMIS. J'entends comme un autre gronder le tonnerre. Est-ce Jupiter qui fait ce bruit ? vous le savez mieux que moi , sans doute, mon cher Timoclès, vous qui descendez peut-être du séjour des Dieux. Cependant ceux qui viennent de Crete nous tiennent un autre langage ; ils prétendent qu'on y voit un certain tombeau & une colonne sépulcrâle qui annoncent que Jupiter ne tonne plus , parce qu'il est mort depuis long-temps.

MOMUS. Je savois bien que ce trait piquant ne lui échapperoit pas ... Quoi

(a) Iliad. ch. XV , v. 137.

donc , Maître des Dieux , vous pâlissez ! vous êtes saisi de frayeur ! Pourquoi se déconcerter ? Ce n'est qu'un homme qui parle ; il faut mépriser de pareils êtres.

JUPITER. Mépriser ! mais ne vois-tu pas cette nombreuse multitude , attentive à ses discours , & avide de recueillir tout ce qu'il dit contre nous ? Bientôt il va les gagner tous ; il les tient comme enchaînés par les oreilles.

MOMUS. Eh bien ; ne pourrez-vous pas , quand vous le voudrez , faire usage de votre chaîne d'or , & les attirer vers vous ,

Avec la terre entière & le vaste Océan ?

TIMOCLES. Dis-moi, scélérat, as-tu jamais navigué ?

DAMIS. Très-souvent, Timoclès.

TIMOCLES. Etoit-ce la voile enflée par les vents, plutôt que les efforts des rameurs , qui dirigeoient le vaisseau dans son cours ? Auroit-il échappé au

naufnage, sans un homme intelligent, chargé de présider à sa conduite ?

DAMIS. Non, sans doute.

TIMOCLÈS. Et vous croyez que le monde est entraîné au hasard, sans Pilote & sans guide ?

JUPITER. Courage, Timoclès ; voilà un bon argument ; la comparaison est excellente.

DAMIS. Mais, mon cher, vous auriez vu notre Pilote occupé sans cesse de ce qui pouvoit nous procurer une heureuse navigation ; il prévenoit les accidens, donnoit des ordres en conséquence aux Matelots ; il n'y avoit rien d'inutile ou de nuisible dans le vaisseau ; l'on avoit eu soin au contraire de le pourvoir de toutes les choses nécessaires : mais le Pilote à qui vous confiez le gouvernail du monde ; mais les Matelots qui partagent ses travaux, ne font rien d'utile & de convenable ; voiles & cordages, tout y est disposé à contre-sens ; les ancres sont

dorées , & les ornemens de la poupe
 ne sont que de plomb ; le dessous du
 vaisseau est décoré de peintures , & ce
 qui paroît au dessus des eaux est terne
 & mal-propre. Parmi les Nautonniers ,
 le plus inepte , le plus paresseux & le
 plus lâche , est chargé des fonctions les
 plus essentielles , tandis que le plus
 actif , le plus habile marin , le meilleur
 nageur , est relégué seul à la pompe.
 Les places ne sont pas mieux distri-
 buées entre les passagers ; un scélérat
 occupe souvent la première à côté du
 Pilote , & tous les égards sont pour lui
 seul ; un voluptueux , un sacrilège , un
 parricide , sont logés de la manière la
 plus commode , & traités avec plus de
 considération que tous les autres ; ils
 foulent à leurs pieds les honnêtes gens ,
 jetés pêle-mêle dans un coin obscur.
 Rappelez-vous quelle a été la naviga-
 tion de Socrate , de Phocion & d'Arif-
 tide , qui ont manqué de vivres , &
 qui , relégués au fond de cale , ne pour-

voient pas seulement étendre leurs jambes sur les bancs. Considérez au contraire dans quelles délices ont vécu un Callias , un Midias , un Sardana-pale , & avec quel mépris ils ont traité ceux qui étoient au dessous d'eux. Sage Timoclès , homme chéri des Dieux , voilà ce qui se passe dans l'intérieur de votre vaisseau , & voilà la cause de tant de naufrages. Si un Pilote intelligent veilloit à sa conduite & y régloit toutes choses , il sauroit d'abord distinguer parmi ceux qui sont sur son bord , les honnêtes gens d'avec les passagers suspects ; il donneroit à chacun la place qu'il mérite , accorderoit les égards & les distinctions à ceux qui en sont dignes , & prendroit conseil des plus expérimentés ; il proposeroit un bon Matelot à la proue , aux rangs des rameurs , ou même à tout l'équipage , & feroit fustiger vingt fois par jour un lâche & un paresseux. Ainsi , mon cher Timoclès , vous êtes

en danger de faire naufrage avec votre vaisseau & votre comparaison ; vous ne pouviez pas choisir un plus mauvais Pilote.

MOMUS. Ma foi , Damis a bien le vent pour lui , il vogue à pleines voiles vers la victoire.

JUPITER. Ta conjecture n'est que trop bien fondée. Ce Timoclès ne dit rien qui vaille (a) ! il n'a que de misé-

(a) Jupiter a bien raison , & Lucien semble plutôt avoir voulu tourner en ridicule les pitoyables raisonnemens de la plupart des Sophistes , que de détruire la Providence , en lui donnant un aussi foible défenseur. Quand on a lu d'ailleurs ce que notre Auteur pensoit des richesses , des plaisirs , & des autres agrémens de la vie , qui ne sont pas ordinairement le partage de la vertu , on ne peut se persuader qu'il ait adopté lui-même les objections qu'il met dans la bouche de Damis , & qu'il les ait jugées d'un grand poids. Au reste , Timoclès auroit pu dire que Socrate , injustement condamné , trouvoit dans le sentiment de son innocence une consolation

rables argumens, & des lieux communs faciles à réduire en poudre.

TIMOCLES. Puisque ma comparaison ne vous paroît pas concluante, écoutez mon dernier argument ; il est sans réplique, & c'est, comme on dit, l'ancre de miséricorde.

JUPITER. Voyons enfin ce qu'il va dire.

préférable au plus heureux sort du vice triomphant ; & cet avantage inestimable, que rien ne peut enlever à la vertu persécutée, suffisoit seul pour empêcher Damis de reprocher à la Providence les prétendus biens dont jouissent les méchans ; car c'est-là le seul argument qu'il emploie. Voyez Sénèque, *de Divinâ Providentiâ*. Il auroit pu démontrer aussi, que la matiere ne peut être éternelle, ni se mouvoir par elle-même ; il auroit pu détruire le système d'une aveugle fatalité ; en un mot, faire voir l'absurdité de l'Athéisme, & la nécessité d'admettre une Intelligence suprême ; mais si la cause des Dieux est assez mal défendue dans ce Dialogue, on peut dire aussi que leur adversaire n'est redoutable que pour un Timoclès.

TIMOCLÈS. Examinez bien si la conséquence que je vais tirer est juste, & si vous y pourrez trouver à mordre. S'il y a des Autels, il faut qu'il y ait des Dieux : or, il y a des Autels ; donc il y a des Dieux. Que dites-vous à cela ?

DAMIS. Donnez-moi le temps de rire avant de répondre.

TIMOCLÈS. Je crois que vos ris ne finiront jamais. Qu'y a-t-il donc de si risible dans mon raisonnement ?

DAMIS. Vous ne voyez pas que votre ancre de miséricorde ne tient qu'à un fil ! vous croyez avoir trouvé un cable à toute épreuve, en rapprochant l'existence des Dieux de l'existence des Autels ! Puisque, de votre aveu, vous n'avez rien de plus fort à nous alléguer, la dispute est finie ; retirons-nous.

TIMOCLÈS. Vous abandonnez le pre-

mier le champ de bataille ; vous vous avouez donc vaincu.

DAMIS. Vous avez raison , Timoclès. Pour vous , comme ceux à qui l'on fait violence , vous vous êtes réfugié à l'abri des Autels. Je veux , au reste , vous jurer sur ces mêmes Autels , & par votre ancre de miséricorde , que jamais de la vie je ne serai tenté de disputer avec vous sur pareilles matieres.

TIMOCLÈS. Tu veux railler , je crois ; sacrilège , profanateur de tombeaux , impie , pendard , exécration. On ne fait qui est ton pere ; ta mere étoit une prostituée , tu as assassiné ton frere ; tu es un adultere , un vil corrupteur de la jeunesse ; impudent , abominable. Attends que je t'écrase de coups avant de nous séparer , ou que je te fende le crâne avec cette tuile.

JUPITER. Vous voyez que l'un se retire en riant , & que l'autre , irrité de

se voir bafoué, poursuit Damis à coups de tuiles ; & l'accable d'injures. Et nous , qu'allons-nous devenir après cela ?

MERCURE. Je crois , mon pere , que le Poëte Comique (a) a eu raison de dire : *Vous n'êtes point insulté si vous ne croyez pas l'être.* Quand il y aura quelques particuliers qui penseront comme Damis , quel mal cela peut-il nous faire ? tant d'autres sont de l'opinion contraire ! La plupart des Grecs , le Peuple & les Barbares sont pour nous.

JUPITER. Oui ; mais je trouve excellent le mot de Darius en parlant de Zopyre (b) : *J'aimerois mieux un seul*

(a) Ce Poëte est Ménandre.

(b) Zopyre , l'un des Courtisans de Darius , fils d'Histaspes , est célèbre par le stratagème dont il se servit pour soumettre la ville de Babylone , assiégée par ce Prince. Il se coupa le nez & les

défenseur comme Damis , que mille Babylones.

oreilles , & se présenta aux Babyloniens , en leur disant que c'étoit son Roi qui l'avoit si cruellement mutilé. Les Babyloniens , ne doutant point qu'il ne se vengeât , lui confierent entièrement la défense de Babylone , dont il ouvrit ensuite les portes à Darius. Ce Prince reconnoissant lui donna en récompense le revenu de la Province de Babylone , & lui marqua toujours qu'il éprouvoit pour lui le sentiment que suppose le mot rapporté par Lucien.





L'ASSEMBLÉE DES DIEUX.



JUPITER, MERCURE, MOMUS.

J U P I T E R.

CESSEZ, habitans des Cieux, de murmurer entre vos dents, & de vous rassembler par pelotons dans des coins, pour vous plaindre tout bas de ce qu'on voit s'asseoir à la table des Dieux beaucoup de gens indignes de cet honneur. Je vous ai fait convoquer à ce sujet ; chacun de vous peut parler ouvertement, & dire tout haut son sentiment sur les abus qu'il aura remarqués. Toi, Mercure, fais l'annonce, selon la coutume.

MERCURE. Silence ; attention. Quel

est celui des grands Dieux qui veut faire usage du droit qu'il a de parler ? Il s'agit des nouveaux venus dans le Ciel, & des intrus parmi nous.

MOMUS. Jupiter, j'ai quelque chose à dire, si vous voulez me le permettre.

JUPITER. La voix du Héraut te l'a déjà permis ; il n'en faut pas davantage.

MOMUS. Je me plaindrai de la tyrannie insupportable que plusieurs d'entre nous exercent dans les Cieux. Non contents de se voir placés au rang des Dieux, de simples hommes qu'ils étoient, ils se croiroient sans gloire & sans dignité, si leurs valets & leurs suivans ne marchaient nos égaux, & ne jouissoient des mêmes honneurs que nous. Je vous demande, Maître des Dieux, la permission de m'expliquer librement à cet égard. Si je n'étois autorisé par vous, on m'imposeroit silence, parce qu'on fait que je parle avec franchise, & que je ne cele rien de ce

qui me paroît repréhensible ; je censure tout indifféremment , je dis ouvertement ma pensée ; ni crainte ni considération d'aucune espece ne peut m'engager à me taire. Aussi la plupart me regardent-ils comme un fâcheux personnage , & un dangereux médisant ; je n'ai point dans l'Olympe d'autre nom que celui de Censeur public. Mais puisque l'annonce que l'on vient de publier , & votre consentement particulier , me laissent le maître de parler , je vais le faire avec assurance.

Je dis donc qu'il y en a beaucoup parmi nous qui , non contents de s'asseoir à nos côtés dans les assemblées & dans les festins , quoiqu'ils ne soient que demi-Dieux , ont encore amené avec eux dans le Ciel , une foule de valets & de danseurs qui étoient à leur suite sur la terre ; ils ont furtivement glissé leurs noms parmi les noms des Immortels ; ils prennent comme les autres leur portion dans les sacrifices ,

& partagent comme nos égaux les entrailles des victimes, sans nous payer au moins le droit de bourgeoisie.

JUPITER. Point d'allégorie, Momus; ne parle point à mots couverts, & nomme les personnages. Tu t'exprimes d'une manière trop générale; on ne fait si c'est à celui-ci plutôt qu'à celui-là que s'adressent tes réprimandes; on ne peut que faire des conjectures d'après ce que tu dis. Quand on fait, comme toi, profession de s'expliquer en toute liberté, les ménagemens & le mystère sont déplacés.

MOMUS. Rien n'est plus louable, Maître des Dieux, que la générosité avec laquelle vous m'encouragez; rien n'est plus digne d'un grand cœur & d'un grand Roi. Je dirai donc aussi le nom des coupables. Ce Bacchus, par exemple, ce Dieu demi-homme n'est pas seulement d'origine Grecque, même par sa mère, car elle n'étoit que fille d'un Syro-Phénicien nommé Cadmus,

qui faisoir le commerce sur mer. Puisqu'il a été élevé à l'immortalité, je ne me permettrai aucune réflexion sur la mitre qui lui ceint le front (a), sur son ivrognerie, ni sur sa démarche; chacun de vous voit aussi bien que moi, je pense, combien il est mou & efféminé; toujours à moitié fou, & sentant le vin dès le matin. Il a augmenté d'une tribu toute entière, le nombre des habitans de l'Olympe, en y traînant à sa suite sa bande joyeuse, & mettant au rang des Dieux un Pan, un Sylène & ses Satyres, qui pour la plupart sont de grossiers gardeurs de chevres; ils ressembloient tous à ces animaux par leur conformation extérieure, & leurs inclinations lascives. L'un ne diffère pas beaucoup d'un bouc par ses cornes, sa barbe & ses jambes; l'autre est un vieillard chauve & camus, toujours monté sur un âne; c'est la Lydié qui l'a

(a) Voyez tom. I, p. 99.

vu naître. Les Satyres, chauves comme lui, ont de plus de longues oreilles droites & des cornes naissantes, à peu près comme de petits boucs que leur mere vient de mettre bas : c'est la Phrygie qui leur a donné le jour. Tous, sans distinction, traînent des queues après eux. Tels sont les Dieux que nous a faits l'illustre Bacchus. Et puis nous sommes étonnés que les hommes nous méprisent lorsqu'ils voient le Ciel peuplé de Divinités aussi ridicules & aussi monstrueuses. Je passe sous silence les deux femmes qu'il a encore introduites parmi les Déeses ; l'une, nommée Ariane, fut sa maîtresse, & il a placé sa couronne au rang des constellations (a); l'autre, nommée Erigone, n'étoit que fille d'un Laboureur (b).

(a) Ariane, se voyant abandonnée dans l'île de Naxos par Thésée, se fit Prêtresse de Bacchus, qui l'épousa, & plaça la couronne de cette Princesse parmi les astres.

(b) Erigone, fille d'Icarius, fut aimée de Bac-

Pour comble de ridicule , il a voulu que cette belle fût suivie de son chien dans l'Olympe , de peur sans doute qu'elle ne s'échât d'ennui , si elle eût été privée de ce petit animal qui faisoit ses délices. Qu'en pensez - vous ? de pareilles folies ne sont-elles pas tout à la fois injurieuses & risibles ? Ne sont-elles pas bien dignes d'un homme ivre ? Mais écoutez ce que j'ai à vous dire de quelques autres.

JUPITER. Momus , je te défends de parler d'Esculape & d'Hercule , car je vois où t'entraîne la chaleur du discours. Le premier exerce la Médecine

chus , qui , pour la séduire , se transforma en grappe de raisin. Elle se pendit à un arbre , lorsqu'elle fut la mort de son pere , que Méra , chienne d'Icarus , lui apprit , en allant aboyer continuellement sur le tombeau de son maître. La Fable ajoute qu'Erigone fut changée en cette constellation qu'on appelle *la Vierge* , & sa chienne en cette autre constellation qu'on nomme *la Canicule*.

& rend la fanté aux malades ; à ce titre il mérite plus de considération que beaucoup d'autres. Pour mon fils Hercule , il s'est acquis l'immortalité par un grand nombre de glorieux travaux. Ainsi , qu'il ne soit point question d'eux , je te prie.

MOMUS. Par égard pour vous , Jupiter , je me tairai sur leur compte , quoique j'eusse beaucoup de choses à dire ; je remarquerai seulement qu'ils portent encore des marques de leurs anciennes brûlures (a). Mais s'il m'étoit permis de m'adresser à vous-même , la matiere me paroît assez féconde.

JUPITER. Tu peux te donner libre carrière à mon sujet. Est - ce que tu m'accuseras aussi d'être un étranger dans le Ciel ?

(a) Esculape avoit été foudroyé par Jupiter , pour avoir rendu la vie à Hippolyte ; & Hercule , devenu furieux après avoir mis la robe du Centaure Nessus , se précipita dans les flammes d'un bûcher ardent , où il périt.

MOMUS. Du moins on le dit en Crete : on dit plus ; c'est que vous y êtes mort , & qu'on y montre votre tombeau. Pour moi , je n'ajoute point foi à ces bruits populaires , ni à la tradition des habitans d'Ægium en Achaïe , qui prétendent que vous êtes un enfant supposé (a). Quoi qu'il en soit , j'ai des reproches mieux fondés à vous faire. C'est vous , Jupiter , qui êtes la principale cause de tout le désordre qui regne dans les Cieux ; c'est à vous seul qu'il faut s'en prendre , si

(a) Saturne dévorait tous les enfans mâles que Rhée son épouse mettoit au monde : pour soustraire Jupiter à la cruauté de Saturne , Rhée le fit élever par les Curetes ou Corybantes , qui emportèrent l'enfant dans l'île de Crete , & le firent allaiter par la chevre Amalthée. Les habitans d'Ægium pouvoient supposer que le véritable Jupiter avoit disparu au milieu de ces diverses aventures , & que celui qui se présenta dans la suite à Saturne comme son fils , n'étoit pas l'héritier légitime de sa puissance & de son trône.

nous voyons tant de bâtards introduits parmi nous. Combien de fois ne vous êtes-vous pas allié à des femmes? Combien de formes différentes ne vous a-t-on pas vu prendre pour les aller trouver? Tantôt, lorsque vous étiez taureau, nous appréhendions qu'on ne vous prît pour faire les honneurs d'un sacrifice; tantôt que votre individu, devenu pluie d'or, ne fondît au creuset, & qu'on ne fît de Jupiter un collier, des bracelets ou des boucles d'oreilles. Vous avez rempli le Ciel de tous les Demi-Dieux, fruits de tant de courtes; car je ne puis parler autrement. N'est-il pas de la dernière absurdité d'entendre dire que tout à coup Hercule est un Dieu, tandis qu'Eurythée, qui avoit toute autorité sur lui, se trouve au rang des morts? N'est-il pas risible de voir le Temple de l'esclave s'élever à côté du tombeau de son maître? On révere aussi Bacchus comme un Dieu dans Thebes, & ses

cousins Penthée , Actéon & Léarque (a) , sont regardés avec raison comme les plus malheureux des hommes. Depuis que , par votre commerce avec des mortelles , vous avez ouvert la porte de l'Olympe à de telles gens , tous les habitans des Cieux ont suivi votre exemple , & l'on a vu marcher sur vos traces , non pas seulement les Dieux , mais , ce qu'il y a de plus honteux , les Déeses elles-mêmes. Qui ne connoît les amours d'Anchise , de Tithon , d'Endymion , de Jasius & de tant d'autres (b) ? Je crois qu'il vaut

(a) Penthée & Actéon furent mis en piéces , l'un par ses enfans ; voyez tom. II , p. 378 , & l'autre par ses chiens , pour avoir surpris Diane au bain ; Léarque , fils d'Ino , fut tué par sa mere , qui croyoit voir des lionceaux dans ses deux enfans , Léarque & Mélécerte ; voyez tom. II , p. 28. Penthée , Actéon & Léarque étoient fils ou petits-fils de Cadmus , ainsi que Bacchus.

(b) Anchise obtint les faveurs de Vénus , Tithon celles de l'Aurore , Endymion celles de Ju-

mieux que je ferme les yeux sur bien des choses ; je ne finirois pas si je voulois tout dire,

JUPITER. Ne t'avise pas de chagriner mon petit Ganimede , en allant faire des recherches sur sa naissance , car tu me fâcherois.

MOMUS. Et l'aigle qui est perché dans les Cieux sur votre sceptre royal , & fait presque son nid sur votre tête , afin de passer aussi pour un Dieu , faut-il également n'en rien dire , par égard pour Ganimede ? On peut demander au moins , d'où nous sont venus Atis , Corybas , Sabasis (a) , ou ce Mede Mythrès , avec sa courte casaque & sa tiare ; ce dernier ne fait pas seulement articuler un mot Grec , & n'entend pas

non & de Diane , & Jasion ou Jafius celles de Cérès.

(a) Corybas étoit fils de Jafius & de Cybele ; c'est de lui que les Corybantes ont pris leur nom. Sabasis ou Sabafius étoit fils de Jupiter & de Proserpine.

à table ceux qui lui portent la santé. Les Scythes & les Getes, en voyant tous ces nouveaux venus, nous mettent de côté, & font à leur tour autant de Dieux qu'il leur plaît. Leur suffrage suffit pour obtenir un brevet d'immortalité; d'un mot ils envoient un homme au Ciel, comme l'esclave Zamolxis, qui s'est trouvé, je ne fais comment, inscrit dans notre catalogue. Mais ceci n'est rien encore. Toi, par exemple, Monsieur l'Egyptien, avec ton museau de chien & ton emmaillottage, peut-on te demander qui tu es? A quel titre prétends-tu passer du métier d'abboyeur à la condition d'un Dieu? Que prétend aussi ce taureau de Memphis, avec ses taches (a)? Faut-il l'admettre ici, parce qu'on l'adore là-bas,

(a) Le Dieu Apis étoit, dit-on, tout noir, excepté qu'il avoit sur la tête une tache blanche carrée, & sur le dos la représentation d'un aigle selon les uns, & celle d'un croissant selon les autres.

parce qu'il rend des oracles, & qu'il a des Prophetes ? Je rougis quand je pense aux ibis, aux singes, aux boucs & à d'autres Divinités plus absurdes encore, qui sont arrivées d'Egypte dans les Cieux, je ne fais par quelle route. Et vous souffrez patiemment qu'on les révere autant & même plus que vous ! Comment permettez-vous, Maître des Dieux, qu'on vous plante sur la tête des cornes de belier (a) ?

JUPITER. Assurément ce que tu nous dis là des Egyptiens ; est on ne peut plus déshonorant pour nous ; mais il y a sous tout cela des énigmes & des emblèmes, dont on ne doit pas se mo-

(a) C'est Jupiter Ammon, que les Egyptiens représentoient sous la forme d'un belier, ou seulement avec une tête & des cornes de belier. Il étoit particulièrement honoré à Thebes, Capitale de la Haute-Egypte. Les peuples de Libye lui bâtirent aussi sous ce nom un Temple magnifique, dans les déserts qui sont à l'occident de l'Egypte.

quer quand on n'est point initié dans les mysteres.

MOMUS. Est-ce que nous avons besoin de mysteres pour voir qu'un Dieu est un Dieu, & qu'une Divinité à museau de chien est un monstre?

JUPITER. C'en est assez sur les Egyptiens; nous examinerons ces divers objets à loisir. Ne te reste-t-il pas à parler de quelques autres?

MOMUS. Assurément. Pourrois-je me taire sur un Trophonius? Puis je voit sur-tout sans indignation un Amphiloque (a), fils d'un scélérat & d'un parricide

(a) Lucien, dans la *Vie d'Alexandre ou le Faux Prophete*, dit, en parlant d'Amphiloque: *Après la mort de son pere, il fut chassé de sa maison, & vint en Cilicie, où il est en grande vénération; il ne fit pas mal ses affaires dans cette contrée, en prédisant l'avenir, & recevant deux oboles pour chaque oracle.* Dans le Dialogue intitulé *l'Amateur des fables, ou l'Incrédule*, Lucien dit qu'Amphiloque avoit un Temple à Malles, ville de Cilicie, sur les bords du fleuve

de, mentir impunément du matin au soir en Cilicie, où il prédit l'avenir, & trompe tous les jours pour deux oboles, tous ceux qui le consultent ? Et toi, pauvre Apollon, te voilà maintenant sans crédit & sans gloire ; il n'est point de pierre, il n'est point d'autel qui ne rende aujourd'hui des oracles ; il suffit qu'on y répande un peu d'huile, qu'on les couvre de quelques guirlandes, & qu'il se trouve dans le voisinage un Charlatan, ce qui n'est pas rare de nos jours. La statue de l'Athlete Polydamas guérit de la fièvre à Olympie, & celle de Théagène à Thafos (a). On

Pyramus. Voyez aussi le troisième Dialogue des Morts, tom. I, p. 151. Notre Auteur, en supposant que le père d'Amphiloque étoit parricide confond ici Amphiaraus avec son frère Alcmeon, qui tua sa mère Eriphyle. Plusieurs Poètes confondent également ces deux personnages.

(a) Polydamas & Théagène sont les noms de deux Athletes qui avoient remporté plusieurs fois les prix des Jeux Olympiques ; Lucien en parle en

sacrifie à Hector dans Ilium, & dans la Chersonèse à Protésilas. Depuis que nous sommes tellement multipliés, on ne voit plus que parjures & sacrilèges; on nous traite avec le plus souverain mépris, & ce n'est pas sans raison. Ce que je viens de dire regarde les intrus, & tous ceux qui se sont immiscés sans aucun titre au rang des Dieux. Mais je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur, quand j'entends encore prononcer tous les jours parmi les noms des Immortels, une foule de noms chimériques, qui ne feront jamais que des mots dans le Ciel & ailleurs. Où sont en effet, je vous prie, ces Divinités qu'on appelle *Vertu*, *Nature*, *Destin*, *Fortune*? Tout le monde a sans cesse à la bouche ces grands mots, qui n'expriment que des

plusieurs endroits de ses Ouvrages. Thafos, patrie de Théagène, est une île située sur la côte de Mygdonie, Province de Macédoine.

idées contradictoires, qui ne représentent aucune substance, & qui ont été imaginés par de stupides humains, qui prennent le titre de Philosophes. Le vulgaire insensé attache une telle importance à ces fictions bizarres, que personne ne veut plus nous sacrifier; on est persuadé que quand on nous offriroit mille hécatombes, c'est la Fortune seule qui exécute les arrêts du Destin, & que nul mortel ne peut éviter le sort qui lui est assigné par les Parques dès l'instant de sa naissance. Faites-moi donc le plaisir de me dire, Jupiter, si quelquefois vous avez vu la Déesse *Nature*, la Déesse *Vertu*, ou le Dieu *Destin*? Car enfin, à moins que vous ne soyez sourd, vous les avez entendu nommer cent fois dans les disputes de ces brailards de Philosophes. J'aurois encore bien des choses à dire, mais il faut mettre fin à mes discours; je m'apperois qu'ils ne font pas du goût de beaucoup de gens dans cette

Assemblée; déjà plusieurs commencent à me siffler, sur-tout ceux que je n'ai pas épargnés. Si vous le trouvez bon, Jupiter, je finirai par faire la lecture d'un Décret que j'ai rédigé sur ces Messieurs.

JUPITER. Volontiers; tu peux le lire: tes plaintes ne sont pas sans fondement. Il faut réformer les abus, car ils augmenteroient à l'infini.

D É C R E T

A LA FÉLICITÉ PUBLIQUE.

L'ASSEMBLÉE ayant été légitimement convoquée, le septieme jour du présent mois; Jupiter présidant aux délibérations; sur le rapport de Neptune & les conclusions d'Apollon; Momus, Greffier a rédigé ce Décret à la faveur de la Nuit, sous la dictée du Sommeil (a).

Vu que beaucoup d'Etrangers Grecs,

(a) Momus étoit fils du Sommeil & de la Nuit.

& même Barbares , se sont arrogé sans aucun titre, le droit de Bourgeoisie parmi nous ; qu'ils ont trouvé moyen , je ne sais comment , de faire inscrire furtivement leurs noms dans les registres publics de l'Olympe , & de s'attribuer la qualité de Dieux : vu que leur nombre remplit le Ciel au point, que les festins n'y sont plus qu'un assemblage tumultueux de toutes sortes de gens qui parlent tous un langage différent ; vu que le nectar & l'ambroisie nous manquent , & qu'on est obligé de diminuer la portion des Dieux légitimes à cause de la multitude des convives ; vu que tous ces nouveaux venus ont l'insolence de repousser arrogamment les anciens & véritables Dieux ; qu'ils prétendent s'asseoir aux premières places dans le Ciel , & obtenir les premiers honneurs sur la terre ; nous demandons qu'il plaise au Sénat & au peuple de convoquer une Assemblée vers le solstice d'hiver , & de nommer des Commissaires : on en choisira sept parmi les anciens ;

trois du vieux Sénat, sous Saturne ; quatre des douze grands Dieux, & entre autres Jupiter. Ils tiendront conseil, après avoir prêté le serment d'usage, en jurant par le Styx. Mercure publiera une annonce authentique, pour avertir tous ceux qui voudront assister au Conseil des Dieux, & plaider leur cause. Ils ne s'y présenteront qu'avec des témoins qui prêteront serment, & ils fourniront les preuves de leur généalogie ; ils paroîtront un à un devant les Juges. Ceux-ci, après avoir examiné leurs titres, les déclareront Dieux légitimes, ou les renverront à leurs tombeaux & aux momens de leurs peres. Si quelqu'un de ceux qui auront été proscrits, s'avise de reparoître dans le Ciel, on le précipitera dans le Tartare. Il sera décidé aussi que chaque Divinité ne se mêlera que de ce qu'elle sait faire ; Minerve n'entreprendra point d'exercer la Médecine, ni Esculape de rendre des oracles ; Apollon sur-tout ne fera plus tant de choses à lui

seul ; il sera contraint d'opter entre la profession de Devin , celle de Chanteur , ou celle de Médecin. Il sera enjoint aux Philosophes de ne point inventer des noms nouveaux & chimériques , & de ne point déraisonner sur des choses qu'ils n'entendent pas. Les Temples & les Autels des Dieux réprouvés seront désormais consacrés au culte des anciens , & leurs statues enlevées pour faire place à celles de Jupiter , de Junon , d'Apollon , & des autres habitans de l'Olympe ; c'est assez pour des mortels , que chaque ville leur fasse bâtir un tombeau , & leur élève une colonne sépulcrale au lieu d'un autel. Quiconque refuseroit d'obéir à l'annonce qui sera publiée , & manqueroit de se présenter devant les Juges , sera condamné par défaut. Tel est le Décret que nous avons porté.

JUPITER. Je n'y vois rien que de très-juste , Momus. Que tous ceux qui l'approuvent levent la main ; ou plutôt qu'il ait son entière exécution sans

autre formalité ; je réfléchis qu'il y en auroit beaucoup à qui cela ne conviendrait pas. Vous pouvez maintenant vous retirer. Lorsque Mercure aura publié l'annonce, rendez-vous ici, & que chacun ait soin de se munir de bons témoignages ; ne manquez pas d'apporter les noms de vos peres & meres ; de faire connoître votre pays, votre tribu, votre curie, & la maniere dont on vous a faits Dieux. Quiconque ne produira pas toutes ces preuves, ne doit attendre aucune grâce de la part des Juges ; ils ne s'inquiéteront point s'il a un Temple superbe sur la terre, ou si les hommes le réverent comme un Dieu.



PROMÉTHÉE,

O U

LE CAUCASE.

Crimes & Châtiment de Prométhée (a).

MERCURE, VULCAIN, PROMÉTHÉE.

MERCURE.

ENFIN, Vulcain, voici le Caucaſe (b), où nous devons attacher ce malheureux Titan; cherchons un rocher ſans neige, où les clous puiſſent tenir avec

(a) Voyez tome I, p. 27.

(b) Fameuſe montagne, dont la chaîne couvre le nord de l'ancienne Ibérie, qui répond à la Géorgie, & tient le milieu dans l'eſpace qui s'étend du Pont Euxin à la mer Caſpienne.

PROMÉTHÉE , OU LE CAUCASE. 329
plus de force , & d'où tout le monde
l'apperçoit.

VULC. Tu as raison ; car il ne faut
pas le placer si bas , que les hommes ,
dont il est le pere , viennent le déta-
cher ; ni si haut , qu'il échappe à leur
vue. Si tu m'en crois , nous choisirons
le milieu de la montagne ; cet endroit ,
par exemple , où son corps , suspendu
au dessus de ce précipice , sera retenu
par ses mains , que nous allons clouer à
droite & à gauche sur ces deux rochers.

MERC. Fort bien ; ils sont escarpés
& inaccessibles , ils penchent un peu
de tous côtés , & l'on auroit peine à
trouver de quoi poser la pointe du pied
dans cet abîme étroit ; on ne pourroit
guere choisir de lieu plus convenable
pour un supplice. Allons , Prométhée ,
avance , que l'on t'attache à la mon-
tagne.

PROM. Vulcain , Mercure , n'aurez-
vous pas pitié d'un infortuné qu'on
fait souffrir injustement ?

MERC. C'est fort bien dit. Tu veux, sans doute, nous faire mettre à tes côtés? Crois-tu qu'il n'y ait pas assez de place pour nous trois sur le Caucase? En attendant, donne toujours ta main. Et toi, Vulcain, enfonce le clou de toutes tes forces.... A l'autre; encore un bon coup.... Voilà qui est bien. Le vautour va bientôt descendre pour te ronger le foie. Voilà ce que te vaudra ta merveilleuse invention.

PROM. O Saturné ! ô Japet ! & vous, Terre, qui m'avez engendré, à quels supplices je suis en proie, sans être coupable d'aucun crime !

MERC. D'aucun crime ! Et ce repas dans lequel (a), chargé de distribuer les viandes, tu voulus tromper Jupiter, en lui servant, comme a dit Hésiode, des os couverts de graisse, & te

(a) Hésiode, dans son Poème de la *Théogonie*, v. 541 & suiv. rapporte de Prométhée les diverses accusations que Mercure intente ici contre lui.

réservant les meilleurs morceaux ! Il y a , sans doute , en cela beaucoup d'équité & de bonne foi ? De plus , n'est-ce pas toi qui as formé l'homme , le plus malicieux de tous les êtres après la femme , qui est aussi ton ouvrage ? N'est-ce pas toi encore qui as dérobé le feu du Ciel , la plus précieuse possession des Dieux , pour le donner aux hommes ? Et , après de tels chefs-d'œuvre , tu prétends n'être coupable d'aucun crime ?

PROM. Tu accuses l'innocence même. Si l'on me rendoit justice sur tous les griefs que tu me reproches , je pense que je mériterois d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du Public (a).

(a) C'est la réponse que fit Socrate aux Juges qui lui demandoient ce qu'il méritoit , & cette réponse est très-plaisante dans la bouche de Prométhée.

Le Prytanée étoit un lieu public d'Athènes , où s'assembloient les *Prytanes* , c'est-à-dire , les Juges ou Préfets qui composoient le Sénat. Il y

Si tu as le loisir de m'entendre, je vais plaider ma cause devant toi, & j'espère te prouver que Jupiter a porté contre moi une sentence injuste. Puisque tu te mêles aussi de faire le beau parleur, & que tu es au fait des chicanes du Barreau, prends la défense du Maître des Dieux, & tâche de montrer qu'il a eu raison de me condamner à servir ici d'épouvantail aux Scythes (a).

avoit un second Prytanée, dans lequel on donnoit des repas publics, en réjouissance de quelque heureux événement ; c'est dans celui-ci qu'on nourrissoit aux dépens de la République, les Citoyens qui s'étoient distingués par des services rendus à la Patrie, ou par un rare mérite. Ce lieu se nommoit *Prytanée*, comme le premier, parce qu'il s'y tenoit un Tribunal, distingué du Sénat, qui connoissoit des meurtres arrivés par cas fortuit, ou de ceux dont les auteurs avoient pris la fuite.

(a) Le Grec dit : *de me faire attacher sur le Caucase, près des Portes Caspiennes, pour épouvanter les Scythes*. On appelle *Caspia Pyla*, ou

MERC. Ton appel est absolument inutile, & c'est peine perdue. Cependant, comme il faut que je reste ici jusqu'à ce que je voie arriver l'aigle chargé du soin de ton foie, tu peux parler; je serai charmé d'employer quelques momens à entendre un Sophiste aussi rusé que toi,

PROM. Commence toi-même, Mercure; dis tout ce que tu imagineras de plus fort pour ma condamnation, & ne néglige rien de tout ce qui pourra servir à la cause de ton pere. Toi, Vulcain, je te prends pour mon Juge,

VULC. Ton Juge! dis ton accusa-

Portes Caspiennes, un fameux défilé qui donne entrée dans le pays qui borde la mer Caspienne vers le midi, & qui, selon M. d'Anville, étoit habité par des peuples appelés *Tapuri*. Ces peuples étoient séparés de la Médie par une longue chaîne de montagnes très-escarpées, & le défilé nommé *Portes Caspiennes* étoit dans ces montagnes.

334 P R O M É T H É E ,
teur, maraud, qui as refroidi mes for-
ges, en dérobant le feu du Ciel !

PROM. Eh bien, charge-toi donc de
ce grief; & Mercure parlera contre la
formation de l'homme, & le partage
des viandes. Vous m'avez l'air, l'un &
l'autre, de deux fameux Orateurs.

VULC. Que Mercure prenne encore
ma partie; je n'entends rien à la plai-
doirie, & je n'ai jamais fait que le
métier de Forgeron : pour lui, il est
Rhéteur, & s'est toujours mêlé d'élo-
quence.

PROM. Je n'aurois pas cru que Mer-
cure eût voulu parler contre le vol, ou
faire un crime à quelqu'un d'avoir
exercé l'un de ses métiers. Cependant,
fils de Maia, si tu veux entreprendre
encore ce point d'accusation, tu peux
commencer.

MERC. Il y auroit bien des choses
à dire, & de beaux plaidoyers à faire
contre toi, si je voulois entrer dans le
détail de tous les crimes dont tu t'es

rendu coupable ; mais il me suffira de te les rappeler , & de te reprocher qu'en distribuant les viandes , tu as gardé pour toi la meilleure part , & trompé le Maître des Dieux. Souviens-toi encore de la formation de l'homme , animal en vérité fort nécessaire. N'oublie pas non plus que tu nous as dérobé le feu céleste , pour le porter à ce charmant ouvrage de tes mains. Conviens que Jupiter ne sévit point contre toi avec toute la rigueur due à tes forfaits , & que tu lui dois des remerciemens pour son extrême indulgence. Si tu nîes ces faits , j'entreprendrai de te confondre , & de mettre la vérité dans tout son jour ; mais si tu en conviens , de plus longs discours seroient au moins inutiles , & je ne veux point qu'on ait à me reprocher des sottises.

PROM. Nous examinerons tout-à-l'heure si ce que tu viens de dire n'est point en effet un tissu de sottises : &

puisque tu prétends que pour me condamner , il suffit d'avoir cité ces griefs contre moi , je vais tâcher d'en diminuer l'énormité.

Commençons par le premier chef d'accusation. A la place de Jupiter , je mourrois en vérité de honte d'avoir montré autant de petitesse d'esprit & de puérile jalousie. Comment ! parce qu'il a trouvé un petit os dans sa portion , il condamne au dernier supplice un des plus anciens Dieux de l'Olympe , sans se souvenir des services signalés qu'il en a reçus ! Quel est au fond le vrai motif de sa colere ? Le Maître des Dieux ne voit-il pas qu'il se conduit à mon égard comme un enfant , qui se met en fureur parce qu'on ne lui donne pas le plus gros morceau ? Il prétend que je l'ai trompé ! Et dis-moi , Mercure , a-t-on jamais vu un esprit bien fait se fâcher d'un tour de table ? Ne doit-on pas prendre pour des plaisanteries les petites libertés qu'on
se

se permet dans les festins , & laisser la rancune au fond de sa coupe ? Je prétends qu'il est indigne d'un Roi , à plus forte raison d'un Dieu , de couvrir jusqu'au lendemain une haine secrète dans son cœur ; de tenir registre des petites mortifications que l'on a reçues , & de ne point savoir oublier une légère injure. Si l'on vouloit bannir des repas le mot pour rire , les railleries spirituelles , & les facétieuses gaietés ; un banquet ne seroit plus qu'une assemblée de gens sombres & taciturnes , réduits à s'enivrer tristement , & à se gorger de nourriture en silence. Ainsi , bien loin de m'attendre à un si furieux ressentiment , je ne devois pas présumer que Jupiter gardât même jusqu'au soir le souvenir de ma bouffonnerie : car , après tout , quel est mon crime ? C'est d'avoir voulu montrer , en plaisantant , que de plusieurs morceaux qui étoient en ma disposition , je savois choisir le meilleur.

Supposons, ce qui seroit pis encore, qu'au lieu de laisser à Jupiter la moindre portion, j'eusse tout pris pour moi ; dans ce cas-là même, auroit-il fallu, comme on dit, bouleverser le ciel & la terre, préparer des chaînes & des tortures, mettre le Caucase en jeu, faire descendre des aigles de l'Olympe, & me déchirer le foie tout vivant ? Va, Mercure, je me trompe fort, ou cet appareil éclatant de vengeance annonce une ame foible & incapable de se commander dans la colere. A quels excès ne se porteroit pas pour un bœuf, celui que deux bouchées de viande font entrer dans de telles fureurs ? Les hommes, que l'on seroit moins surpris de voir céder à l'impétuosité du caractère, montrent plus de modération dans de semblables circonstances. En a-t-on jamais vu aucun envoyer son Cuisinier au gibet, pour avoir goûté une sauce du bout du doigt, ou avoir écorné quelque piece

de rôti? Au contraire, ils pardonnent ces peccadilles. Il y en a bien quelques-uns qui se fâchent, qui grondent, & font donner les étrivieres au gourmand ; mais jamais à cette occasion l'idée de supplice n'est venue dans l'esprit de personne. En voilà bien assez sur le premier grief ; & si je rougis d'avoir à me défendre contre une pareille accusation , il y a plus à rougir encore pour celui qui me l'a intentée. Passons à la formation de l'homme.

Le reproche que vous me faites à cet égard est susceptible d'une double interprétation. Tombe-t-il sur l'existence même de l'homme, ou seulement sur la manière dont je l'ai formé? Préendez-vous que j'aurois dû m'abstenir entièrement de lui donner l'être, & qu'il auroit mieux valu laisser la matière dans l'état de repos & d'inertie qu'elle avoit reçu de la Nature, ou bien est-ce uniquement la forme qu'elle a

340 P R O M É T H É E ,
prise entre mes mains, que vous blâ-
mez? J'ignore dans lequel de ces deux
sens je suis le plus coupable à vos yeux;
au reste, ma réponse sera également
péremptoire dans l'une & dans l'autre
supposition. Je vais entreprendre de
vous prouver d'abord, que l'existence
de l'homme n'a été en aucune maniere
préjudiciable aux Dieux; ensuite qu'ils
étoient intéressés à ce que la terre fût
habitée par le genre humain, & qu'ils
en retirent de bien plus grands avan-
tages qu'auparavant. Pour juger plus
aisément si j'ai mal fait en introduisant
dans le monde ces créatures de nou-
velle espece, qui devoient en faire l'or-
nement, il faut se transporter, par la
pensée, aux temps où il n'existoit que
les Immortels; alors la terre sans cul-
ture étoit une masse informe toute hé-
rissée de forêts épaisses; les Dieux n'a-
voient ni Autels, ni Temples en aucun
lieu du monde; on n'y voyoit aucune

de ce nombre infini de statues & d'images qui sont aujourd'hui consacrées en leur honneur, & qu'on révere de toutes parts avec le plus grand soin. Et moi, qui n'ai jamais pensé qu'au bien commun, qui me suis toujours occupé des moyens d'accroître le bonheur des Dieux, & d'embellir, s'il étoit possible, l'univers entier, j'ai imaginé de former, avec un peu de boue, un animal raisonnable, fait à notre image. J'étois persuadé qu'il manqueroit quelque chose à la Divinité, tant qu'il n'existeroit pas un être, dont la nature, inférieure à celle des Dieux, pût leur faire sentir leur excellence & leur supériorité sur tout ce qui respire; & pour cela, il falloit que cet être fût mortel; qu'il eût d'ailleurs en partage des sens très-déliés, une grande intelligence, & un esprit capable de comprendre qu'il y avoit quelque chose au dessus de lui. Ainsi, détrempant, selon le langage du Poëte, un peu de terre avec de

342 P R O M É T H É E ,
l'eau (a), j'ai formé les hommes, aidé
du secours de Minerve, que j'ai priée
de mettre la main à mon ouvrage.
Voilà quel est le forfait que j'ai com-
mis envers les Dieux. Tu vois quel
grand dommage j'ai causé aux habitans
des Cieux, en tirant un être animé du
sein de la matiere, & en donnant le
mouvement à ce qui jusqu'alors en
étoit dépourvu. Sans doute les Dieux
font moins Dieux, depuis qu'il existe
des êtres mortels ? Jupiter se fâche,
comme si la naissance de l'homme avoit
apporté le moindre échec à sa puis-
sance ! Ne craint-il pas que les humains
ne se liguent contre lui, & ne renou-
vellent la guerre des Géans ? Je conclus
donc, Mercure, que ni moi ni mes
ouvrages n'avons jamais été nuisibles
aux Dieux dans la moindre chose. Si
tu peux me prouver que je leur aie

(a) Hésiode, *Poème des Ouvrages & des Jours*,
v. 61.

porté le plus léger préjudice, je me tais, & passe condamnation de tout point. Pour te convaincre, au contraire, que je leur ai rendu un service signalé, tu n'as qu'à considérer que la terre n'est plus inculte & hideuse comme autrefois; que les villes, les moissons, les plantes salutaires dont elle est aujourd'hui couverte, présentent le spectacle le plus ravissant; des milliers de vaisseaux parcourent sans cesse l'immense étendue des mers, & les rendent vivantes & animées; les îles sont habitées; on voit de toutes parts des autels, des sacrifices, des Temples, & des fêtes en l'honneur des Dieux; on ne rencontre que Jupiter dans tous les chemins & dans toutes les places publiques (a). Si j'avois formé les hom-

(a) Aratus, Poème des *Phénomènes*, vers le commencement. Virgile a rendu la même pensée dans sa troisième Eglogue :

Ab Jove principium, Musa, Jovis omnia plena.

344 P R O M É T H É E ,

mes pour moi seul , & comme un bien que je me fusse réservé exclusivement , on auroit pu me soupçonner de n'avoir consulté que mon avantage particulier ; mais je n'ai rien fait dont tout l'Olympe n'ait partagé la gloire & le fruit avec moi. Il y a plus ; on trouve par-tout des Temples de Jupiter, d'Apollon, & de Mercure, & pas un seul de Prométhée. C'est-là sans doute ne travailler que pour soi , & trahir les intérêts communs ? Une chose encore à laquelle je te prie de faire attention , Mercure, c'est qu'un bien , quel qu'il soit , riches possessions , ou même ouvrage de nos mains , ne nous plaît que foiblement , dès que nous le possédons sans témoins ; il n'a pas les mêmes charmes à nos yeux , quand nous n'avons personne pour le louer ou l'admirer avec nous. Tu vois où tend cette réflexion. Sans les hommes , nous n'aurions point de témoins des beautés de l'univers. Sans eux , la jouissance de

tous les biens imaginables feroit pour nous la plus insipide jouissance, parce que nous manquerions de terme de comparaison pour mieux savourer notre bonheur. Si nous en connoissons toute l'étendue, c'est que nous savons qu'il est des êtres qui n'en jouissent pas avec nous. On ne juge de ce qui est grand, que par ce qui est petit. Cette utile découverte auroit dû me procurer de votre part de la considération & des remerciemens ; & vous la récompensez par des tourmens & des supplices. Mais, me diras-tu, il est des malfaiteurs parmi les hommes ; on voit dans leur société des adulteres, des parricides, des guerres : & n'en voit-on pas davantage encore parmi les Dieux ? A-t-on jamais, pour cette raison, reproché au Ciel & à la Terre de nous avoir donné la naissance ? Tu diras encore, que c'étoit nous causer un grand embarras, que de nous surcharger du soin de l'espece humaine. Pai-

346 P R O M É T H É E ,

merois autant voir un Pasteur se fâcher de ce qu'il a un troupeau , parce qu'il est obligé de le garder. J'accorde qu'il soit exposé à des sollicitudes & des fatigues ; mais ce sont des sollicitudes & des fatigues agréables. Quelle occupation aurions-nous donc , sans celle que nous donnent les hommes ? Nous passerions sans doute le temps à dormir , à nous enivrer de nectar , ou à nous remplir d'ambrosie. Une chose que je suppose moins encore que tout le reste , c'est que , malgré vos clameurs contre la formation de l'espèce humaine , & sur-tout contre celle des femmes , vous en êtes toujours éperdument amoureux ; vous ne pouvez vous passer d'elles , & l'on vous voit à chaque instant descendre des Cieux vers ces charmantes créatures ; vous ne savez quelle forme prendre pour les voir & les approcher ; vous devenez taureaux , cygnes , satyres , & vous ne dédaignez point de les admettre à l'honneur de faire avec vous

de nouveaux Dieux. Tu prétendras peut-être que l'on ne m'auroit point fait un crime d'avoir donné l'être aux hommes , mais qu'on se plaint seulement de ce que je les ai formés à notre image. Et pouvois-je donc choisir un modele plus parfait & plus beau ? Etoit-ce la peine de former un animal rustique, féroce & sans raison ? De tels êtres auroient-ils pu offrir des sacrifices aux Dieux , & leur rendre hommage ? Cependant, lorsque les religieux Ethiopiens (a) vous immolent des hécatombes , vous ne balancez pas à franchir le vaste Océan dans toute son étendue, pour aller jouir de leurs offrandes. Et moi , à qui vous êtes redevables de tant d'honneurs & de victimes , vous me faites subir le supplice des scélérats.

Passons à ce vol du feu céleste que l'on m'a tant reproché. Réponds sur

(a) C'est une épithète que leur donne Homere.

le champ à cette question : Avons-nous perdu une étincelle de ce feu, depuis que j'en ai fait part aux hommes ? Non, dis-tu ; car, telle est la nature de cet élément, qu'il ne perd rien de sa substance en se divisant, & qu'on ne l'éteint point en empruntant de sa lumière. D'un autre côté, il y a une basse envie à refuser la communication d'un bien, quand il n'en résulte aucun désavantage pour nous. En qualité de Dieux, vous devez être au dessus des atteintes de l'envie, & vous montrer bons & généreux en toute rencontre. Dans la supposition même où j'aurois enlevé tout le feu du ciel pour le transporter sur la terre, je ne vous aurois point fait un grand tort ; car vous n'êtes point exposés au froid, vous ne faites point cuire votre ambrosie, & vous n'avez pas besoin d'une lumière factice & empruntée pour vous éclairer. Le feu est nécessaire aux hommes en mille circonstances, mais sur-tout

dans les sacrifices ; sans le feu ils ne pourroient remplir les airs du parfum qui s'élève de la chair des victimes immolées sur vos autels ; sans le feu , ils ne pourroient brûler d'encens en votre honneur. Cependant il est aisé de voir combien ces banquets sacrés flattent vos sens , & avec quelle délectation vous respirez la douce odeur des holocaustes , lorsqu'elle parvient jusqu'aux cieux dans les tourbillons épais d'une fumée délicieuse. Vous êtes donc ennemis de vos propres plaisirs , quand vous me reprochez cette heureuse rapine. D'ailleurs , le feu que fournit le Soleil aux habitans de la terre est bien plus actif encore , & bien plus divin. Que ne défendez-vous à ce Dieu de briller aux yeux des hommes , ou que ne l'accusez-vous de dissiper un bien qui vous appartient ?

Voilà , Mercure , ce que j'avois à dire pour ma défense. Si quelqu'une de mes raisons t'a paru mal fondée , ne

350 PROMÉTÉE,

crains point de me reprendre, & de m'en faire connoître la foiblesse; je tâcherai de me justifier dans la réplique.

MERC. La repartie n'est pas aisée avec un Sophiste aussi subtil que toi. Tu es bien heureux que Jupiter n'ait pas entendu ta harangue, ni toutes les injures dont tu viens de l'accabler, sous prétexte de faire ton apologie. Je suis sûr qu'il t'auroit envoyé vingt vautours pour te déchirer les entrailles. Mais, puisque tu fais lire dans l'avenir, comment n'as-tu pas prévu le châtiment que tu devois subir?

PROM. Je ne l'ai pas ignoré, mon ami; & je n'ignore pas non plus que je dois être délivré. Je fais qu'un de tes amis viendra bientôt de Thebes (a) percer à coups de fleches l'aigle qui va voler vers moi.

(a) C'est Hercule, qui, selon Hésiode, *Théogonie*, v. 526, délivra Prométhée.

MERC. Que cette prédiction s'accomplisse au plutôt, mon cher Prométhée ! Puissé-je te voir bientôt libre comme nous, & assis avec nous dans un joyeux banquet, pourvu toutefois que tu n'y sois point chargé de la distribution des viandes !

PROM. Compte sur ce que je te dis. Tu me verras à table avec vous, & Jupiter m'accordera ma grace pour un service de la plus grande importance que je lui rendrai (a).

MERC. Quel est ce service ? Ne crains point de me le dire.

PROM. Tu connois bien Thétis.... Mais tu n'en sauras pas davantage ; il faut garder pour moi ce secret important, afin qu'il soit ma récompense & ma rançon.

MERC. Tu as raison, si cela est plus

(a) Ce service est expliqué dans le Dialogue suivant.

352 PROMÉTHÉE , OU LE CAUCASE.

avantageux pour toi. Allons-nous-en, Vulcain ; voilà l'aigle qui approche. Arme-toi de courage , infortuné Titan : puisses-tu voir au plutôt arriver ce généreux Thébain qui doit te délivrer des serres meurtrières de cet oiseau cruel !





DIALOGUES

DES DIEUX.



DIALOGUE I.

Délivrance de Prométhée.



PROMÉTHÉE, JUPITER.

P R O M É T H É E.

DÉLIVREZ-MOI, Maître des Dieux ;
car j'ai déjà souffert d'horribles tourmens.

JUPITER. Que je te délivre, malheureux ! J'aurois dû te faire charger des chaînes les plus pesantes, t'écraser la tête sous le poids du Caucase entier, t'abandonner à vingt vautours achar-

nés à déchirer ton foie renaissant, & à te ronger les yeux. Voilà le juste salaire que tu aurois mérité, pour nous avoir dérobé le feu du ciel, pour avoir formé l'homme, & sur-tout la femme; je ne dis rien du tour que tu m'as joué à table, ni de l'équité avec laquelle tu fais faire les parts dans un festin.

P. Depuis le temps que le plus cruel des vautours se nourrit sur le Caucase aux dépens de mes entrailles, n'ai-je donc pas assez expié mes crimes?

J. Ce n'est pas la centieme partie de ce que tu aurois mérité.

P. Si vous m'accordez ma grace, vous n'aurez point lieu de vous en repentir, & je vous découvrirai un secret dont la connoissance est infiniment intéressante pour vous.

J. Tu cherches encore à me surprendre.

P. Que gagnerois-je à cela? Si je vous trompe, vous saurez toujours bien

retrouver le Caucaſe & des chaînes.

J. Eh bien , voyons auparavant quelle eſt cette découverte importante.

P. Si je devine où vous allez maintenant , ajouterez-vous foi à ce que je vous prédirai d'ailleurs ?

J. Pourquoi non ?

P. Vous allez chez Thétis, pour vous jeter entre ſes bras.

J. Tu as deviné juſte : qu'en veux-tu conclure ? Il me ſemble que tu vas m'annoncer quelque choſe de vrai.

P. Donnez-vous bien de garde de vous unir avec elle ; car ſi elle eſt enceinte de vous , l'enfant qui naîtra de cette Déeſſe (a) vous traitera comme vous avez traité Saturne.

J. Tu veux dire qu'il me détrônera.

P. Loin de nous un auſſi funeſte au-

(a) Ovide , dans le premier Livre des *Métamorphoſes* , met cette prédiction dans la bouche de Protée ; mais Lucien , Eſchyle , & les plus anciens Auteurs l'attribuent à Prométhée.

gure ; cependant , Maître des Dieux , vous n'avez rien de bon à espérer de cette Néréide.

J. En ce cas , bon jour à Thétis ; & toi , que Vulcain te délivre pour ce bon avis.

DIALOGUE II.

Plaintes de Jupiter à l'Amour.



CUPIDON , JUPITER.

C U P I D O N .

SI j'ai commis quelque faute , daignez , bon Jupiter , faire grâce à un enfant.

JUPITER. Un enfant ! Cupidon plus ancien que Japet (a) , un enfant ! Se-

(a) Cupidon ou l'Amour , que les Poëtes font communément fils de Mars & de Vénus , est regardé par d'autres comme le plus ancien des

roit-ce parce que tu n'as ni barbe , ni cheveux blancs ? Va , tu n'es pas moins un petit vieillard rempli de ruses & de méchancetés.

C. Eh bien , ce petit vieillard , quel mal vous a-t-il fait , pour lui préparer des chaînes ?

J. Ce qu'il m'a fait ! Oses-tu bien le demander , petit scélérat , qui m'as forcé à prendre mille formes différentes ; à devenir tour à tour or , taureau , satyre , cygne , aigle ? M'as-tu jamais gagné le cœur d'une belle ? M'as-tu rendu aimable aux yeux d'une seule femme ? Hélas ! je me suis trop souvent aperçu du contraire ; il me faut toujours recourir à des prestiges pour flé-

Dieux. Hésiode dit , dans sa *Théogonie* , v. 120 , qu'il naquit du Chaos & de la Terre ; celle-ci fut mere de Japet. Ce grand âge de l'Amour est une allégorie qui désigne les ruses & les finesses que l'on attribue à ce Dieu. On ne peut être rusé sans avoir une grande expérience , qui ne s'acquiert que par les années.

chir celles que j'aime, & je suis réduit à me déguiser auprès d'elles : c'est le taureau, c'est le cygne qui obtient leur tendresse; mais Jupiter vient-il à paroître? elles meurent de frayeur.

C. Eh! cela n'est point étonnant. Comment voulez-vous que de simples mortelles soutiennent l'aspect du Maître des Dieux?

J. Cependant Apollon est aimé de Branchus & d'Hyacinthe (a).

C. Oui; mais malgré sa belle chevelure & les traits charmans de son visage, il n'a pu retenir la timide Daphné dans sa fuite. Si vous voulez être aimable aux yeux des belles, n'agitez point votre égide redoutable (b);

(a) Branchus étoit un jeune homme qu'Apollon avoit beaucoup aimé, & à qui il avoit élevé un Temple, dont les Prêtres s'appeloient *Branchides*. On donnoit même quelquefois ce nom à Apollon lui-même. Pour Hyacinthe, voyez le Dialogue XIV.

(b) On appelle *Egide*, le bouclier ou la cuirasse.

que votre bras ne soit point armé de la foudre; que les graces effacent en vous l'éclat imposant de la majesté; que vos cheveux , flottans à droite & à gauche, soient disposés avec goût sous une coiffure élégante; qu'une chaussure d'or brille à vos pieds; endossez la robe de pourpre; annoncez-vous au son de la flûte & des instrumens; vous verrez alors voler sur vos pas plus de belles que l'on ne compte de Ménades à la suite de Bacchus.

J. Quoi ! Jupiter prendroit un pareil accoutrement ! Je ne veux point être aimable à tant de frais.

C. Vous ne voulez donc plus aimer ? Quoi de plus facile que ce que je vous propose ?

raße de Jupiter. La chevre Amalthée, qui avoit nourri ce Dieu , étant morte , Jupiter prit sa peau , dont il couvrit son bouclier , qu'il nomma *Egide* , du mot Grec qui signifie *chevre*. Pallas attachâ la tête de Méduse à ce bouclier ; ce qui le rendit plus redoutable encore , en lui donnant la vertu de pétrifier ceux qui le regardoient.

J. Je ne conçois rien de plus gênant. Je veux aimer & jouir, mais sans qu'il m'en coute tant de soins ; & ce n'est qu'à cette condition que je te rends ta liberté.

DIALOGUE III.

Histoire d'Io.



JUPITER, MERCURE.

J U P I T E R.

MERCURE, connois-tu la fille d'Inachus ?

MERCURE. Oui ; la belle Io ?

J. Eh bien , cette pauvre enfant est maintenant génisse.

M. Oh ! oh ! voilà un singulier prodige ! Et comment cela est-il arrivé ?

J. C'est Junon qui a fait ce beau chef-d'œuvre par jalousie. Ce n'est pas tout ; elle a imaginé encore une mé-
ance

chanceté d'une invention toute nouvelle : elle a mis cette infortunée sous la garde d'un nommé Argus, qui a des yeux par tout le corps. Il veille jour & nuit sur la génisse dans les pâturages de la forêt de Némée, & jamais il ne dort.

M. Eh bien, que ferons-nous ?

J. Vole vers les lieux que je t'indique, & délivre-moi pour toujours de cet incommode gardien. Transporte ensuite Io par mer en Egypte, & qu'elle y soit adorée désormais sous le nom d'Isis ; que sa divinité préside aux vents & aux débordemens du Nil, & que les Navigateurs l'invoquent comme leur protectrice.



D I A L O G U E I V.

Enlèvement de Ganimède.

J U P I T E R , G A N I M E D E .

J U P I T E R .

C'EST ici, mon cher Ganimède ; que je voulois te conduire. Laisse-moi te donner un baiser, mon petit ami ; tu vas éprouver par toi-même que je n'ai plus ni ce bec recourbé, ni ces ongles aigus, ni ces longues ailes que tu m'as vues quand j'avois la forme d'un oiseau.

GANIMÉDÉ. Eh quoi ! n'étiez-vous pas un aigle, lorsque tout-à-l'heure, fondant sur moi d'un vol rapide, vous m'avez enlevé du milieu de mes troupeaux ? Comment donc avez-vous perdu vos ailes, pour devenir si promptement un homme ?

J. Mon cher enfant, je ne suis ni homme, ni aigle ; tu vois en moi le Maître & le Roi de tous les Dieux. Je change de forme quand je le veux, & je prends celle qu'il me plaît.

G. Seriez-vous le Dieu Pan ? Cependant je ne vois ni votre flûte, ni vos cornes, ni vos jambes velues.

J. Pan est-il le seul Dieu que tu connoisses ?

G. Assurément ; & c'est à lui que nous sacrifions un bouc à l'entrée de la caverne qui lui est consacrée. Mais, pour vous, il me semble que vous êtes un de ces méchans qui enlèvent les enfans pour les vendre.

J. N'as-tu jamais entendu prononcer le nom de Jupiter ? & n'as-tu pas vu sur le Gargare (a) un autel consacré à

(a) Tout cet endroit est imité du neuvieme chant de l'Iliade, v. 47 & suiv. *Jupiter*, dit Homere, descend sur le Gargare, un des sommets du mont Ida ; il y avoit un champ & un autel qui lui étoient consacrés.

*Jupiter Pluvieux , à Jupiter Tonnant ,
à Jupiter Etincelant ?*

G. Quoi ! vous seriez celui qui fit dernièrement tomber tant de grêle sur nous ? C'est vous qui habitez les régions supérieures , & qui faites entendre tant de bruit dans les airs ? Enfin, c'est vous à qui mon pere immola un belier ? Eh, dites-moi, je vous prie, Maître des Dieux , pour quel crime m'avez-vous enlevé ? Peut-être, hélas ! mes brebis abandonnées sont-elles déjà devenues la proie des loups cruels !

J. Eh, mon enfant, tu es au rang des Immortels, tu vas désormais vivre avec nous dans les Cieux , & tu penses encore à tes brebis !

G. Comment ! vous ne me remettrez pas aujourd'hui sur le mont Ida ?

J. Non assurément. Crois-tu que le Roi de l'Olympe se feroit inutilement abaissé jusqu'à prendre la forme d'un aigle ?

G. Mais mon pere va me chercher

de tous côtés; il se mettra en colere contre moi, en ne me voyant pas reparoitre, & je serai puni sévèrement pour avoir abandonné mes troupeaux.

J. Et où veux-tu qu'il puisse te rejoindre?

G. Oh ! je ne veux point rester avec vous : je désire de revoir mon pere, & je vous promets, si vous me reconduisez vers lui, qu'il vous immolera, pour ma rançon, un superbe belier, l'honneur de mon troupeau.

J. Quelle naïveté enfantine ! Il a encore toute la simplicité du premier âge. Ecoute-moi, Ganimede; il faut que tu oublies pour toujours tes brebis & le mont Ida. Tu habites maintenant la Cour céleste, & tu pourras, du séjour des Dieux, rendre de grands services à ton pere & à ta patrie. Au lieu de lait & de fromage, tu auras à souhait du nectar & de l'ambroisie, & tu en verseras toi-même aux autres Dieux. Un avantage bien plus précieux encore,

c'est l'immortalité que je t'accorde. Ton astre sera des plus brillans dans le Ciel : en un mot, je veux te rendre heureux.

G. Mais qui jouera avec moi quand j'en aurai envie , car j'avois bien des camarades sur le mont Ida ?

J. Tu joueras avec le petit Cupidon , & je te donnerai des osselets tant que tu en voudras (a).

G. A quoi puis-je vous être utile ici haut ? Avez-vous des troupeaux à garder ?

J. Non. Tu feras l'Echanfon des

(a) Apollonius de Rhodes , dans son Poëme sur l'expédition des Argonautes , introduit Cupidon & Ganimede jouant ensemble aux osselets , chant III , v. 114. C'est peut-être le meilleur morceau de l'Ouvrage. Le Dieu d'Amour vient aisément à bout de tromper le Berger de Phrygie , & lui gagne tous les osselets. Un Peintre ancien avoit aussi représenté ce joli sujet , digne des meilleurs Maîtres dans le genre gracieux.

Dieux , & tu auras l'inspection de leur table.

G. Cela ne fera pas bien difficile ; car je fais déjà verser du lait , & présenter le vase à ceux qui m'en demandent.

J. Le voilà encore au milieu de ses moutons , & il se croit destiné à servir des hommes. C'est ici le Ciel , te dis-je , & nous ne buvons que du nectar.

G. Est-il meilleur que le lait ?

J. Tu le sauras bientôt ; & lorsque tu en auras goûté , j'espère que tu ne regretteras plus ton lait.

G. Où coucherai-je la nuit ? Sera-ce avec mon camarade Cupidon ?

J. Non : nous dormirons ensemble , & c'est pour cela sur-tout que je t'ai enlevé.

G. Est-ce que vous ne pourriez pas dormir seul ? Votre sommeil sera-t-il plus agréable quand vous m'aurez à vos côtés ?

J. Assurément. On est bien aise de

dormir avec un aussi bel enfant que toi.

G. Et à quoi sert la beauté pour dormir ?

J. C'est un talisman qui rend le sommeil plus doux.

G. Je vous avertis que mon pere se fâchoit toujours contre moi lorsque je couchois avec lui. Il se plaignoit tous les matins de ce que je l'avois éveillé vingt fois pendant la nuit ; il disoit que je n'avois cessé de me retourner, de m'agiter, de lui donner des coups de pieds, ou de parler en rêvant ; & souvent il m'envoyoit coucher avec ma mere. Ainsi je vous conseille de me remettre au plutôt sur la terre , si , comme vous le dites , c'est pour dormir avec moi que vous m'avez enlevé. Autrement vous n'aurez pas un moment de repos avec un compagnon de lit aussi remuant que moi , & tous mes mouvemens ne vous permettront pas de fermer l'œil.

J. Tant mieux; je serai charmé d'être toujours éveillé à tes côtés; j'en aurai plus de temps pour t'embrasser, & te faire mille caresses.

G. C'est votre affaire. Pour moi, vos caresses ne m'empêcheront pas de bien dormir.

J. Alors comme alors. Toi, Mercure, fais - lui boire l'immortalité à longs traits (a); & quand tu lui auras appris à présenter la coupe, tu nous le rameneras, pour qu'il nous verse le nectar.

(a) C'est-à-dire : *Fais - lui goûter le nectar & l'ambrosie.* On croyoit communément qu'un mortel ne mouroit plus, lorsqu'une fois il avoit bu du nectar, ou mangé de l'ambrosie.



D I A L O G U E V.

Jalousie de Junon contre Ganymede.

J U P I T E R , J U N O N .

J U N O N .

EN vérité, Jupiter, je vous trouve d'un froid glaçant depuis que vous nous avez amené ce jeune Phrygien que vous avez enlevé sur le mont Ida.

JUPITER. Un aussi bon enfant, qui est la simplicité même, excite aussi la jalousie de Junon ! J'aurois cru que vous n'auriez pris d'ombrage que contre les femmes que j'allois voir.

JUN. Votre conduite à cet égard n'est ni moins coupable, ni moins indigne du Maître des Dieux. Vous ne craignez point, au mépris des loix sacrées de l'hymen, d'abandonner votre

légitime épouse, & de descendre sur la terre, déguisé tantôt en pluie d'or, tantôt en satyre, tantôt en taureau; & cela, pour y commettre des adulteres : mais du moins n'ai-je point alors mes belles rivales sous les yeux. Aujourd'hui le plus grand de tous les Dieux a pris la forme d'un aigle, pour transporter au Ciel un petit Berger dérobé, & l'introduire en ma présence. C'est, dit-il, pour avoir un Echanfon à ses ordres, comme s'il en avoit manqué jusqu'à ce jour. Sans doute Hébé & Vulcain, excédés de fatigues, vous ont refusé le service. Mais ne croyez pas nous en imposer; il est trop clair que vous recevez la coupe de Ganimede, pour lui donner, en présence de tout le monde, un baiser plus doux pour vous que le doux nectar. Souvent vous lui demandez à boire sans avoir soif; quelquefois même, content d'avoir porté la coupe à votre bouche, vous la lui rendez, & dès

qu'il a bu, vous la reprenez encore; puis, tenant vos levres collées à l'endroit même où il avoit posé les sienes (a), vous savourez lentement jusqu'à la dernière goutte restée au fond du vase, sans doute pour jouir à la fois du double plaisir d'aimer & de boire. On a vu même depuis peu le pere & le Roi de l'Univers, nonchalamment assis, sans foudre & sans égide, en dépit de sa barbe majestueuse, jouer aux osselets avec cet aimable enfant. J'ai vu tout cela de mes propres yeux, & vous pouvez croire que rien ne m'échappe de vos petits manéges.

JUP. Quel crime si horrible y a-t-il donc d'embrasser un bel enfant en bu-

(a) Le texte porte : *à l'endroit même où il a appliqué ses levres*; καὶ ἐνθα προσήρμοσε τὰ χεῖλη. Hemsterhuis lit : προσήρμοσας, & traduit : *ibi que adaptare soles labia*. J'ai adopté ce léger changement qu'exigeoit l'analogie des verbes qui précèdent & qui suivent le mot προσήρμοσε dans cette phrase.

vant , & de jouir tout ensemble des douceurs de ses embrassemens & de celles du nectar ? Je suis assuré que vous-même , si je lui permettois de vous donner un seul de ses baisers , vous ne me reprocheriez plus de les préférer au nectar.

JUN. Votre langage me fait rougir. Quant à moi , vous ne me verrez jamais porter l'extravagance jusqu'à toucher du bout des levres ce petit efféminé , le plus mou des Phrygiens.

JUP. O bonne Junon ! point d'invectives , je vous prie , contre l'objet de mes tendres complaisances. Il est efféminé , il est mou , il est Phrygien ; tant mieux ; je l'en aime davantage : mais je ne dirai rien de plus , de peur de vous mettre en colere.

JUN. Je vous conseille de lui faire partager votre lit , par égard pour moi. Mais souvenez - vous de la maniere dont vous me traitez pour ce bel Echanfon.

JUP. Il faut avouer que j'ai eu tort de le prendre. Pourquoi n'avoir pas conservé votre fils Vulcain (a), qui sortant de la forge, encore tout couvert de cendres, venoit en boitant verser à boire aux Dieux? Il falloit continuer à recevoir la coupe de ses doigts, qui venoient de quitter la pince & les tenailles; il falloit aussi baiser tendrement la figure enfumée de ce galant Forgeron, que sa mere elle-même ne pourroit embrasser sans répugnance; tout cela sans doute eût été plus agréable à votre avis (b), & le charmant

(a) Il étoit fils de Jupiter aussi bien que de Junon, & par conséquent Jupiter lui-même devoit partager le déshonneur d'avoir donné le jour à un fils aussi disgracié de la Nature. Mais Lucien, d'après Hésiode, & plusieurs autres Mythologistes, fait parler ici Jupiter, dans la supposition que Junon avoit conçu Vulcain sans la participation de son époux, comme cette Déesse s'en étoit vantée dans sa grossesse.

(b) En cet endroit où le texte est corrompu,

Vulcain eût beaucoup mieux valu à la table des Dieux que le joli Ganimede aux doigts de rose? Il n'est bon qu'à renvoyer sur le mont Ida; il est élégant, il est propre, il présente la coupe avec grâce, & ce qu'il y a de pis, c'est qu'il donne des baisers plus doux que le nectar.

JUN. Si Vulcain est boiteux, si ses doigts ne sont pas dignes de toucher votre coupe, s'il est couvert de suie, en un mot, si sa présence vous fait mal au cœur, c'est depuis que le mont Ida vit naître ce jeune Pâtre à la belle chevelure. Autrefois vous ne voyiez rien de tout cela. La noirceur & la fumée de la forge ne vous empêchoient pas de prendre la coupe des mains de mon fils.

j'ai suivi la leçon d'Hemsterhuis; au lieu de ἡδίας ταῦτα ἔστι γὰρ καὶ παρὰ πολὺ &c. il corrige: ἡδίω ταῦτα ἔστι γὰρ; καὶ παρὰ πολὺ &c. *Suaviora sunt ista: nonne? atque multum interest ut, &c.*

JUP. Vous êtes ingénieuse à vous tourmenter vous-même, ma chère Junon; & votre jalousie ne fait qu'augmenter vos peines & mon amitié pour ce bel enfant. Si vous ne pouvez vous résoudre à recevoir la coupe de ses mains, faites-vous servir par votre Vulcain. Pour moi, je ne veux point d'autre Echanfon que mon Ganimede: je veux qu'il me donne deux baisers à chaque coup que je boirai; le premier quand il me présentera la coupe, & le second lorsque je la lui rendrai... Quoi! tu pleures, mon ami! Va, ne crains rien. C'est à ceux qui te chagrineront que je ferai verser des larmes.



DIALOGUE VI.

Crime & châtiment d'Ixion.

JUNON, JUPITER.

JUNON.

MAÎTRE des Dieux, quel homme croyez-vous que soit cet Ixion que vous voyez ?

JUP. Un galant homme, & un convive aimable ; autrement je ne l'aurois point admis à la table des Dieux, s'il n'avoit pas été digne d'y paroître.

JUN. Mais il en est absolument indigne, & vous devez l'éloigner pour jamais des Cieux ; c'est le plus insolent des mortels.

JUP. Et qu'a-t-il donc fait ? Il faut, je pense, que je sois instruit de sa faute.

JUN. Qu'ai-je besoin de vous en dire davantage ? la pudeur m'empêche de m'exprimer , tant est grand le crime dont il s'est rendu coupable.

JUP. Ce que vous dites me fait désirer plus que jamais de connoître toute sa turpitude. Mais je vois à peu près quel peut être ce crime que vous ne voulez pas nommer. A-t-il attenté à l'honneur de quelque Déesse ?

JUN. Hélas ! c'est à moi-même qu'il a osé adresser ses vœux téméraires , & cela depuis long-temps. J'ignorois d'abord pourquoi il avoit toujours les yeux fixés sur moi ; je l'entendois soupirer , je voyois des larmes couler de ses yeux ; quand j'avois bu , il prioit Ganymede de lui verser à boire dans la même coupe , il en pressoit les bords de ses levres amoureuses , il l'appliquoit contre ses yeux , & lançoit ensuite vers moi des regards enflammés. Je sentoie bien que tout cela étoit de l'amour ; j'ai long-temps différé , par décence ,

de vous en avertir , parce que j'espérois toujours que cet insensé reviendrait de sa folie. Mais depuis qu'il a porté l'audace jusqu'à me faire entendre de douces paroles , j'ai pris le parti de vous en instruire , & , fermant les oreilles à ses sollicitations honteuses , je l'ai laissé fondant en larmes à mes pieds , & j'ai volé à vous. Voyez de quel châtiment vous punirez son insolence.

JUP. Le scélérat ! oser se jouer à Jupiter , & l'insulter jusqu'à la couche nuptiale ! Il étoit donc bien ivre de nectar ! Mais c'est notre faute : nous aimons trop les hommes , & nous avons tort de les admettre à notre table. Ils boivent la même liqueur que nous ; ils voient des beautés célestes , telles qu'il n'en est point sur la terre ; est-il étonnant qu'ils prennent nos sentimens pour elles ? Je les trouve donc fort excusables , sur - tout quand je

pense à l'empire de l'Amour, qui domine en tyran, non seulement sur le cœur des humains, mais quelquefois sur celui des Dieux mêmes.

JUN. Et particulièrement sur le vôtre; il vous mène, comme on dit, par le nez; vous le suivez en esclave partout où il lui plaît; vous changez de forme à son gré, vous lui servez de jouet, & il dispose de vous en maître souverain. Au reste, je vois maintenant d'où vient votre indulgence pour Ixion; je me rappelle que vous avez obtenu les faveurs de son épouse, & que Pirithoüs est fils de Jupiter.

JUP. Eh quoi ! faut-il se souvenir si long-temps de quelques momens agréables que j'ai passés sur la terre ? Mais savez-vous ce que je me propose de faire à l'égard d'Ixion ? Mon intention n'est point de le punir, ni de l'exclure de la table des Dieux ; cela seroit trop malhonnête & trop grossier,

sur-tout à l'égard d'un infortuné qui a le cœur pris, qui répand des larmes, & souffre des tourmens affreux.

JUN. Eh bien, que ferez-vous donc? Jupiter mépriseroit-il assez son épouse?...

JUP. Point du tout. Voici mon dessein. Nous ferons un fantôme nébuleux, qui vous représentera au naturel, & lorsque tout le monde sera sorti de table, nous placerons ce nuage à côté du pauvre amoureux, qui ne doit pas fermer l'œil de la nuit. La persuasion où il sera d'avoir obtenu l'objet de ses desirs, calmera sa douleur, & finira son tourment.

JUN. Périrai-je à jamais ce téméraire insensé, avec ses prétentions audacieuses?

JUP. Cependant, Junon, laissez-moi faire, je vous prie; que vous importe l'union d'Ixion avec un nuage?

JUN. Mais ce nuage sera ma ressemblance, & je n'aurai pas moins à rougir.

JUP. Vous n'y pensez pas ; jamais un nuage ne fera Junon , ni Junon un nuage. Tout ce que je vois en cela , c'est qu'Ixion fera trompé.

JUN. Mais comme la plupart des hommes sont pétris de vanité sans délicatesse , il ne pourra s'empêcher de faire l'avantageux lorsqu'il sera retourné sur la terre ; il se vantera d'avoir été reçu dans le lit de Jupiter , & d'avoir tout obtenu de Junon. Peut-être même va-t-il dire que je l'aime. On ne saura point qu'il n'aura joui qu'avec un nuage , & notre gloire sera ainsi compromise.

JUP. Oh ! s'il s'avise de tenir de pareils propos , je le précipiterai dans le Tartare , où , attaché à une roue , il tournera sans cesse , & sera puni sans relâche de ses téméraires amours.

JUN. Le supplice ne sera pas trop grand pour une telle *forfanterie*.

DIALOGUE VII.

Caractere & talens de Mercure.

APOLLON, VULCAIN (a).

VULCAIN.

DIS-MOI, Apollon, as-tu vu ce joli enfant que Maya vient de nous donner ? il est charmant, il sourit à tout le monde, & promet beaucoup.

A. Comment ! tu appelles enfant un

(a) L'Hymne d'Homere sur *Mercure* a fourni à Lucien tout le fond, & même la plupart des expressions de ce Dialogue. Cette conversation de Vulcain & d'Apollon, comparée avec la Piece ingénieuse du plus ancien des Poëtes, est très-propre à bien faire connoître le génie imitateur de Lucien, & l'art avec lequel il savoit s'approprier, sans plagiat, les productions des grands Ecrivains qui l'avoient précédé.

petit drôle plus vieux que Japet par la malice, & tu veux qu'on en attende beaucoup de bien?

V. Et à qui pourroit-il faire du mal? à peine est-il né.

A. Demande à Neptune, qui lui a dérobé son trident, ou à Mars, qui a tiré adroitement son épée du fourreau. Tu vois aussi que ce joli poupon m'a défarmé, & que je suis sans arc & sans fleches.

V. Quoi ! ce nouveau-né, qui pouvoit à peine se remuer dans ses langes quand je l'ai vu !

A. Fais-en l'expérience toi-même lorsqu'il s'approchera de toi.

V. Il s'en est déjà approché.

A. Eh bien, es-tu sûr d'avoir tous tes outils, & ne t'en manque-t-il aucun ?

V. Non.

A. Examine bien.

V. Par Jupiter, je n'ai plus mes tenailles !

A.

A. Je gage que tu les trouveras dans son berceau.

V. En vérité, il a la main bien légère. Il faut qu'il ait appris à voler dès le ventre de sa mere.

A. As-tu aussi entendu son joli petit babil ? Outre cela, il veut être messager des Dieux. Hier, il défia Cupidon à la lutte, & le terrassa à l'instant même, en lui donnant un croc-en-jambe. Tandis qu'on le combattoit d'éloges, & que Vénus l'embrassoit pour le féliciter de sa victoire, le petit filou lui détacha sa ceinture ; Jupiter s'amusoit à rire, il lui prit son sceptre ; il lui eût même dérobé sa foudre, si elle n'eût été trop lourde & trop brûlante.

V. Quel petit gaillard ! il est bien précoce !

A. Ce n'est pas tout, il est déjà Musicien.

V. Comment fais-tu cela ?

A. Il trouva une écaille de tortue desséchée, & sut y adapter avec art

deux montans, une traverse, des chevilles & un chevalet, de sorte qu'il en a formé un instrument à sept cordes, qui rend les sons les plus touchans & les plus harmonieux : il m'a presque rendu jaloux, malgré ma longue expérience à manier la lyre. Sa mere disoit encore, que toutes les nuits il quittoit le Ciel, & que sa curiosité le faisoit descendre jusqu'aux Enfers, sans doute pour y voler Pluton. Le petit espiogle a des ailes, & il s'est fabriqué une baguette qui a une vertu toute particulière, & avec laquelle il conduit & ramène les Ombres.

V. C'est moi qui la lui ai donnée pour lui servir de jouet.

A. Eh bien, c'est pour t'en remercier qu'il t'a enlevé tes tenailles.

V. Je te remercie de m'avoir donné cet indice. Je vais aller chercher dans les langes, pour voir s'il ne les y aura pas cachées.

DIALOGUE VIII.

Naissance de Minerve.

VULCAIN, JUPITER.

VULCAIN.

QUE voulez-vous que je fasse, Maître des Dieux ? J'apporte avec moi, selon vos ordres, une hache capable de fendre d'un seul coup les pierres les plus dures.

J. Fort bien, Vulcain. Leve ta hache & ouvre-moi la tête en deux.

V. Vous voulez voir apparemment si je ne suis pas devenu fou ? Dites-moi donc sans plaisanterie ce que vous avez à faire.

J. Fends-moi la tête, te dis-je. Hâte-toi de m'obéir, si tu ne veux éprouver

R ij

une seconde fois ma colere (a). Frappe de toutes tes forces , & dépêche-toi , car je ne puis plus supporter l'horrible douleur que je sens au cerveau.

V. Mais du moins prenez bien garde aux suites ; ma hache est tranchante. Cette opération est un peu plus dangereuse que celles de la bonne Lucine , & elle ne se fera point sans effusion de sang.

J. Frappe , te dis-je , sans rien craindre ; je fais bien ce qu'il me faut.

V. C'est malgré moi , mais je dois obéir ; que faire lorsque vous ordonnez aussi expressément ?.... Eh quoi ! c'est une fille armée de pied en cap ! Quel embarras vous aviez là dans la tête ! Je ne m'étonne pas si vous étiez

(a) Vulcain étoit si laid & si mal fait en naissant , que Jupiter lui donna un coup de pied , & le précipita du haut du ciel en terre. Vulcain se cassa la jambe en tombant , ce qui le rendit boiteux.

de si mauvaise humeur. Comment ! vous nourrissez dans votre cerveau une grande fille , avec une armure complète ! Vous portiez un camp plutôt qu'une tête sur vos épaules.... Elle danse sous les armes , elle agite son bouclier , darde sa lance , & paroît comme transportée de fureur ! Ce qui me surprend davantage encore , c'est qu'au moment de sa naissance elle soit belle & déjà dans la fleur de son printemps. Elle a les yeux bleus , mais c'est un ornement de plus sous le casque. Mon pere , je vous la demande , en récompense du service que je viens de vous rendre.

J. Tu demandes l'impossible , Vulcain , car elle veut rester vierge. Au reste , je ne m'oppose point à ce que tu l'épouses , si tu peux.

V. Cela me suffit ; je me charge du reste , & je saurai bien me rendre maître de son cœur.

J. Si tu réussis, j'y consens : mais je t'assure que les tentatives seront inutiles.

DIALOGUE IX.

Naissance de Bacchus.



NEPTUNE, MERCURE.

NEPTUNE.

MERCURE, Jupiter est-il visible ?

M. Non, Dieu des Mers.

N. Annonce-moi toujours.

M. Oh ! ne nous importunez point, je vous prie ; vous prenez mal votre temps, & vous ne pouvez pas le voir à présent.

N. Est-il avec Junon ?

M. Bon ! c'est bien là ce qui l'occupe !

N. Ah ! je t'entends ; c'est avec Ganimède.

M. Point du tout. Il ne se porte pas bien.

N. Eh ! qui l'a donc rendu malade ? Tu m'étonnes.

M. Je rougis de vous le dire.

N. Quoi ! à ton oncle !

M. Il est en couche.

N. Il est en couche ! tu plaisantes ; & depuis quand ? Il étoit donc des deux sexes , sans que personne en fût rien ! Mais je ne lui ai point vu le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

M. Aussi n'étoit-ce pas dans le ventre qu'il portoit son enfant.

N. Oh ! j'y suis : c'étoit encore dans son cerveau , comme autrefois il porta Minerve ; car sa tête est mere quand il le veut.

M. Vous vous trompez ; c'étoit dans sa cuisse qu'il portoit l'enfant de Sémélé.

N. Fort bien ; il va bientôt sortir des

enfans de toutes les parties de son corps ; & si cela continue , il fera fécond jusqu'au bout des doigts. Mais quelle est cette Sémélé ?

M. C'est une des filles de Cadmus, Roi de Thebes , dont il a eu un enfant.

N. Eh bien ! est-ce qu'il est accouché pour elle ?

M. Croyez-le si vous voulez ; mais malgré le peu de vraisemblance , rien n'est cependant plus vrai. Junon , dont vous connoissez toute la jalousie , voulant se venger de Sémélé , lui persuada d'engager Jupiter à venir la trouver avec sa foudre & son tonnerre. Le Dieu eut la complaisance de céder aux desirs de son Amante : le feu prit à la maison , & Sémélé , enceinte de sept mois , périt dans les flammes. Jupiter me chargea d'ouvrir le côté de cette femme , & de lui apporter le fruit de ses amours. Lui-même ensuite se fit une incision à la cuisse , & il y déposa l'enfant jus-

qu'au terme. Quoiqu'il en soit délivré depuis trois mois, il se ressent encore des travaux de l'enfantement, & n'a pas repris entièrement ses forces.

N. Et l'enfant, où est-il maintenant ?

M. A Nyse (a), où je l'ai remis entre les mains des Nymphes chargées de l'élever sous le nom de Bacchus.

N. Ainsi Jupiter est tout à la fois le pere & la mere du petit Bacchus.

M. A peu près. Mais il faut laver la plaie du malade; & je vais chercher de l'eau, & tout ce dont on a besoin dans les couches.

(a) Nyse est le nom de la nourrice de Bacchus, aussi bien que celui d'une montagne, & de plusieurs villes, tant de l'Inde que de l'Egypte & de la Grece, où l'on rendoit un culte particulier à ce Dieu, qui, pour cela, est surnommé *Nysæus* dans les Poètes.



DIALOGUE X.

Conception d'Hercule.**MERCURE , LE SOLEIL.****MERCURE.**

JÉ viens , Phœbus , de la part de Jupiter , vous dire de suspendre la course de votre char , aujourd'hui , demain , & le jour suivant. Restez dans l'Olympe , & que tout cet intervalle soit occupé par la Nuit ; que les Heures détellent vos courriers ; vous-même éteignez votre flambeau , & connoissez enfin le repos après vos longues fatigues.

LE SOL. Tu viens m'annoncer là des choses bien extraordinaires , & qu'on n'a jamais vues. Me suis-je donc égaré dans mon cours ? Ai-je poussé mes

courriers au delà des limites qui me sont prescrites , pour que le Maître des Dieux me marque un tel ressentiment , & accorde à la Nuit une triple victoire sur le Jour ?

MERC. Non ; point du tout. Cela ne doit pas toujours durer. Jupiter veut seulement jouir d'une nuit plus longue.

LE SOL. Où est-il maintenant ? & d'où viens-tu m'apporter de pareilles nouvelles ?

MERC. De Béotie , où il est avec l'épouse d'Amphitryon.

LE SOL. Sans doute il lui fait la cour ? Une nuit ne seroit-elle pas bien suffisante ?

MERC. Non , car cette union doit produire un Héros fameux , & destiné à de grandes entreprises. Une seule nuit ne suffit pas pour lui donner la naissance.

LE SOL. Eh bien , soit ; qu'il n'y manque rien , & que les vœux de Ju-

piter soient accomplis de tout point.

Entre nous, mon cher Mercure, on ne voyoit rien de semblable du temps de Saturne. Ce Dieu n'auroit point quitté son épouse & le Ciel pour aller coucher à Thebes; & il ne s'abaisa jamais jusqu'à de simples mortelles. Le jour & la nuit suivoient constamment leur cours ordinaire, selon l'ordre des saisons; leur durée ou leur succession n'éprouvoient jamais la moindre révolution inattendue. Mais aujourd'hui, il faut bouleverser tout l'Univers pour une femme. Mes courriers vont se ralentir, & perdre leur vélocité au sein du repos; ils suivront plus difficilement la route qu'ils n'auront point parcourue depuis trois jours : les infortunés mortels vont être plongés pendant tout ce temps dans les plus épaisses ténèbres, & l'avantage qu'ils retireront des amours de Jupiter, ce sera de dormir pendant le long espace qu'il lui faut pour engendrer un Athlete.

MERC. Un peu plus de modération dans vos discours, Dieu de la Lumière : ces déclamations pourroient vous devenir funestes. Je vais maintenant trouver la Lune & le Sommeil, pour ordonner à la première de s'avancer plus lentement dans sa carrière, & à l'autre de ne point abandonner les mortels, de peur qu'ils ne s'apperçoivent de la durée de cette longue nuit.

DIALOGUE XI.

Amour de la Lune pour Endymion.



V É N U S , L A L U N E .

V É N U S .

Q U E dit - on de vous , belle Courriere de la Nuit ? que souvent , au milieu de votre carrière , vous arrêtez votre char sur la Carie , pour y

contempler à loisir le chasseur Endymion (a), dormant sur les montagnes ! On assure même, que suspendant quelquefois votre course à moitié faite, vous descendez sur la terre pour lui rendre visite.

LA LUNE. Votre fils pourroit vous instruire de mes égaremens, car lui seul en est la cause.

VÉNUS. Je n'ignore pas de quoi le petit audacieux est capable ; & moi, qui suis sa mere, je n'ai pas moins à m'en plaindre qu'un autre ; il m'a fait descendre tantôt sur le mont Ida pour le Troyen Anchise, & tantôt sur le Liban pour Adonis (b). Encore a-t-il

(a) Endymion étoit petit-fils de Jupiter. Ayant été surpris avec Junon, il fut condamné à dormir pendant trente ans. Diane l'aima ensuite ; & n'osant le voir pendant le jour, elle quittoit le Ciel toutes les nuits pour le visiter, & elle en eut plusieurs enfans.

(b) Le Liban est une longue chaîne de montagnes de la Syrie, qui a son penchant extérieur.

eu la méchanceté d'inspirer à Proserpine les mêmes sentimens pour cet aimable jeune homme , & de me priver ainsi de la moitié de mes amours. Je l'ai souvent menacé de mettre son arc & son carquois en pieces , & de lui couper les ailes ; je lui ai même déjà donné le fouet avec ma pantoufle : inutiles châtimens ! Timide & soumis pour le moment , il oublie l'instant d'après tout ce qu'il a promis.

Mais , dites-moi , Endymion est-il beau ? cela console du moins du malheur d'aimer.

LA LUNE. Sans doute , il l'est beaucoup à mes yeux. Je le trouve ravissant , sur-tout lorsque , tranquillement

vers la Méditerranée , ou les côtes de Phénicie.

Adonis , jeune homme extrêmement beau , naquit de l'inceste de Cynire Roi de Cypre , avec Myrrha sa fille. Il étoit grand chasseur. Vénus l'aima passionnément , & eut la douleur de le voir tué par un sanglier ; mais elle le métamorphosa en anémone.

endormi sur son manteau , qui lui sert de lit , il tient de sa main gauche , nonchalamment étendue , un faisceau de javelots prêts à s'échapper de ses doigts languissans , & que sa droite , recourbée sous sa tête , qu'elle environne avec grace , ajoute de nouveaux charmes aux attraits de son visage. Que j'ai de plaisir , lorsqu'il s'éveille , à le voir exhaler dans un long soupir , le doux parfum de son haleine ! Je descends alors sans bruit , & m'approchant doucement , en marchant sur la pointe des pieds , de peur de l'épouvanter.... Mais j'en ai dit assez pour vous faire juger de l'état de mon cœur , & vous devinez aisément tout le reste.



DIALOGUE XII.

*Les torts de l'Amour , & sa
justification.*

V É N U S , C U P I D O N .

V É N U S .

Vois, mon fils, combien de reproches on peut te faire ! Je ne parle pas seulement des crimes que tu forces les hommes à commettre ; soit contre eux-mêmes , soit les uns à l'égard des autres ; mais encore de tous ceux que tu occasionnes dans le Ciel. Sous combien de formes différentes tes caprices malicieux n'ont-ils pas montré Jupiter ? Tu contrains la Lune à descendre du Ciel ; tu obliges le Soleil à s'amuser chez Climène , où il oublie de fournir sa carrière. Tu es encore moins scrupuleux à mon égard ,

& tu comptes pour rien toutes les peines que tu causes à ta mere. Si la respectable Rhée, qui donna le jour à tant de Dieux, est éprise d'un jeune Phrygien, malgré les rides & les ravages du temps, c'est à toi, petit audacieux, qu'elle doit s'en plaindre; ses fureurs infernales sont ton ouvrage; c'est toi qui unis des lions à son char; c'est toi qui attaches à sa suite les Corybantes, forcenés comme elle; c'est toi en un mot qui promenes les pas extravagans sur les rochers du mont Ida. Cette infortunée appelle son cher Atys, en poussant des hurlemens affreux : on voit dans la troupe de ses Corybantes, l'un s'ouvrir le coude avec la pointe d'un glaive; l'autre, tout échevelé, courir à travers les précipices & les montagnes; celui-ci donner du cor, celui-là faire entendre le son retentissant du tambour ou de la cymbale; tous, en un mot remplir le mont Ida de leurs bruyantes extrava-

gances. Je crains tout pour toi , cruel enfant à qui j'ai donné la naissance ; je crains que Rhée , dans ses accès de fureur , ou plutôt , rendue à l'usage de ses sens , ne te fasse déchirer par les Corybantes , ou ne te livre en proie à ses lions. Je meurs de frayeur en te voyant exposé à de si affreux dangers.

C. Soyez tranquille , ma mere ; je fais apprivoiser les lions mêmes , & me familiariser avec eux. Souvent ils me souffrent sur leur dos , & leur crierie me sert de rênes pour les conduire à mon gré ; ils me flattent , ils me caressent ; je plonge impunément mon foible bras dans leur gueule entr'ouverte , ils lechent ma main , que je retire saine & sauve d'entre leurs dents. Comment , d'ailleurs , voulez - vous que la mere des Dieux ait jamais le loisir de penser à moi ? elle est toute à son cher Atys. Enfin , quel crime y a-t-il à montrer les objets dans toute leur beauté , comme je le fais ? Est-ce

ma faute, à moi, si vous êtes éprises de ce qui est beau ? Si vous avez à vous plaindre, c'est des charmes séducteurs qui vous entraînent, mais non pas de moi. Vous, ma mere, consultez votre cœur : pourroit-il consentir aux rigueurs du Dieu Mars ? & forme-t-il des vœux pour l'indifférence ?

V. Que tu es séduisant ! Il faut toujours finir par te céder ; mais un temps viendra que tu te souviendras de mes plaintes.



DIALOGUE XIII

*Dispute entre Esculape & Hercule ,
sur la préséance.*



JUPITER , ESCULAPE ,
HERCULE.

JUPITER.

CESSEZ-VOUS bientôt l'un & l'autre , de disputer comme deux hommes querelleurs ? Croyez-vous que cela soit fort décent , sur-tout à la table des Dieux ?

H. Voulez-vous donc , Maître de l'Olympe, que cet empoisonneur passe avant moi ?

E. Cela doit être , je vaux mieux que toi.

H. Et en quoi donc , scélérat , qui

as été frappé de la foudre? Seroit-ce pour les beaux faits, qui t'ont mérité, de la part de Jupiter, la punition des Titans? Il ne t'a rendu l'immortalité que par pitié.

E. Tu oublies donc ton bûcher du mont Oëta, toi qui me reproches d'avoir éprouvé les flammes du tonnerre?

H. Oserois-tu bien comparer ta vie à la mienne? Comme fils de Jupiter, on m'a vu entreprendre les plus glorieux travaux, & délivrer mon siècle de mille fléaux qui désoloient la terre : j'ai détruit les bêtes les plus féroces, & puni les plus redoutables brigands. Mais toi, Charlatan, qu'as-tu jamais fait autre chose que de composer de l'orviétan avec des racines & des plantes, & de rester auprès des malades? Ne voilà t-il pas quelque chose de bien merveilleux!

E. Tu as raison, car c'est moi qui t'ai tiré de l'état déplorable dans lequel

tu étois l'autre jour en arrivant au Ciel. C'est mon *orviétan* qui t'a guéri de toutes les brûlures dont la robe de Nessus & les flammes de ton bûcher t'avoient couvert le corps. Tu demandes ce que j'ai fait : Je n'ai point servi, timide esclave, aux pieds de la Reine de Lydie ; on ne m'a point vu dans une parure efféminée, prendre la quenouille aux côtés d'Omphale, ni soumettre ma joue aux soufflets de ses sandales dorées. On ne me reprochera point non plus d'avoir massacré ma femme & mes enfans, dans un accès de noire frénésie (a).

H. Si tu ne finis à l'instant tes impertinences, je te ferai bientôt voir que ton immortalité ne te servira pas à grand chose. Prends garde que je ne mette

(a) Cette femme est Mégare fille de Créon. Junon, toujours irritée contre Hercule, le fit tomber en frénésie, & lui inspira une telle fureur, qu'il massacra Mégare son épouse, & les enfans qu'il avoit eus d'elle.

la main sur toi, & que de mon bras vigoureux, je ne te précipite du haut du Ciel, la tête la première; je te briserai si bien le crâne, que Pan lui-même ne pourra te guérir.

J. Et moi, si vous ne cessez de troubler les plaisirs du festin par vos débats éternels, je vais vous chasser l'un & l'autre de la table des Dieux. Il est juste qu'Esculape ait la préséance, parce qu'il est mort le premier.



DIALOGUE XIV.

Mort d'Hyacinthe.

MERCURE , APOLLON.

MERCURE.

D'ou vient donc , Apollon , cet air sombre & mélancolique ?

A. Hélas ! mon cher Mercure , je suis on ne peut plus malheureux en amour.

M. C'est-là en effet un vrai malheur. Mais quel est précisément le sujet de ta douleur ? pleures-tu encore l'infortune de Daphné ?

A. Non , mais le charmant Hyacinthe , que je chérissais plus que moi-même.

M. Comment ! il est mort ! Et quel barbare a pu trancher ses jours ? sans

doute son cœur cruel ne connut jamais les doux sentimens de l'amour.

A. Ah ! Mercure ; ce crime est mon ouvrage.

M. Tu étois donc dans un accès de fureur ?

A. Non ; c'est un malheur involontaire.

M. Dis-moi , je te prie , comment il est arrivé ?

A. Le pauvre enfant vouloit apprendre à jouer au palet , & nous nous exercions ensemble ; Zéphir , l'affreux Zéphir , qui l'aimoit inutilement depuis long-temps , voulut enfin se venger de son indifférence & de ses dédains. Comme je lançois le palet fort haut , selon notre coutume , ce cruel Tyran des airs souffla tout à coup avec véhémence , du haut du Taigete (a) ; le

(a) Lucien , dans ce Dialogue , suppose que le jeune Hyacinthe étoit de Laconie , & le fait mourir dans Amiclée , ville peu éloignée de Sparte , vers le midi,

disque fuit l'impulsion violente du courant rapide , & vient frapper droit à la tête mon jeune & malheureux ami. Le sang coule à grands flots de sa large blessure , & ses yeux se ferment aussi-tôt à la lumière. Je voulus à l'instant percer le barbare à coups de fleches , & je le poursuivis jusqu'aux pieds de la montagne. Mes mains éleverent le tombeau d'Hyacinthe dans le lieu même où il reçut le coup fatal (a). J'ai voulu que de la terre , arrosée de son sang , sortît la plus suave & la plus brillante de toutes les fleurs (b) ; que chacune de

(a) Le texte dit : *dans Amiclée*.

(b) Quelques-uns disent que par la fleur d'Hyacinthe , il faut entendre le pied d'allouette , où l'on croit voir ces deux lettres , A I , qui représentent le son naturel par lequel on exprime sa douleur lorsqu'on se sent blessé. Les Mythologistes disent encore que le sang d'Ajax , qui se tua lui-même après sa dispute avec Ulysse , fut changé en hyacinthe , & que les deux lettres empreintes sur les feuilles de cette fleur , sont les lettres initiales du nom d'AIAX.

ses feuilles portât toujours empreinte l'expression de mes regrets, & marquât les accens de ma douleur. N'approuveras-tu pas maintenant les larmes que je donne à ce cher enfant?

M. Non. L'objet de ta tendresse étoit mortel ; tu le savois. Il n'est plus, tu dois t'en consoler.

DIALOGUE XV.

Bizarreries de l'Amour.

MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

N'EST-IL pas bien étrange qu'un boiteux rebutant & un vil Artisan comme ce Vulcain, ait en partage l'une des Graces, & la mère des Amours, les deux plus belles de toutes les Déeses ?

A. Que veux-tu ? c'est un heureux

caprice du Destin. Pour moi, je ne conçois pas comment elles peuvent seulement approcher de lui, sur-tout lorsqu'il est dégoûtant de sueur, & qu'il rapporte, du milieu de ses forges, un visage couvert de suie & de fumée. Cependant elles l'embrassent, elles le caressent, elles consentent à passer les nuits à ses côtés.

M. Quand j'y pense, je ne reviens pas non plus de ma surprise, & je porte envie à son sort. Comptons après cela, mon cher Apollon, sur les avantages dont nous nous glorifions l'un & l'autre. Peigne avec soin ta longue chevelure, pince ta guitare enchanteresse, vante tes graces & ta beauté; & moi, que je prétende à mon tour faire valoir la force & la souplesse de mon corps, ou mon art merveilleux à toucher ma lyre; puis, quand la nuit sera venue, il nous faudra tous les deux aller dormir seuls.

A. Moi je n'ai jamais réussi en amour;

des deux objets les plus chéris de mon cœur , l'un a péri d'un coup de palet , & l'autre , plutôt que de vivre avec moi , a préféré de végéter sous l'écorce d'un arbre insensible ; en un mot , pour me consoler de la perte d'Hyacinthe & de Daphné , il ne me reste que de vaines couronnes , & des fleurs.

M. Je n'ai pas éprouvé tant de rigueurs , & Vénus.... mais il faut être discret.

A. Oui , son fils Hermaphrodite passe aussi pour être le tien.

Une chose me surprend , explique-la moi , si tu le peux ; c'est qu'il ne s'élève point de jalousie entre les deux maîtresses de Vulcain.

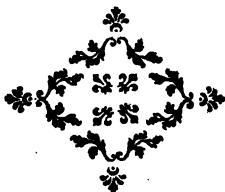
M. Cela n'est pas étonnant : l'une habite Lemnos avec lui , & Vénus est dans le Ciel , où , toute occupée de son cher Mars , elle ne pense guère à ce noir Forgeron.

A. Et Vulcain fait-il cela ?

M. Oh ! sans doute ; mais que veux-

tu qu'il fasse contre un jeune & vigoureux Guerrier? Le pauvre époux ronge tranquillement son frein , & prend son mal en patience. Cependant il menace quelquefois ses rivaux de leur joter quelque tour , & de les enlacer dans des filets ; lorsqu'il les prendra sur le fait.

A. Je ne fais , mais je voudrois bien être celui qui sera pris au piège.



DIALOGUE XVI.

Jalousie de Junon contre Latone.



J U N O N , L A T O N E .

J U N O N .

IL faut convenir, Latone, que vous avez donné deux beaux enfans à Jupiter.

L. Que voulez-vous, Junon ? nous ne pouvons pas toutes mettre au monde un Vulcain.

J. Mais ce Vulcain, tout boiteux qu'il est, ne laisse pas d'être fort utile : c'est un excellent Artiste, à qui le Ciel est redevable d'un de ses plus beaux ornemens (a) ; il a obtenu la main de

(a) C'est sans doute la foudre de Jupiter que Vulcain forgeoit avec les Cyclopes.

Vénus, & il fait lui plaire. Mais votre Diane est une *Virago* que l'on trouve toujours errante par monts & par vaux; on fait d'ailleurs quelle est sa nourriture ordinaire chez les Scythes anthropophages(*a*); elle ne craint point d'imiter ces barbares en mangeant la chair de ses hôtes, qu'elle égorge inhumainement(*b*). Pour votre Apollon, à l'en croire, il est habile en toutes choses; il n'a point d'égal dans l'art de lancer des fleches, ou de pincer la guitare; il connoît tous les secrets de la Médecine, & sur-tout il pénètre dans

(*a*) Nous avons déjà vu que les Scythes immoloient des victimes humaines.

(*b*) Des Mythologistes disent que Persès, Roi cruel de la Chersonese Taurique, fut pere d'Hécate, plus cruelle encore & plus méchante que lui; que cette Hécate, grande Magicienne, & habile empoisonneuse, ayant tué son pere par le poison, épousa son oncle Eétés Roi de la Colchide, & qu'elle en eut Circé, Médée, & Ægialus.

ceux de l'avenir ; aussi a-t-il des boutiques de bonne aventure à Delphes , à Claros , à Didyme (a) , où le rusé Charlatan trouve moyen de tromper impunément ses crédules consultants. Les réponses que reçoivent ces infortunés , sont si obscures & si adroitement ménagées , que l'on voit bien qu'elles sont faites pour cadrer à tout événement , de manière à ne jamais compromettre les Oracles mensongers. Tous ces antres , où se fabrique l'imposture , sont pour lui autant de mines fécondes qui l'enrichissent ; car com-

(a) Ces divers endroits , & plusieurs autres , étoient fameux par les Oracles d'Apollon. Delphes , qui est aujourd'hui un petit lieu nommé *Castrî* , étoit au pied du Parnasse , du côté du midi , dans la Phocide. Claros étoit une ville d'Ionie , qu'il faut distinguer de l'île du même nom , dans la mer Egée ; Didyme est une des îles Eoliennes particulièrement consacrées à Vulcain , & dont elles portent aussi le nom. Ces îles sont dans le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie.

bien y voit-on accourir tous les jours de fots mortels , qui viennent eux-mêmes se prendre au piège ? Quelques-uns cependant , plus sages que les autres , s'apperçoivent aisément que son art se réduit à jeter de la poudre aux yeux. Ce fameux Devin , avec toute sa science , n'a pu prévoir qu'il tueroit son cher Hyacinthe d'un coup de palet ; il n'a pu deviner qu'au mépris de ses graces & de sa belle chevelure , Daphné prendroit la fuite à son approche. En vérité , ma chere , je ne vois pas , après cela , quels avantages vous pouvez prétendre sur l'infortunée Niobé , du côté de votre charmante progéniture

L. Il n'est pas difficile de concevoir pourquoi mon *inhumaine Anthrophage* , & mon *Diseur de bonne aventure* , admis au rang des Dieux , ont le malheur de déplaire à Junon. L'une est belle , on lui fait la cour ; l'autre pince

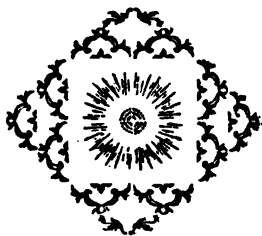
de la guitare à la table des Dieux, & on l'admire.

J. On l'admire ! En vérité , vous me faites rire, Latone ; si les Muses lui avoient rendu justice, il auroit succombé dans le défi de Marsyas , & c'est votre fils qui auroit mérité d'être écorché tout vif ; mais on fait que cet infortuné fut pris par ruse , & condamné injustement. Pour votre fille , elle est si belle , que , surprise au bain par le chasseur Actéon , elle le fit mettre en pieces par ses chiens , dans la crainte sans doute qu'il ne divulguât ce qu'il connoissoit de ses charmes secrets ; vous m'avouerez que la pudeur d'une vierge qui préside aux enfante-mens , est une chose assez plaisante (a).

L. Vous êtes bien fiere , Junon ,

(a) Diane , sous le nom de *Lucine* , étoit invoquée par les femmes enceintes. C'est un reproche que plusieurs Peres de l'Eglise ont fait , avec Lucien , à la Mythologie Païenne.

parce que vous partagez la couche & le diadème du Souverain des Dieux : vos titres glorieux vous rendent la plus arrogante des Déeses ; mais nous verrons bientôt couler vos larmes , lorsque Jupiter vous quittera pour aller sur la terre prendre la forme d'un cygne ou d'un taureau.



DIALOGUE XVII.

Mars & Vénus surpris par Vulcain (a).

APOLLON, MERCURE.

A P O L L O N.

Q U'AS-TU à rire, Mercure?

MERCURE. Ah ! je viens d'être témoin d'une plaisante aventure.

A. Dis-moi ce que c'est, afin que je puisse en rire avec toi.

(a) Lucien a pris l'idée de ce Dialogue dans le huitième chant de l'Odyssée, où l'aventure de Mars & de Vénus est racontée dans un plus grand détail encore, v. 266-366. Apollon, dans Homère, arrive le dernier de tous les Dieux au spectacle comique que leur donnoit Vulcain, & ce Dieu s'entretient avec Mercure à peu près comme le fait dans ce Dialogue.

M. Vénus & Mars ont été surpris couchés ensemble , & Vulcain les a pris dans un filet où ils sont retenus l'un & l'autre.

A. Comment donc cela ? En vérité, la chose est risible.

M. Il paroît qu'il les épioit depuis long-temps. Il avoit placé autour du lit des filets, dont le tissu délicat échappoit à la vue , puis s'étoit mis en devoir d'aller à sa forge (a). Tandis qu'il étoit à travailler , Mars se glissa furtivement chez lui , croyant n'être aperçu de personne : mais le Soleil le vit , & fut en avertir Vulcain. Nos deux galans se croyant en sûreté , se livroient avec sécurité à leurs doux ébats , lorsque tout-à-coup ils se virent enveloppés de rets perfides. Vulcain lui-même paroît à leurs yeux. La

(a) De descendre du Ciel à Lemnos.

pauvre épouse étoit dans un état à ne pouvoir se montrer, & n'avoit rien pour se couvrir. Mars, qui croyoit rompre le filet, fait d'abord tout ce qu'il peut pour s'en débarrasser; puis voyant ses efforts inutiles, il a recours aux prières.

A. Mais enfin, Vulcain les a-t-il mis en liberté?

M. Non, pas encore. Il a rassemblé tous les Dieux, pour être témoins de ce spectacle. Les deux prisonniers, qui n'ont que le filet pour toute couverture, n'osent lever les yeux, & rougissent jusqu'au fond de l'ame. Pour moi, la vue de cette scène délicieuse m'a fait presque autant de plaisir que si j'en avois été Aâteur.

A. Et ce Forgeron n'est pas honteux d'afficher ainsi son déshonneur?

M. Au contraire, il étoit le premier à rire de ses deux captifs. A te dire vrai, j'aurois voulu être à la place de

Mars (a) ; je ne dis pas seulement obtenir les faveurs de la plus belle des Déeses, mais encore me voir ainsi enchaîné avec elle.

A. Quoi ! tu ferois à ce prix le sacrifice de ta liberté ?

M. Et toi, tu ne le ferois pas ? Approche seulement, & viens voir. Si, au premier coup d'œil, tu n'es pas de mon avis, je suis ton plus grand admirateur.

(a) Ovide a dit, Métam. IV, v. 185 :

*Lemnius extemplò valvas patefecit eburnas,
Admisitque Deos, illi jacuere ligati
Turpiter, æque aliquis de Di, non cristibus optat
Sic fieri turpis.*



DIALOGUE XVIII.

Reffentiment de Junon contre Bacchus fils de Jupiter & de Sémélé.

JUNON, JUPITER.

JUNON.

POUR moi, je rougirois bien d'avoir un fils auffi abruti dans le vin, & auffi efféminé que ce Bacchus. Que la molle élégance de fa coiffure eft méprifable à mes yeux ! Plus femme encore que toutes les femmes infenfées qu'il traîne en foule à fa fuite, on le voit danfer avec elles au fon du tambourin, de la cymbale & de la flûte; en un mot, jamais perfonne ne refsembloit moins que lui à Jupiter fon pere.

JUP. Mais cet efféminé a subjugué la

Lydie, enchaîné les habitans du Tmolus, & soumis la Thrace (a). Il a fait plus encore ; s'avancant dans les Indes à la tête de cette troupe de femmes, il a su , sans aucun autre secours, se rendre maître de ces vastes contrées , prendre les éléphans qui venoient à sa rencontre, & faire prisonnier le reste du pays , qui ne résista que quelques instans. Au milieu de tant de glorieux exploits, on l'a cependant toujours vu sautant, dansant, armé de branches de lierre , plongé , comme vous dites , dans une joyeuse ivresse, & transporté de ses fureurs bachiques. Lorsqu'un

(a) La Lydie est une contrée de l'Asie mineure, renfermée entre la Mysie du côté du nord, & la Carie du côté du midi ; elle confine à la Phrygie vers l'orient, & à l'Ionie vers l'occident. Le Tmolus étoit une montagne de la Lydie. Lucien, par *les habitans du Tmolus*, entend sans doute toutes les villes qui étoient situées ou sur cette chaîne de montagnes , ou aux environs, telles que Sardes , Philadelphie, &c.

insolent osa se permettre contre lui des discours injurieux, & médire de ses mysteres, mon fils en tira une vengeance éclatante, ou en le retenant captif dans les ceps entrelacés de sa plante favorite, ou en inspirant à la mere du coupable la frénétique fureur d'une biche qui déchire le fruit de ses amours. Il me semble que toutes ces actions sont mâles & vigoureuses, & qu'elles ne déshonorent point le pere de Bacchus. S'il a fait tant de belles choses au sein des jeux & des plaisirs, qui peut le trouver odieux ou méprisable ? Au contraire, quand on s'est acquis tant de gloire dans l'ivresse, que n'eût-on point fait dans le sang-froid de la raison ?

JUN. Vous allez bientôt louer aussi la belle invention de la vigne & du vin, malgré les effets extraordinaires qui en résultent tous les jours ; malgré les injures que vomissent les ivrognes chancelans, & les fureurs auxquelles ils se

livrent. N'a-t-on pas vu le malheureux Icarius, qui reçut le premier de votre fils le funeste présent de la vigne, immolé à coups de hoyau par ceux qu'il avoit enivrés avec lui ?

JUP. Ce que vous dites-là ne prouve rien ni contre le vin, ni contre Bacchus. Ces accidens, que vous leur attribuez, ne viennent que des excès, & de l'abus d'une excellente chose ; le vin, pris avec modération, réjouit le cœur de l'homme ; il le rend doux & humain. Citez-vous un seul des compagnons d'Icarius à qui le même malheur soit arrivé ? Tenez, Junon, il vous reste encore quelque levain de jalousie ; & vous pensez à Sémélé, quand vous déprimez ce qu'il y a de plus louable dans Bacchus.



DIALOGUE XIX.

*Tous les Dieux sont soumis à
l'Amour, excepté Minerve, Diane,
& les Muses.*



VÉNUS, CUPIDON.

V É N U S.

P U I S Q U E tous les Dieux sont en butte à tes traits vainqueurs, sans en excepter Jupiter, Neptune, Apollon, Rhée, & moi-même, qui suis ta mere, pourquoi, mon fils, Minerve est-elle seule à l'abri de tes attaques ? Pour elle, ton flambeau n'a point de flammes, ton carquois est sans fleches ; tu ne fais plus manier ton arc, ni porter des coups certains.

CUPIDON. Ma mere, c'est que je re-

doute cette Déesse ; son regard mâle & menaçant m'épouvante ; lorsque je m'avance vers elle avec mon arc tendu, son panache fièrement agité me remplit d'une frayeur subite ; je tremble, & mes traits s'échappent de mes mains,

V. Mars est plus terrible encore , & cependant tu l'as défarmé & vaincu.

C. Oui ; mais il m'appelle de lui-même , & me fait un accueil plus engageant. Minerve , au contraire , annonce dans ses yeux la défiance & la colère ; il m'est arrivé même de fondre sur elle d'un vol téméraire , & de la toucher presque avec mon flambeau. Si tu oses m'approcher , me disoit-elle aussi-tôt , je jure par mon pere , que je vais te percer de ma lance , & te précipiter, la tête la première , dans le Tartare , ou te déchirer en mille pièces , afin qu'on n'entende jamais parler de toi. Ces menaces , & beaucoup d'autres , étoient accompagnées

de regards furieux : outre cela, elle porte devant elle une tête épouvantable, toute hérissée de serpens, dont l'aspect me fait frémir, & m'oblige à prendre la fuite (a).

V. Comment ! tu crains Minerve & la Gorgone, toi qui affrontes la foudre de Jupiter ! Et les Muses, pour-

(a) Minerve, indignée de ce que Neptune & Méduse avoient profané son Temple, métamorphosa les cheveux de Méduse en serpens, & donna à sa tête la vertu de changer en pierre tous ceux qui la regardoient. Persée, muni du bouclier de Minerve, & des talonniers de Mercure, coupa la tête à Méduse, & la porta à la Déesse, qui l'attacha à l'égide dont Jupiter lui avoit fait présent.

Méduse, fille de Phorcus Dieu Marin, est connue encore, ainsi que ses deux sœurs, sous le nom de *Gorgones* : elles n'avoient à elles trois qu'un seul œil, dont elles se servoient tour à tour ; elles étoient coiffées de couleuvres, portoient de grandes ailes, avoient des griffes de lion aux pieds & aux mains, & des défenses de sanglier dans la bouche.

quoi

quoi sont-elles à l'épreuve de tes traits ?
 Portent-elles aussi un panache effrayant,
 ou une tête de Méduse ?

C. Ma mere, elles sont vénérables,
 & je les respecte. On les trouve toujours occupées à quelque chose d'utile ;
 elles cultivent les Beaux-Arts & la
 Musique, & souvent je me suis arrêté
 au milieu d'elles pour jouir de leurs
 chants agréables.

V. Passe encore pour les Muses, puisqu'elles sont *vénérables*. Mais Diane, pourquoi ne lui fais-tu jamais aucune blessure ?

C. Ma foi, c'est qu'il est impossible de la suivre & de l'atteindre dans ses courses vagabondes sur les montagnes. D'ailleurs, un autre amour occupe son cœur.

V. Et quel amour ?

C. Celui de la chasse. Elle n'aime que les cerfs & les autres habitans des forêts, pour avoir le plaisir de les

poursuivre, & de les percer à coups de fleches. Voilà son unique passion, & elle s'y livre toute entière. Mais je fais bien me dédommager sur son frere, malgré toute l'habileté de celui-ci à lancer le javelot.

V. Oh! oui; je sais que tu ne l'as pas épargné,



DIALOGUE XX.

Jugement de Pâris.

JUPITER, MERCURE, JUNON,
MINERVE, VÉNUS, PARIS.

JUPITER.

MERCURE, prends cette pomme (a),
& va trouver en Phrygie ce jeune
Berger, fils de Priam, qui fait paître
ses troupeaux sur l'un des sommets du

(a) La Discorde, piquée de n'avoir pas été invitée avec les autres Dieux aux nocces de Thétis & de Pélée, résolut de s'en venger, en jetant sur la table du festin une pomme d'or, qui portoit ces mots : *A la plus belle*. Junon, Pallas, & Vénus disputèrent cette pomme, jusqu'à ce que Pâris, par l'ordre de Jupiter, termina la querelle en faveur de Vénus.

T ij

mont Ida (a). Tu lui diras de ma part, que, comme il est beau lui-même, & connoisseur en amour (b), je veux qu'il prononce entre ces trois beautés, & qu'il donne la pomme à celle qu'il en croira digne. Vous, Déeses, disposez-vous à vous rendre vers votre Juge, Je me réfuse en cette affaire. Je vous aime toutes trois également, & je voudrois, s'il étoit possible, que chacune de vous remportât la victoire : d'ailleurs, on ne peut décerner le prix à l'une, sans devenir odieux aux deux autres; ainsi je ne puis être arbitre entre vous. Le jeune Phrygien devant

(a) Il en avoit trois, dont le plus élevé, sur lequel Lucien place la scène du jugement de Pâris, étoit le Gargare.

(b) Socrate disoit de lui-même, qu'il étoit *σοφὸς τὰ ἔρωτικά*, ce qui peut signifier également Sage, ou connoisseur en amour : ses disciples lui donnoient aussi cette épithète, que Lucien, par dérision du Philosophe, applique assez plaisamment au galant Berger de Phrygie.

lequel je vous envoie, est issu du sang des Rois, & parent de mon Ganimede; élevé sur les montagnes, il est simple, & plein de candeur.

VÉNUS. Pour moi, Maître des Dieux, quand vous nous donneriez le caustique Momus pour Juge, je ne craindrois point de paroître à ses yeux; car que trouveroit-il à reprendre en moi? Mais il en faut un qui plaise aux trois rivales.

JUNON. Vénus, nous avons autant de confiance que vous, & nous accepterions votre bien aimé Mars lui-même, si l'on nous le proposoit. Ainsi nous agréons le Berger Pâris, quel qu'il soit.

JUPITER. Et toi, ma fille, y consens-tu? Quel est ton avis? Tu rougis, & tu détournes la vue. Un peu d'embarras en pareilles circonstances sied bien à une Vierge modeste. Mais ton silence est un aveu. Partez donc. Je recommande cependant à celles d'entre

vous qui n'auront point l'avantage, de renoncer à tout sentiment de haine & de vengeance contre le Berger. Vous ne pouvez pas être également belles toutes les trois.

• **MERCURE.** Déesse, prenons le chemin de la Phrygie; hâtez-vous de me suivre, je serai votre guide. Vous pouvez avoir confiance en votre Juge; je connois Pâris; c'est un beau jeune homme, d'ailleurs très-galant, & par conséquent fort en état de décider entre vous. Je vous jure que l'on pourra s'en rapporter à son avis.

VÉNUS. Tant mieux pour moi, s'il est équitable. Mais, dis-moi, Mercure; est-il marié, ou n'a-t-il point de compagne?

MERCURE. Je ne crois pas qu'il soit absolument sans femme.

VÉNUS. Que veux-tu dire?

MERCURE. Je pense qu'il aime quelqu'une des beautés rustiques du mont Ida; mais cependant sans en être for-

tement épris. Pourquoi me faites-vous cette question ?

VÉNUS. Pour rien.

MINERVE. Mais, Mercure, en parlant en secret à Vénus, tu trahis ses deux rivales ; & Jupiter ne t'a point chargé de cela.

MERCURE. Ne craignez point ; nous ne disons rien qui puisse vous causer d'ombrage. Vénus me demandoit seulement si Paris étoit marié.

MINERVE. Et pourquoi cette curiosité ?

MERCURE. Je n'en fais rien ; l'idée du moment, m'a-t-elle dit : elle m'a interrogé sans dessein.

MINERVE. Est-il en effet sans femme ?

MERCURE. Je ne le crois point.

MINERVE. A-t-il les inclinations martiales ? Aime-t-il la gloire ; ou n'aime-t-il que le soin de ses troupeaux ?

MERCURE. Je ne puis rien vous garantir : mais je présume qu'un jeune homme à la fleur de l'âge doit être

animé du beau feu de la gloire, & désirer de se distinguer dans les combats.

VÉNUS. Eh bien, Mercure, je ne te fais pas un crime, moi, d'avoir une conversation particulière avec ma rivale; c'est le fait d'une querelleuse, & point du tout celui de Vénus.

MERCURE. Sa question étoit à peu près la même que la vôtre, & je lui ai répondu aussi simplement. Ainsi, ne croyez pas que je l'aye favorisée plus que vous, & ne me sachez point mauvais gré.

Mais, tout en causant, nous avons laissé le Ciel bien loin derrière nous. Voilà la Phrygie; je vois le mont Ida, & même, si je ne me trompe, le jeune Pâris, votre Juge.

JUNON. Où est-il? Je ne le vois pas.

MERCURE. Tenez, regardez à gauche, non pas au sommet de la montagne, mais à mi-côte, à l'endroit où vous voyez un antre & un troupeau.

JUNON. Un troupeau ! je n'en aperçois aucun.

MERCURE. Comment ! vous ne voyez pas, au bout de mon doigt, des génisses qui s'échappent de derrière les rochers, & un homme qui descend en courant après elles, pour les rassembler avec sa houlette ?

JUNON. Je le vois maintenant, si c'est là lui.

MERCURE. Lui-même. Puisque nous ne sommes pas éloignés, si vous le jugez à propos, nous descendrons ici, & nous ferons le reste de la route à pied. Nous pourrions épouvanter Pâris, en tombant tout-à-coup des nues en sa présence.

JUNON. Tu as raison ; je suis de ton avis. Lorsqu'une fois nous serons à terre, il faut que Vénus marche la première, & nous serve de guide à son tour. Elle doit connoître le local, puisque, si l'on en croit la renommée, elle

est venue quelquefois ici rendre visite à son cher Anchise.

VÉNUS. Courage, Junon; je ne m'offense pas de votre plaisanterie.

MERCURE. Déesse, je me charge encore de vous montrer le chemin. J'ai eu le temps d'étudier tous les détours du mont Ida, lorsque Jupiter aimoit son jeune Phrygien; il m'a souvent envoyé dans ces lieux pour le venir voir. Voici le rocher où cet aimable enfant s'amusoit à jouer de la flûte en gardant ses troupeaux, quand il fut enlevé par Jupiter, déguisé sous la forme d'un aigle. L'oiseau céleste vint s'abattre derrière lui, le saisit légèrement dans ses serres, prit sa tiare dans son bec, & s'élança au milieu des airs. L'innocent Berger détournoit la tête pour fixer ses regards épouvantés sur son ravisseur. Je pris sa flûte, qu'il avoit laissé tomber dans sa frayeur, & je volai à côté de l'aigle, pour aider celui-ci à soutenir son doux fardeau....

Mais voici votre Juge; abordons-le...

Bon jour, beau Pasteur.

PARIS. Bon jour, jeune inconnu.

Qui vous amène en ces lieux? Quelles sont ces aimables femmes que vous accompagnez? D'aussi rares beautés ne sont pas faites pour habiter les montagnes.

MERCURE. Ce ne sont point des femmes. Tu vois, mon cher Pâris, Junon, Minerve & Vénus; & moi, je suis Mercure, que Jupiter envoie vers toi..... Eh quoi! tu trembles & tu pâlis! Ne crains rien; nous ne te voulons point de mal. Jupiter ordonne que tu sois Juge de leur beauté, & il s'en rapporte à ta décision; parce que, dit-il, tu es beau toi-même, & connoisseur en amour. Tu sauras quel est le prix de la dispute, en lisant ce qui est écrit sur cette pomme.

PARIS. Voyons.... *A la plus belle.*

Mais comment voulez-vous, Messager des Dieux, qu'un chétif mortel, un

Tvj

rustique habitant des campagnes , se mêle de juger d'un spectacle si ravissant , & si peu fait pour les yeux d'un Berger ? Il faudroit le goût , la délicatesse & l'urbanité des hommes les plus galans. Pour moi , je vous dirai bien quelle est la plus belle de mes chevres ou de mes génisses ; mais voilà tout ce qui est de mon ressort. Les trois Déeses me paroissent également belles , & il me semble impossible de détacher ses regards de l'une pour les porter sur l'autre. Les yeux , une fois fixés , aiment à considérer long-temps l'objet qui les charme ; s'ils passent à la suivante , les mêmes attraits les retiennent & les enchantent ; en un mot , c'est un ensemble de beautés , dont l'aspect confus ravit mon ame & l'occupe toute entière ; je regrette de n'être point Argus , & je voudrois les contempler de cent yeux à la fois. Je crois qu'elles méritent la pomme toutes les trois. D'ailleurs , & c'est ce qui rend encore

la décision plus embarrassante, l'une est sœur & épouse de Jupiter, & les deux autres sont ses filles.

MERCURE. Réfléchis au parti que tu as à prendre; mais tu ne peux refuser d'obéir au Maître des Dieux.

PARIS. Faites seulement, Mercure, que les deux Divinités qui n'obtiendront point mon suffrage, ne deviennent point ennemies de leur Juge, & qu'elles regardent plutôt sa décision comme une erreur de sa vue égarée.

MERCURE. Elles le promettent. Allons, hâte-toi de procéder au jugement.

PARIS. Il faut bien s'y résoudre, puisqu'il n'y a pas moyen de s'en défendre. Dites-moi, je vous prie; suffit-il de les voir dans l'état où elles sont, ou dois-je prononcer sur tous les charmes de leur personne?

MERCURE. Cela dépend de toi; ordonne ce qui te plaira.

PARIS. En ce cas, je veux les voir dans toute leur beauté.

MERCURE. Déesse, déposez vos vêtemens; je détourne la vue.

VÉNUS. J'approuve beaucoup ta résolution, mon cher Pâris; je commence la première, & tu verras que je ne suis pas seulement la Déesse aux beaux bras, ou qu'on ne loue pas uniquement en moi de grands yeux (a): ma beauté est uniforme, & ne connoît point d'exceptions.

MINERVE. Pâris, ne la regarde point qu'elle n'ait ôté sa ceinture (b); cet

(a) Les épithètes dont Homère accompagne par-tout le nom de la Déesse Junon, sont λευκάλιμος, aux bras blancs, & βοῶπις, aux yeux de bœuf selon Perrault & le sens littéral, mais aux grands yeux selon Boileau & les gens de goût; au lieu que Vénus est toujours appelée, Καλή κὶ χλυσῇ, toute belle, & toute d'or. Vénus reproche de même à Minerve les yeux bleus que lui donne Homère par l'épithète γλαυκῶπις, aux yeux bleus ou d'azur.

(b) Il y a au texte: *Qu'elle ne se déshabille*

ornement trompeur. est un talisman , dont les enchantemens secrets te fasci-neroient les yeux. Elle n'auroit pas dû même se présenter ici dans des atours si recherchés, ni emprunter, comme une courtisane, l'éclat étranger du fard & des couleurs; elle ne devoit se montrer que sous les simples traits qu'elle a reçus de la Nature.

PARIS. Minerve a raison; ainsi, mere des Amours, quittez votre ceste.

VÉNUS. Mais pourquoi Minerve elle-même veut-elle garder son casque, & en imposer à son Juge, en agitant son aigrette redoutable? Craint-elle que ses yeux bleus n'aient plus de grâces quand elle fera nu-tête?

point avant d'avoir ôté sa ceinture. J'ai cru rendre la pensée de l'Auteur d'une manière plus claire, en faisant dire à Paris : Ne la regarde point. . . . Lucien fait ici allusion aux vers charmans du quatorzième chant de l'Iliade, v. 214 & suiv. dans lesquels Homere décrit la ceinture de Vénus.

MINERVE. Eh bien , le voilà , mon casque.

VÉNUS. Et moi , voilà mon ceste.

JUNON. Allons , hâtons-nous de quitter nos vêtemens.

PARIS. Grand Jupiter ! quel spectacle ravissant ! que de beautés ! quelle volupté ! Quelle vierge paroît à mes yeux ! Quel éclat majestueux dans la Reine des Dieux ! qu'il paroît bien qu'elle est l'épouse de Jupiter ! Quelle douceur dans les regards de l'autre ! que de charmes dans son souris gracieux ! Ah ! c'est trop de félicité pour un mortel. Si vous le trouvez bon , Déesse , chacune de vous paroîtra séparément. Mes regards , entraînés à la fois par mille objets enchanteurs , ne peuvent se fixer sur aucun , & laisseroient toujours votre Juge indécis.

VÉNUS. Très-volontiers.

PARIS. Que Junon demeure , & que les deux autres Divinités se retirent.

JUNON. J'y consens. Lorsque tu

m'auras examinée avec toute l'attention dont tu es capable, souviens-toi, mon cher Pâris, qu'il est une chose que n'en mérite pas moins de ta part. L'Empire de l'Asie fera la récompense de ton suffrage.

PARIS. Les récompenses ne tentent point mon cœur. Retirez-vous; je terminerai le différend de la manière qui me paroîtra convenable. Approchez, Minerve.

MINERVE. Si ta bouche me déclare la plus belle, tu feras le plus grand des Guerriers, & dans tous les combats la victoire marchera toujours sur tes pas.

PARIS. Divine Pallas, je ne prends aucun intérêt à la guerre ni aux combats. La Phrygie & la Lydie sont en paix, & le Royaume de mon pere n'a point d'ennemis à repousser. Mais rassurez-vous; quoiqu'insensible à l'appât des dons, votre Juge saura vous rendre justice. Reprenez vos vêtements &

vosre casque; j'ai assez vu pour prononcer sur vosre beauté. C'est à Vénus à paroître.

VÉNUS. Me voici; je ne crains point l'approche de tes regards. Examine chacun de mes appas l'un après l'autre, & de près, & long-temps. Ecoute de plus, mon bel enfant, ce que va te dire la mère des Amours. Depuis long-temps j'admire en toi le plus beau des Phrygiens, & je félicite ta jeunesse des charmes que rassembloit en toi l'indulgenté Nature : mais, depuis long-temps aussi je te blâme de ne point quitter les antrès & les rochers, pour vivre au sein des villes. Je suis fâchée de te voir ainsi laisser flétrir la fleur de ta beauté dans un désert sauvage. Que peux-tu espérer dans tes montagnes ? Qu'importe à des troupeaux la beauté de leur Pasteur ? Ne devrois-tu pas avoir déjà goûté les douceurs de l'hymen, non pas avec une des grossières & rustiques Bergeres du mont Ida,

mais avec quelque beauté d'Argos, de Corinthe, ou de Lacédémone ? Ne devrois-tu pas être l'heureux époux de quelque aimable Grecque, qui, comme Hélène, soit jeune, belle, égale à Vénus même, & ce qui est plus à désirer encore, qui connoisse toutes les ruses piquantes de l'Amour ? Je répondrois bien que ma Lacédémonienne, à la première vue de tes charmes, se jetteroit entre tes bras, & te suivroit pour venir habiter avec toi. Son nom sans doute aura quelquefois frappé tes oreilles.

PARIS. Non, Déesse de Cythere ; il n'est jamais parvenu jusqu'à moi. Mais j'écouterai avec plaisir tout ce que vous voudrez bien m'en apprendre.

VÉNUS. Hélène est fille de la belle Lédà, que Jupiter vint trouver sous la forme d'un cygne.

PARIS. Parlez-moi de sa beauté.

VÉNUS. Elle est blanche comme l'oiseau dont elle est née ; une élégante

délicatesse se fait remarquer dans tout son corps, sorti de la coquille d'un œuf. On la voit souvent nue dans l'arene, se livrer aux exercices de la lutte. Elle a fait naître de si violentes passions, même avant qu'elle eût atteint l'âge des amours, que Thésée, qui l'enleva, crut devoir soutenir pour elle une guerre sanglante. Dès les premiers jours de son printemps, tous les Princes Grecs aspirèrent à sa main; Ménélas, de la maison des Pélopidés, obtint la préférence. Si tu le veux, elle sera ton épouse.

PARIS. Comment ! une femme déjà mariée, mon épouse !

VÉNUS. Tu as encore la simplicité d'un jeune villageois sans expérience. Laisse faire Vénus; ce sont-là de ses prodiges.

PARIS. Mais je voudrois bien savoir quels seront vos moyens.

VÉNUS. Tu voyageras sous prétexte de voir la Grece. Arrivé à Lacédé-

mone, Hélène te verra; je me charge du reste. T'aimer dès-lors & te suivre, seront pour elle l'affaire d'un instant.

PARIS. Je ne puis me persuader qu'une femme abandonne subitement son mari, pour passer les mers avec un inconnu & un étranger.

VÉNUS. Ne t'inquiète point de cela, J'ai deux enfans d'une beauté ravissante, le Désir & l'Amour (a). Je te les donnerai l'un & l'autre pour guider tes pas dans ton voyage. L'Amour se glissera dans le cœur d'Hélène, & la forcera de t'aimer; le Désir, voltigeant autour de toi, te rendra aussi aimable que lui-même; je veux être aussi de la partie, & je prierai les Graces de nous

(a) Hésiode dit que le Désir, l'Amour, & la Volupté sont les Ministres de Vénus, Homère les compte aussi parmi les enchantemens secrets de sa ceinture, & Pâris dit qu'ils marchent à sa suite, lorsqu'il enleva Hélène; Iliad. ch. III, v. 442. Tout le reste de ce Dialogue est composé des pensées & des expressions d'Homère.

accompagner. Je te laisse à penser si tous nos efforts réunis ne toucheront pas le cœur de notre belle Lacédémonienne.

PARIS. Je ne vois pas trop comment tout cela pourra s'exécuter. Cependant j'aime déjà la belle Hélène ; je crois la voir ; je monte le vaisseau qui doit me conduire en Grece ; je reviens avec l'objet chéri de mon cœur , & je suis affligé que ces charmans projets ne soient encore pour moi que des espérances.

VÉNUS. Tu ne peux toutefois , mon cher Pâris , céder aux douces impressions de l'Amour , sans avoir auparavant porté un jugement favorable à ta bienfaitrice. Je ne dois présider à votre hyménée qu'après avoir remporté le prix qu'on me dispute , & je veux célébrer à la fois vos noces & ma victoire. Je te donne pour cette pomme l'Amour , l'Hymen , & la Beauté.

PARIS. Je crains qu'après le jugement

vous ne vous souveniez plus de vos promesses.

VÉNUS. Veux-tu que je te les assure par le serment des Dieux ?

PARIS. Non. Promettez-moi seulement une seconde fois.

VÉNUS. Je m'engage à te donner Hélène pour épouse, à l'obliger de te suivre jusqu'à Troie, & à te seconder de tout mon pouvoir.

PARIS. Vous amenez encore avec vous l'Amour, le Désir, & les Graces ?

VÉNUS. Oui; & de plus, les Souhais & l'Hymen.

PARIS. Recevez à ce prix la pomme que je vous remets.



DIALOGUE XXI.

*Mars se moque des rodomontades
de Jupiter.*

MARS, MERCURE.

MARS.

AS-TU entendu, Mercure, les fières
& ridicules rodomontades de Jupiter?
Je laisserai tomber, nous disoit-il, une
longue chaîne du Ciel en terre; vous
la tirerez tous ensemble par une ex-
trémité, moi par l'autre, &, si je le
veux, tous vos efforts réunis seront
incapables d'ébranler votre Maître; au
contraire, si j'entreprends de vous at-
tirer vers moi, non seulement vous
céderez à la force de mon bras, mais
j'enlèverai

J'enlèverai encore avec vous la terre & la mer au plus haut des airs. Tu te rappelles sans doute ces fanfaronnades & beaucoup d'autres qui ont frappé tes oreilles comme celles de tous les Dieux. J'accorderai volontiers qu'il seroit plus fort & plus vigoureux que chacun de nous en particulier ; mais il ne viendra jamais à bout de me persuader qu'il pourra l'emporter seul contre nous tous, ou soutenir le poids des habitans de l'Olympe avec celui de la terre & des mers.

MERCURE. Sois un peu plus circonfpect dans tes propos : tu risques beaucoup, & ton imprudente démangeaison de parler peut nous exposer à de fâcheuses affaires.

MARS. Crois-tu donc que je tiens de pareils discours indifféremment à tout le monde ? Je ne les confie qu'à toi seul, parce que je connois ta discrétion. Il me seroit bien difficile, quand je suis tête à tête avec toi, de me

taire sur ce que j'ai remarqué de ridicule dans les menaces de Jupiter. Je me rappelois que, peu de temps avant qu'il se permit toutes ces forfanteries (a), Neptune, Junon & Pallas se liguerent contre lui, le saisirent, & formerent le dessein de le mettre dans les fers. Le Maître du tonnerre & de la foudre ne savoit que faire dans sa terreur; & malgré sa puissance & ses armes redoutables, il eût été infailliblement chargé de chaînes, si Thétis, par compassion, n'eût appelé à son secours Briarée aux cent bras. En pensant à cette aventure, je ne pouvois m'empêcher de rire des vanteries du Maître de l'Olympe.

(a) Dans le premier chant de l'Iliade, Achille conjure Thétis, sa mere d'aller trouver Jupiter, pour obtenir de lui qu'il combatte en faveur des Troyens contre les Grecs. Il fait souvenir cette Déesse du service essentiel qu'elle a rendu au Maître des Dieux, dans la conjuration des trois Divinités, & Lucien met ici en prose tout ce passage du discours d'Achille. *Iliad. ch. I, v. 398.*

MERCURE. Tais-toi, te dis-je, & retiens ta langue. Il n'y a pas trop de sûreté pour toi de te permettre de pareilles réflexions, ni pour moi de les entendre.

DIALOGUE XXII.

Naissance du Dieu Pan.



PAN, MERCURE.

PAN.

JE vous salue, mon pere.

MERCURE. Bon jour. Mais comment suis-je ton pere?

P. N'êtes-vous point Mercure, qui prit naissance sur le mont Cyllène?

(a) Le mont Cyllene étoit une montagne d'Arcadie, célèbre dans l'antiquité par la naissance de Mercure. *Tégée*, autour de laquelle Pan dit

M. Oui, sans doute : mais comment es-tu mon fils ?

P. Je suis un fils adultérin que vous donna l'Amour.

M. Dis plutôt que tu es le fruit de l'adultère d'un bouc avec une chèvre. Pourrois-tu tenir de moi ces cornes recourbées, ce nez monstrueux, cette barbe hérissée, ces pieds fourchus, & cette queue qui te pend par derrière ?

P. C'est sur votre fils, ou plutôt sur vous-même que tombent toutes ces plaisanteries, & tous les ridicules dont vous aimez à me couvrir. C'est votre faute, mon père, si vous donnez l'être à de si beaux enfans. Pour moi, je n'en suis aucunement responsable.

M. Mais quelle est donc ta mère ? Me ferois-je uni avec une chèvre sans le savoir ?

P. Point du tout. Ne vous souvenez-

plus bas. qu'il avoit de nombreux troupeaux ,
 étoit aussi une ville de la même contrée.

vous pas d'avoir un jour fait violence à une jeune vierge en Arcadie ? Eh quoi ! vous vous mordez les doigts, & vous avez l'air de ne pas savoir ce qu'on veut vous dire ! Cette vierge est Pénélope, fille d'Icarius.

M. Pourquoi donc, puisqu'elle avoit conçu de Mercure, a-t-elle mis au monde un bouc hideux ?

P. Je vais vous répéter ce qu'elle m'a raconté elle-même, en m'envoyant en Arcadie. Mon fils, me dit-elle, je suis Pénélope, de Lacédémone, & tu vois en moi ta mere. Apprends que tu as pour pere le Dieu Mercure, fils de Jupiter & de Maia. Si tu as des cornes & des pieds fourchus, cela ne doit point t'affliger; lorsque ton pere vint me surprendre, il se cacha sous la forme d'un bouc, & c'est pour cela que tu lui ressembles.

M. Oui; je me souviens qu'il m'est arrivé quelque aventure à peu près semblable. Ainsi, moi, qui suis fier de

ma beauté & de mon menton sans barbe, je m'entendrai donc nommer ton pere, & me verrai exposé à mille plaisanteries sur ma charmante progéniture ?

P. Mon pere, vous n'aurez jamais à rougir de moi. J'excelle dans la Musique, & je tire de ma flûte des sons merveilleux. Bacchus ne peut rien faire sans moi ; je suis son compagnon ; je préside à ses danses, & je marche à la tête de sa troupe joyeuse. Vous seriez enchanté, si vous voyiez les nombreux troupeaux que je possède autour de Tégée & du Parthénion. Je commande dans toute l'Arcadie. Dernièrement encore, je fis de si grandes merveilles en faveur des Athéniens, dans les champs de Marathon, que l'on me consacra, en récompense de ma valeur, un antre qui se voit au dessous de la citadelle. Si vous allez jamais à Athenes, vous verrez combien l'on y révere le nom de Pan.

M. Mais dis-moi, Pan, puisque c'est ainsi que l'on t'appelle; es-tu marié?

P. Point du tout : j'aime le plaisir, & une femme ne me suffiroit pas.

M. Tu t'amuses peut-être à caresser tes chevres?

P. Vous plaisantez, je crois : Echo, Pithys, & toutes les Bacchantes sont à moi (a), & c'est à qui d'entre elles m'accordera le plus de faveurs.

(a) Echo étoit une Nymphé fille de l'Air & de la Terre. Junon la condamna à ne répéter que la dernière parole de ceux qui l'interrogeoient, parce qu'elle avoit parlé indirectement de cette Déesse, & qu'elle l'avoit amusée par des discours agréables, pendant que Jupiter étoit avec ses Nymphes. Echo, se voyant méprisée de Narcisse, dont elle avoit voulu se faire aimer, se retira dans les grottes, les montagnes, & les forêts, où elle sécha de douleur, & fut métamorphosée en rocher.

Pithys étoit une Nymphé qui fut aimée en même temps de Pan & de Borée. Celui-ci, indigné de ce qu'elle avoit donné la préférence à son rival, l'enleva dans un tourbillon, & la jeta

M. Ecoute, mon fils; fais-tu bien quelle est la grace que j'ai à te demander à l'avenir?

P. Parlez, mon pere; nous verrons.

M. Approche, que je t'embrasse de tout mon cœur; mais souviens-toi désormais de ne plus m'appeler ton pere, sur-tout en présence de quelqu'un.

sur des rochers, où elle expira. La Terre, touchée de compassion pour le sort de cette Nymphe, la métamorphosa en pin.



DIALOGUE XXIII.

*Différences bizarres entre Cupidon,
Hermaphrodite, & Priape.*



APOLLON, BACCHUS.

A P O L L O N.

EXPLIQUE-MOI donc, Bacchus, comment il se peut faire que Cupidon, Hermaphrodite, & Priape, aussi différens de visage que de caractère, soient trois freres nés d'une même mere (a)? L'un est d'une beauté ravissante, habile dans l'art de lancer des fleches, & commande en Souverain à tout l'Univers; l'autre est un efféminé demi-

(a) Cupidon étoit fils de Mars, Hermaphrodite fils de Mercure, & Priape fils de Bacchus.

homme, dont les traits indécis ne permettent pas de dire si c'est un jeune homme ou une jeune fille ; enfin le troisieme est d'une virilité monstrueuse.

BACCHUS. Il n'y a rien d'étonnant en cela ; ils ne tiennent point ces différences de Vénus, mais de leurs différens peres. Il arrive même souvent que deux jumeaux, enfans d'un même pere, naissent mâle & femelle, comme ta sœur & toi (a).

A. Oui ; mais du moins nous nous ressemblons, & nous avons les mêmes inclinations : nous savons l'un & l'autre parfaitement tirer de l'arc.

B. Il est vrai qu'il y a cela de commun entre vous ; mais Diane égorge ses hôtes chez les Scythes ; & toi, tu prédis l'avenir, & te mêles de la Médecine.

(a) Apollon & Diane, enfans de Jupiter & de Latoné.

A. Crois-tu que ma sœur se plaîse parmi ces Barbares ? Elle a déjà fait voir que si quelque Grec voyageoit dans ces contrées , elle monteroit avec empressement sur son vaisseau , pour fuir les cruautés & les meurtres.

B. C'est très-bien fait. Pour revenir à Priape , voici un trait de sa façon qui est assez risible. Je passois dernièrement à Lampsaque (a) ; il me donna l'hospitalité. Après un repas où la liqueur bachique ne fut point épargnée , nous fûmes coucher. Au milieu de la nuit , mon galant se lève..... Mais je n'en dirai point davantage.

A. Il voulut apparemment t'éprouver.

(a) C'étoit une ville voisine de l'Hellepont , où Priape avoit , dit-on , fixé sa demeure. Les habitans , peu contens de sa conduite envers leurs femmes , le chassèrent ; & , pour se venger d'eux , il les rendit furieux & extravagans dans leurs plaisirs. Ce Dieu , la plus infame des Divinités , présidoit à toutes les débauches.

B. Précifément.

A. Et toi, que dis-tu à cela?

B. Que pouvois-je faire autre chose que d'en rire?

A. Je te félicite de n'avoir montré ni colere, ni dureté. Il étoit bien pardonnable de s'adresser à un beau garçon comme toi.

B. A ce titre, il devroit bien te faire subir la même épreuve à ton tour : car ta beauté & ta chevelure pourroient tenter Priape, même à jeun.

A. Il s'en donnera bien de garde : avec ma belle chevelure, j'ai encore un arc toujours prêt à le fervir.



DIALOGUE XXIV.

Fonctions de Mercure.

MERCURE ET MAÏA.

MERCURE.

VOYEZ, ma mere, s'il est dans l'Olympe un Dieu plus malheureux que moi.

MAÏA. Ne dis point cela, mon fils.

MERCURE. Et pourquoi ne le dirois-je pas, accablé comme je le suis d'une multitude d'affaires, obligé de me partager entre tant de fonctions différentes, & seul de tous les Dieux exposé, comme le dernier des mercenaires, à des fatigues excessives? Le matin, dès que je suis levé, il me faut balayer la salle du festin; étendre les tapis; & mettre chaque chose à sa place dans la

faile d'assemblée ; aller ensuite chez Jupiter , pour prendre ses ordres , puis monter & descendre sans cesse , & parcourir tous les jours un espace immense , pour faire les commissions , & m'acquitter de tous ses messages. Revenu au Ciel , tout couvert de sueur & de poussiere , c'est encore à moi à servir l'ambroisie : il n'y a pas bien longtemps que j'étois aussi chargé de verser le nectar ; je n'en suis exempt que depuis l'arrivée de ce jeune Echanfon de Phrygie. Mais ce qu'il y a de plus pénible & de plus accablant pour moi , c'est que je n'ai pas plus de repos la nuit que le jour. Tandis que tout le monde dort à son aise dans l'Olympe , Mercure veille pour conduire les Ombres aux Enfers ; on fait de lui le Messager de la Mort , & il est obligé d'affister au Tribunal de Pluton , comme s'il n'avoit pas assez d'occupations pendant le jour. Athlete dans les cirques , Héraut dans les assemblées , Maître

d'Eloquence dans les Ecoles, faut-il encore que je sois chargé des affaires des Morts ? Du moins les deux fils de Léda se relèvent mutuellement , & s'ils habitent le Ciel & les Enfers , ce n'est que tour à tour & l'un après l'autre. Mais moi , il faut que je sois par-tout en un même jour. Je vois des enfans de chétives & misérables mortelles (a) , les fils d'Alcmene & de Sémélé , tranquillement assis à la table des Dieux , favoriser à longs traits , sans soins & sans inquiétude , les douceurs du nectar & de l'ambrosie : & moi , qui me glorifie d'avoir pour mere Maïa , fille d'Atlas , je me vois réduit à les servir. Maintenant encore, j'arrive de Sidon , où Jupiter m'avoit envoyé vers la fille de Cadmus (b) , pour la voir de sa part ,

(a) Hercule & Bacchus.

(b) Il est probable que Lucien s'est trompé en cet endroit , & qu'il a mis la fille pour la sœur de Cadmus ; peut-être aussi le texte a-t-il été cor-

& lui rapporter de ses nouvelles. Sans me donner le temps de respirer , il me fait repartir pour Argos , où je dois rendre visite à Danaé , avec ordre de voir Antiope à mon passage en Béo-tie (a). Ma foi je suis excédé , & je n'y puis plus tenir. En vérité , si cela dépendoit de moi , je consentirois bien volontiers à changer de condition , comme les esclaves mécontents , qui prient leur Maître de les vendre.

MAÏA. Tu as tort , mon fils ; il faut obéir à son pere , sur-tout quand on est jeune. Ainsi , hâte-toi de partir pour

rompu. Il ne peut pas être ici question de Sémélé fille de Cadmus , puisque Mercure suppose , quelques lignes plus haut , que Bacchus , fils posthume de Sémélé , étoit déjà mort lui-même , & admis au rang des Dieux. Lucien veut donc parler d'Europe sœur de Cadmus , & fille d'Agénor Roi de Phénicie.

(a) Antiope , fille de Nyctée , eut deux enfans de Jupiter déguisé sous la figure de Lycus Roi de Thebes , qu'elle avoit épousé.

Argos, & de passer en Béotie, de peur que ta négligence ne t'attire quelques coups d'étrivieres. Les amoureux ne connoissent pas la patience, & leur bile s'échauffe aisément.

DIALOGUE XXV.

Chute de Phaëton.



JUPITER, LE SOLEIL.

J U P I T E R.

QU'AS-TU fait, ô le plus méchant des Titans (a) ? en confiant ton char à un jeune étourdi, tu viens de perdre la

(a) On donne le nom de *Titan* au Soleil, soit parce qu'on l'a cru fils d'Hypérion, l'un des Titans, soit parce qu'on l'a pris pour Hypérion même, qui fut chargé, dit-on, de conduire le char du Soleil.

terre entière. Les lieux dont il s'est trop approché ont été réduits en cendres, & ceux dont il s'est trop éloigné, ont été glacés par un froid rigoureux : il a porté par-tout le trouble & la confusion, & si je ne m'étois enfin apperçu des désastres que cauçoit cet habile conducteur, & que je n'eusse pris le parti de le foudroyer, c'en étoit fait du genre humain.

LE SOL. Je sens, Maître des Dieux, toute la faute que j'ai commise ; mais daignez excuser un pere d'avoir cédé aux vives instances de son fils. Pouvois-je d'ailleurs prévoir qu'il en résulteroit un aussi grand malheur ?

JUP. Comment ! ne savois-tu pas que la conduite de ton char exigeoit la plus scrupuleuse exactitude, & que le moindre écart suffisoit pour tout perdre ? Ne connois-tu pas la fougue impétueuse de tes courriers, dont le frein ne pouvoit être retenu que par un bras vigoureux & incapable de mollir ? Ne

devois - tu pas prévoir qu'ils brave-
roient les rênes fléchissantes, comme
vient de l'éprouver ce jeune téméraire,
qu'ils ont entraîné à leur gré dans tous
les sens, & qui n'a pu s'en rendre maî-
tre un seul instant ?

LE SOL. Hélas ! je ne craignois que
trop ces funestes inconvéniens ; aussi
ai-je long-temps refusé de lui accorder
sa demande. Enfin, vaincu par ses ins-
tances & ses larmes, qu'appuyoit en-
core Clymene sa mere, je consentis
avec peine à le laisser monter sur mon
char. J'eus soin de lui prescrire la ma-
niere dont il devoit s'avancer dans cette
route inconnue ; jusqu'où il pouvoit
permettre aux coursiers de s'élever dans
les airs ; puis, au déclin de la carrière,
comment il devoit les faire descendre
par une pente insensible, & retenir
toujours les rênes, en se défiant sans
cesse de leur fougueuse vivacité. Je ne
manquai pas de lui faire envisager le
péril extrême auquel il s'exposoit en

s'écartant de la voie que je lui avois tracée. Mais ce malheureux enfant, ébloui sans doute au milieu d'un océan de lumière, épouvanté de l'immense profondeur qu'il voyoit sous ses pieds, n'aura pu résister à l'impression de la terreur. Mes chevaux, sentant que je n'étois pas là pour les conduire, & méprisant la foible main qui les dirigeoit en mon absence, se seront précipités hors de la route ordinaire, & auront ainsi occasionné tous ces malheurs. Phaéton, craignant d'être renversé, aura probablement quitté les rênes dans sa frayeur, pour se retenir au char. Son infortune & ma douleur sont pour l'un & pour l'autre un supplice assez rigoureux.

JUP. Assez rigoureux ! après une imprudence aussi téméraire ! Au reste, je veux bien te faire grace pour cette fois ; mais souviens-toi qu'à l'avenir, si tu te rendois jamais coupable d'un tel forfait, & si tu t'avisois de te faire rem-

placer par un tel suppléant, je te ferois éprouver combien les feux de ma foudre sont plus brûlans que ceux du Soleil.

Que les sœurs de Phaéton lui élèvent un tombeau sur les bords de l'Eridan, dont les eaux l'ont reçu dans sa chute. Que les larmes qu'elles répandent sur son infortune, soient changées en ambre, & elles-mêmes en peupliers noirs. Toi, lorsque la fleche de ton char & ta roue brisée seront réparées, rassemble tes courriers & reprends ta carrière. Mais n'oublie rien de tout ceci.



DIALOGUE XXVI.

*Ressemblance, différence, & fonctions
des Dioscures.*



APOLLON, MERCURE.

A P O L L O N.

PEUX-TU me dire, Mercure, lequel des deux fils de Lédæ se nomme Castor, & lequel est Pollux ? Pour moi, je ne fais à quelle marque les distinguer.

MERCURE. Celui que tu vis hier dans le Ciel étoit Castor, & c'est Pollux que tu vois aujourd'hui.

A. A quoi les reconnois-tu ? car ils se ressemblent parfaitement.

M. Pollux a sur le visage quelques cicatrices des blessures qu'il a reçues de ses adversaires, en s'exerçant au pu-

gilat ; mais sur-tout d'Amycus Roi des Bébriciens (a), contre lequel il combattit avec Jason, en allant à la conquête de la Toison d'or. Castor au contraire ne porte aucune marque extraordinaire ; sa peau est lisse & unie.

A. Tu me fais plaisir de me donner ces indices, car, dans tout le reste, il n'y a pas entre eux la plus petite différence. Tous deux portent sur la tête une demi-coquille d'œuf, au dessus de laquelle brille une étoile ; tous deux

(a) Les Bébriciens étoient des peuples qui sortirent de la Thrace pour aller s'établir dans la Bythinie. Sous prétexte de donner des Jeux & des divertissemens publics, ils attiroient les étrangers dans une forêt, & en faisoient un massacre horrible. Amycus leur Roi fut tué par Pollux & les Argonautes, auxquels il avoit dressé les mêmes embûches. D'Ablancourt fait un nom propre de Βέβρυκος, qui veut dire *Bébricien*, & il traduit : *Pollux & le visage meurtri des coups qu'il a reçus de Bébrix*. Nous citons cette négligence, pour n'en pas citer une foule de la même nature.

ont un javelot en main , & tous deux un cheval blanc ; en un mot , j'ai souvent donné le nom de Castor à Pollux , & celui de Pollux à Castor. Je voudrois savoir encore pourquoi ils ne sont pas au Ciel tous les deux en même temps , & par quelle raison l'un est alternativement parmi les Morts , tandis que l'autre est au rang des Dieux.

M. C'est l'amour fraternel qui les rend tantôt habitans des Cieux , & tantôt habitans des Enfers. L'un des deux fils de Léda avoit obtenu l'immortalité ; comme l'autre restoit nécessairement soumis à la mort , ils se sont partagés entre eux les avantages de la Divinité.

A. Mais ce partage n'est pas réfléchi. L'un est dans l'Olympe , tandis que l'autre est chez Pluton ; ils ne pourront jamais se voir. Cependant c'étoit là le vœu le plus ardent que formoit leur tendresse. Encore une question :

Tu

Tu fais que je suis Devin; Esculape, Médecin; toi, Maître d'escrime & de pugilat; Diane, Sage-femme; enfin tous les habitans de l'Olympe ont chacun leur emploi, par lequel ils se rendent utiles, soit aux autres Dieux, soit aux hommes : & nos deux freres, que feront-ils? Passeront-ils leur jeunesse à se nourrir tranquillement à la table des Dieux, sans travailler?

M. Non pas; leur fonction est de secourir Neptune, de parcourir les mers sur leur cheval blanc, de se fixer sur les vaisseaux qu'ils voient surpris de la tempête, & de les sauver par leur présence.

A. Voilà un emploi utile & salutaire.





DIALOGUES

DES DIEUX DE LA MER.

DIALOGUE I.

Amours de Polyphème pour Galatée.



DORIS , GALATÉE.

D O R I S.

ON dit, Galatée, que ce beau Berger de Sicile vous aime éperdument. Vous avez là un galant tout-à-fait charmant.

G. Ne plaïsantez point, Doris ; quoi que vous en puissiez dire, il est fils de Neptune.

D. Eh ! croyez-vous que la naissance pût effacer, dans le fils même de Ju-

pîter, l'affreuse difformité d'un sauvage velu comme une bête fauve, ou d'un monstre qui n'auroit qu'un œil au milieu du front ?

G. Le poil touffu qui lui donne un air sauvage à vos yeux, annonce des graces viriles, & n'est point sans agrément. L'œil qui décore son front, le sert aussi bien que s'il en avoit deux.

D. On diroit, à vous entendre vanter les charmes du Cyclope, que Polyphème est le bien aimé de Galatée, plutôt que Galatée l'amante de Polyphème.

G. Non, mon cœur n'est point épris d'amour pour lui; mais je ne puis le voir en butte à vos railleries choquantes. Je vois d'ailleurs que vos sarcasmes injurieux sont dictés par la jalousie. Vous ne pouvez vous rappeler, sans un secret dépit, le jour où ce Berger, faisant paître ses troupeaux sur les montagnes, fut témoin de nos amusemens, & vit les Nymphes folâ-

trer sur le rivage qui s'étend entre la mer & le pied du mont Erna. Il n'arrêta ses regards sur aucunes de vous , & moi seule parut fixer son attention ; c'étoit dire assez que son cœur ne sentoit rien pour vous , & qu'il me trouvoit la plus-belle comme la plus aimable de nos compagnes. Voilà ce qui vous désespere.

D. Comment, Galatée ! vous croyez faire des jalouses , parce qu'un Pâtre demi-aveugle aura jugé que vous étiez belle ! Au reste , qu'a-t-il pu trouver en vous de si attrayant ? Votre blancheur peut-être ; son œil , accoutumé à celle du lait & des fromages , trouve des charmes dans tout ce qui en a la couleur. Pour juger vous-même de votre beauté , attendez que la surface de la mer soit claire & tranquille : regardez-vous alors du haut d'un rocher dans le miroir des eaux ; votre image vous paroîtra plus blanche que les lis ; mais que la blancheur est insipide quand

elle n'est point relevée par le vif éclat des roses !

G. Insipide tant qu'il vous plaira. Je puis au moins me flatter d'être aimée de Polyphème ; au lieu que , parmi vous , il n'en est point une seule en qui un Berger , un Matelot , un Batelier , ait jamais loué le moindre agrément. D'ailleurs mon Amant , sans parler de ses autres talens , est excellent Musicien.

D. Ah ! Galatée , que cet éloge est indiscret ! La voix de Polyphème nous est connue depuis le jour où il voulut vous régaler de ses concerts. Mere des Graces ! nous crûmes entendre chanter l'animal du bon Silene. Et sa lyre , quel superbe instrument ! Imaginez une tête de cerf décharnée , dont les bois servoient de montans ; il les avoit unis par une traverse , à laquelle étoient attachées les cordes , sans clavicles. Aussi , comme nous admirions la délicatesse & la mélodie des sons qu'il savoit en tirer ! Il chantoit sur un ton , & s'accompa-

gnoit sur un autre. Il nous fut impossible de retenir nos ris tant que dura ce concert amoureux. La Nymphé Echo, quoiqu'elle aime à répéter tout ce qu'elle entend, ne voulut point répondre à son étrange musique; elle auroit eu trop à rougir en imitant l'âpre rudesse de ses risibles chants. Pour surcroît de galanterie, l'aimable Berger portoit entre ses bras un joli petit ours, aussi velu que lui. Comment pourroit-on, Galatée, vous envier un tel Amant?

G. Faites-nous donc connoître le vôtre, Doris. Est-il plus beau, chante-t-il avec plus de grâces, pince-t-il mieux de la guitare?

D. Je n'en ai point, Galatée, & je n'ai pas la vanité de présumer comme vous du pouvoir de mes charmes. Mais gardez votre Cyclope à l'odeur de bouc; gardez votre galant, qui mange ses hôtes tout vivans. Possédez son cœur sans partage, & qu'il possède le vôtre.

DIALOGUE II.

Aveuglement de Polyphème.**POLYPHÈME, NEPTUNE.**

P O L Y P H È M E.

O mon pere ! quel traitement vient de me faire éprouver le plus scélérat des hôtes ! Après m'avoir enivré , il m'a surpris & aveuglé pendant mon sommeil.

N. Quel est ce perfide ?

P. Il me dit d'abord qu'il s'appeloit *Personne* ; mais lorsqu'il eut échappé de mes mains , & qu'il se vit en sûreté , il me cria que son nom étoit Ulysse.

N. Ah ! je le connois. C'est le Roi d'Ithaque , qui revenoit sans doute de Troie. Mais comment a-t-il osé s'adresser à toi ? il n'est pas le plus brave des hommes.

DIALOGUE XXVI.

*Ressemblance, différence, & fonctions
des Dioscures.*



A P O L L O N , M E R C U R E .

A P O L L O N .

P EUX-TU me dire, Mercure, lequel des deux fils de Léda se nomme Castor, & lequel est Pollux ? Pour moi, je ne fais à quelle marque les distinguer.

MERCURE. Celui que tu vis hier dans le Ciel étoit Castor, & c'est Pollux que tu vois aujourd'hui.

A. A quoi les reconnois-tu ? car ils se ressemblent parfaitement.

M. Pollux a sur le visage quelques cicatrices des blessures qu'il a reçues de ses adversaires, en s'exerçant au pu-

gilat ; mais sur-tout d'Amycus Roi des Bébriciens (a), contre lequel il combattit avec Jason, en allant à la conquête de la Toison d'or. Castor au contraire ne porte aucune marque extraordinaire ; sa peau est lisse & unie.

A. Tu me fais plaisir de me donner ces indices, car, dans tout le reste, il n'y a pas entre eux la plus petite différence. Tous deux portent sur la tête une demi-coquille d'œuf, au dessus de laquelle brille une étoile ; tous deux

(a) Les Bébriciens étoient des peuples qui sortirent de la Thrace pour aller s'établir dans la Bythinie. Sous prétexte de donner des Jeux & des divertissemens publics, ils attiroient les étrangers dans une forêt, & en faisoient un massacre horrible. Amycus leur Roi fut tué par Pollux & les Argonautes, auxquels il avoit dressé les mêmes embûches. D'Ablancourt fait un nom propre de Βέβρυκος, qui veut dire *Bébricien*, & il traduit : *Pallux a le visage meurtri des coups qu'il a reçus de Bébrix*. Nous citons cette négligence, pour n'en pas citer une foule de la même nature.

DIALOGUE XXVI.

*Ressemblance, différence, & fonctions
des Dioscures.*



A P O L L O N , M E R C U R E .

A P O L L O N .

PEUX-TU me dire, Mercure, lequel des deux fils de Lédæ se nomme Castor, & lequel est Pollux ? Pour moi, je ne fais à quelle marque les distinguer.

MERCURE. Celui que tu vis hier dans le Ciel étoit Castor, & c'est Pollux que tu vois aujourd'hui.

A. A quoi les reconnois-tu ? car ils se ressembloit parfaitement.

M. Pollux a sur le visage quelques cicatrices des blessures qu'il a reçues de ses adversaires, en s'exerçant au pu-

gilat ; mais sur-tout d'Amycus Roi des Bébriciens (a), contre lequel il combattit avec Jason, en allant à la conquête de la Toison d'or. Castor au contraire ne porte aucune marque extraordinaire ; sa peau est lisse & unie.

A. Tu me fais plaisir de me donner ces indices, car, dans tout le reste, il n'y a pas entre eux la plus petite différence. Tous deux portent sur la tête une demi-coquille d'œuf, au dessus de laquelle brille une étoile ; tous deux

(a) Les Bébriciens étoient des peuples qui sortirent de la Thrace pour aller s'établir dans la Bythinie. Sous prétexte de donner des Jeux & des divertissemens publics, ils attiroient les étrangers dans une forêt, & en faisoient un massacre horrible. Amycus leur Roi fut tué par Pollux & les Argonautes, auxquels il avoit dressé les mêmes embûches. D'Ablancourt fait un nom propre de *Βέβρυκος*, qui veut dire *Bébricien*, & il traduit : *Pallux* & le visage meurtri des coups qu'il a reçus de *Bébrix*. Nous citons cette négligence, pour n'en pas citer une foule de la même nature.

DIALOGUE XXVI.

*Ressemblance, différence, & fonctions
des Dioscures.*



A P O L L O N , M E R C U R E .

A P O L L O N .

P EUX-TU me dire, Mercure, lequel des deux fils de Lédæ s'enomme Castor, & lequel est Pollux ? Pour moi, je ne fais à quelle marque les distinguer.

MERCURE. Celui que tu vis hier dans le Ciel étoit Castor, & c'est Pollux que tu vois aujourd'hui.

A. A quoi les reconnois-tu ? car ils se ressemblent parfaitement.

M. Pollux a sur le visage quelques cicatrices des blessures qu'il a reçues de ses adversaires, en s'exerçant au pu-

gilat ; mais sur-tout d'Amycus Roi des Bébriciens (a), contre lequel il combattit avec Jason, en allant à la conquête de la Toison d'or. Castor au contraire ne porte aucune marque extraordinaire ; sa peau est lisse & unie.

A. Tu me fais plaisir de me donner ces indices, car, dans tout le reste, il n'y a pas entre eux la plus petite différence. Tous deux portent sur la tête une demi-coquille d'œuf, au dessus de laquelle brille une étoile ; tous deux

(a) Les Bébriciens étoient des peuples qui sortirent de la Thrace pour aller s'établir dans la Bythinie. Sous prétexte de donner des Jeux & des divertissemens publics, ils attiroient les étrangers dans une forêt, & en faisoient un massacre horrible. Amycus leur Roi fut tué par Pollux & les Argonautes, auxquels il avoit dressé les mêmes embûches. D'Ablancourt fait un nom propre de Βέβρυκος, qui veut dire *Bébricien*, & il traduit : *Pollux a le visage meurtri des coups qu'il a reçus de Bébrix*. Nous citons cette négligence, pour n'en pas citer une foule de la même nature.

DIALOGUE XXVI.

*Ressemblance, différence, & fonctions
des Dioscures.*



APOLLON, MERCURE.

A P O L L O N.

PEUX-TU me dire, Mercure, lequel des deux fils de Léda se nomme Castor, & lequel est Pollux ? Pour moi, je ne fais à quelle marque les distinguer.

MERCURE. Celui que tu vis hier dans le Ciel étoit Castor, & c'est Pollux que tu vois aujourd'hui.

A. A quoi les reconnois-tu ? car ils se ressemblent parfaitement.

M. Pollux a sur le visage quelques cicatrices des blessures qu'il a reçues de ses adversaires, en s'exerçant au pu-

gilat ; mais sur-tout d'Amycus Roi des Bébriciens (a), contre lequel il combattit avec Jason, en allant à la conquête de la Toison d'or. Castor au contraire ne porte aucune marque extraordinaire ; sa peau est lisse & unie.

A. Tu me fais plaisir de me donner ces indices, car, dans tout le reste, il n'y a pas entre eux la plus petite différence. Tous deux portent sur la tête une demi-coquille d'œuf, au dessus de laquelle brille une étoile ; tous deux

(a) Les Bébriciens étoient des peuples qui sortirent de la Thrace pour aller s'établir dans la Bythinie. Sous prétexte de donner des Jeux & des divertissemens publics, ils attiroient les étrangers dans une forêt, & en faisoient un massacre horrible. Amycus leur Roi fut tué par Pollux & les Argonautes, auxquels il avoit dressé les mêmes embûches. D'Ablancourt fait un nom propre de *Βέβρικος*, qui veut dire *Bébricien*, & il traduit : *Pallux a le visage meurtri des coups qu'il a reçus de Bébrix*. Nous citons cette négligence, pour n'en pas citer une foule de la même nature.

élément. Vous pouvez même paroître sous la forme d'un arbre ou sous celle d'un lion ; je ne vois rien d'impossible en cela ; mais qu'un habitant des mers devienne du feu , voilà ce qui m'étonne & ce que je ne puis croire.

P. Tu as tort d'en être étonné ; rien n'est plus certain.

M. J'en ai moi-même été le témoin. Mais je crois , si vous me permettez de le dire , qu'il y a de la supercherie dans votre fait , & que vous en imposez aux yeux des spectateurs par de vaines apparences sans réalité.

P. Et quelle supercherie peut-on soupçonner dans l'évidence même ? N'avois-tu pas les yeux bien ouverts, pour voir les différentes formes que je prenois ? Si tu persistes à n'en rien

Protée , vint à bout d'apprendre de lui ce qu'il désiroit. C'est d'après cet endroit de l'Odyssée , que Lucien a imaginé ce Dialogue entre Ménélas & Protée.

croire, & que tu regardes tout ce que j'ai fait en ta présence comme des prestiges trompeurs, lorsque tu me verras métamorphosé en feu, approche ta main de la flamme, si tu l'oses; tu t'assureras alors si ce n'est qu'une simple apparence, ou si j'ai la faculté de brûler.

M. Il n'est pas trop sûr de tenter cette expérience.

P. Il faut que tu n'aies jamais vu de polype de mer, & que tu ignores les propriétés de ce poisson.

M. Pardonnez-moi, j'en ai vu; mais je serois charmé d'apprendre de vous ce qu'il a de particulier.

P. A quelque rocher qu'il s'attache, il en prend la couleur (a), afin d'échap-

(a) Il y a de grands & de petits polypes marins. Les petits sont des insectes qui, d'après les meilleures observations des Modernes, construisent les coraux, les corallines, les lithophytes, les escars, les alcyons, les éponges, & toutes

per plus aisément à l'œil du Pêcheur, qui , trompé par cette uniformité parfaite, confond le poisson avec la pierre.

M. Tout le monde le dit ; mais il y a beaucoup moins de vraisemblance encore dans vos métamorphoses.

P. A quoi donc pourras-tu t'en rapporter , si tu n'en crois tes propres yeux ?

M. Il est vrai que j'ai vu , & très-bien vu ; mais il me paroîtra toujours étrange qu'une même chose puisse devenir eau & feu.

les autres substances qu'on avoit prises autrefois pour des plantes. Comme les *polypiers* forment des bouquets de fleurs brillantes , & de différentes couleurs , les Anciens , qui étoient en ce genre d'observation bien éloignés des Modernes , ont cru que le polype prenoit la couleur du rocher auquel il s'attache.



DIALOGUE V.

*La Discorde jette la pomme d'or
aux noces de Thétis.*



PANOPE, GALÈNE.

P A N O P E.

VIS-TU hier ce que fit la Discorde ,
en Thessalie , dans le festin des noces
de Thétis , auquel on ne l'avoit point
invitée ?

G. Non ; je n'ai pas pu m'y trouver.
Neptune m'avoit chargée de maintenir ,
pendant ce temps-là , le calme sur la
mer , & d'empêcher les flots de se sou-
lever. Que put donc faire la Discorde ,
puisqu'elle n'y étoit pas non plus ?

P. Thétis & Pélée venoient de se re-
tirer , conduits au lit nuptial par Nep-

tune & Amphitrite : la Discorde se glissa dans la salle du festin , sans être apperçue d'aucun des convives ; les uns étoient occupés à boire , & les autres applaudissoient aux sons de la guitare d'Apollon, & au doux chant des Muses. Elle jeta au milieu de l'assemblée une superbe pomme d'or , sur laquelle étoient écrits ces mots : *A la plus belle.* Cette pomme roule, comme à dessein, précisément à l'endroit où étoient placées Junon , Vénus & Minerve ; Mercure la ramasse , & lit l'inscription. Pour nous , humbles Néréides , il nous fallut garder un modeste silence ; car, que pouvions-nous faire autre chose en présence des Déeses ? Chacune d'elles prétendit s'en emparer comme d'un hommage qui lui étoit adressé , & si Jupiter n'eût mis fin à leurs querelles, je crois qu'elles en feroient venues aux mains. Quelques instances que lui firent les Déeses pour décider leur différend , il ne voulut jamais y consentir. Vous

DES DIEUX DE LA MER. 501
pouvez , leur dit-il , aller trouver le
fils de Priam , sur le mont Ida ; ce jeune
Berger se connoît en beauté , & c'est
un excellent juge en ce genre.

G. Les Déeses ont-elles accepté ?

P. Je crois qu'elles se rendent aujourd'hui sur le mont Ida , & quelqu'un doit venir bientôt nous apprendre laquelle des trois aura remporté la victoire.

G. Je t'annonce d'avance que ce fera Vénus , à moins que le Juge ne soit aveugle.



D I A L O G U E V I.

Enlèvement d'Amymone.

UN TRITON, AMYMONE,
NEPTUNE.

LE TRITON.

DIEU des Mers, il vient tous les jours une fille charmante puiser de l'eau sur les bords de Lerne (a); je ne crois pas avoir vu de beauté plus accomplie.

NEPT. Est-ce une personne de condition, ou quelque esclave chargée de cette fonction?

LE TRIT. Je me suis informé de son nom & de sa naissance : elle se nomme

(a) C'étoit un marais dans le territoire d'Argos, où se retiroit l'hydre à plusieurs têtes que défit Hercule, & où les Danaïdes jeterent les têtes de leurs maris.

Amymone (a), & elle est une des cinquante filles de Danaüs : il les traite avec la plus grande dureté; il leur prescrit des tâches pénibles, les envoie puiser de l'eau, & les accoutume encore à beaucoup d'autres ouvrages, afin qu'elles ne soient point oisives.

NEPT. Mais il y a bien loin d'Argos jusqu'au lac de Lerne (b) ! Fait-elle un

(a) D'autres Mythologistes racontent son Histoire différemment. Après avoir, la première nuit de ses noces, tué Encelade son mari, selon l'ordre de son père, elle se retira dans les bois, pressée par les remords. En voulant tirer sur une biche, elle blessa un Satyre, qui la poursuivit, & à qui elle fut obligée de céder, malgré Neptune qu'elle imploroit. Ce Dieu, quelque temps après, la métamorphosa en fontaine.

(b) La ville d'Argos étoit une des plus renommées de la Grece, & il existe encore un lieu auquel le nom d'*Argos* est resté. Cette ville donna le nom d'*Argolide* à la contrée du Péloponnèse dont elle faisoit la partie principale. Le lac de Lerne étoit aussi dans l'Argolide, à quarante milles d'Argos.

si long chemin sans être accompagnée?

LE TRIT. Oui. Vous savez qu'on ne trouve guere d'eau dans Argos , & qu'il faut y en porter sans cesse.

NEPT. Ce que tu viens de me dire de cette aimable enfant ne me laisse plus maître de moi ; tu m'as inspiré le plus violent désir de la voir.

LE TRIT. Eh bien , allons-y : voici précisément l'instant où elle va puiser de l'eau , & elle doit être vers le milieu du chemin qui conduit au lac.

NEPT. Attelle mes chevaux à mon char. Mais non, cela demanderoit trop de temps ; amene-moi le plus léger de mes dauphins ; j'arriverai plutôt.

LE TRIT. Voici le plus agile.

NEPT. Fort bien. Partons. Toi , nage à mes côtés..... Voici le lac de Lerne. Je vais me mettre en embuscade quelque part en cet endroit. Fais bien le guet , & quand tu la verras venir....

LE TRIT. La voilà près de vous.

NEPT.

NEPT. Qu'elle est belle ! qu'elle est jeune ! enlevons-la, Triton.

AMYM. Où m'entraîne cet homme, & que me veut-il ? C'est quelque ravisseur envoyé par mon oncle Egyptus (a). Je vais appeler mon pere.

LE TRIT. Taisez-vous, Amymone ; c'est Neptune.

AMYM. Quoi ! Neptune ; que voulez-vous dire ? pourquoi me faites-vous violence , & m'entraînez-vous dans la mer ? Infortunée ! je vais périr au sein des eaux.

NEPT. Ne craignez point, il ne vous arrivera aucun mal. Je vais, d'un coup de mon trident, faire jaillir sur ce rocher voisin du rivage, une fontaine qui portera votre nom (b) Vous ferez heu-

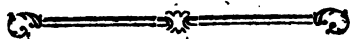
(a) Egyptus persécuta long-temps Danaüs son frere ; celui-ci vint s'établir dans la Grece , pour éviter ses poursuites, & fut Roi d'Argos.

(b) Il y avoit en effet près du lac de Lerne , au rapport de Plinc & de Strabon , une fontaine appelée *Amymone*.

reuse, &, après votre mort, vous ferez seule dispensée de verser de l'eau avec vos sœurs.

DIALOGUE VII.

Io métamorphosée en génisse.



NOTUS, ZÉPHIR (a).

N O T U S.

EH quoi, Zéphire ! Jupiter auroit-il été amoureux de cette génisse à qui

(a) Le Notus qui parle dans ce Dialogue, étoit le vent du midi, & l'un des quatre principaux, ainsi que Zéphire, qui étoit le vent d'occident. Ce dernier, fils d'Eole & de l'Aurore, souffle avec tant de douceur, qu'il rend la vie aux arbres & aux plantes. Il épousa la Déesse Flore, dont il eut plusieurs enfans. On le représente sous la figure d'un jeune homme ayant un air serein.

Mercure fait passer la mer pour la conduire en Egypte?

Z. Oui ; mais elle n'étoit pas génisse alors. Elle étoit fille du fleuve Inachus. Jalouse de ce que Jupiter l'aimoit éperdument, Junon , par dépit, l'a ainsi métamorphosée.

N. L'aime-t-il encore dans sa métamorphose?

Z. Assurément ; & c'est parce qu'il l'aime toujours qu'il l'envoie en Egypte. Il nous a ordonné de ne point agiter les flots pendant son passage ; car il veut l'élever au rang des Dieux , ainsi que l'enfant qui doit naître d'elle.

N. Comment ! une génisse Déesse !

Z. Oui ; & qui plus est , Déesse des Nautonniers. Mercure m'a dit que nous serions entièrement soumis à sa puissance , & qu'elle nous ordonneroit de souffler ou de retenir notre haleine à son gré.

N. Puisqu'elle est notre Souveraine, hâtons-nous donc de lui faire la cour.

Z. J'y consens; elle nous accordera plus volontiers sa bienveillance. Mais la voilà passée, & elle est arrivée sur le rivage.... Vois-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & que Mercure vient d'en faire, comme auparavant, une belle femme?

N. Voilà de grands prodiges. Ses cornes, sa queue, ses pieds fourchus ont disparu, & c'est une femme charmante.... Vois donc aussi Mercure lui-même! Ce n'est plus ce beau jeune homme, Messager des Dieux! Sa figure s'allonge en museau de chien!

Z. N'ayons pas trop de curiosité; il fait mieux que nous ce qu'il doit faire.



DIALOGUE VIII.

Histoire d'Arion.

NEPTUNE, ET LES DAUPHINS.

N E P T U N E.

JE loue beaucoup, mes chers Dauphins, votre constante amitié pour les hommes, & l'humanité avec laquelle vous avez reçu le fils d'Ino, pour le transporter jusqu'à l'Isthme, lorsque du haut des rochers Scironiens il se précipita au sein des eaux avec sa mere (a);

(a) Ino ou Leucothée, voyant que son mari Athamas, dans un mouvement de furie, avoit jeté son fils Léarque contre un rocher, se précipita dans la mer avec son autre fils Méliscerte ou Palémon, pour éviter le même malheur. Ils furent métamorphosés l'un & l'autre en Divinités de la Mer.

Je loue beaucoup aussi celui d'entre vous, qui, prenant sur son dos le célèbre Chantre de Métymne (a), avec ses ornemens de Musicien & sa guitare, ne l'abandonna point au moment où il étoit près de périr, par la cruauté de barbares Nautonniers, & le conduisit à la nage jusqu'au promontoire de Ténare.

UN DAUPH. Ne vous étonnez point, Dieu des Mers, de notre bienveillance envers les hommes ; nous sommes nous-mêmes des hommes métamorphosés en poissons.

N. Je le fais, & je trouve Bacchus très-blâmable d'avoir aussi cruellement

Les rochers Scironiens étoient dans la Mégareide, canton particulier de l'Attique, & la séparoient d'Eleusis, en se prolongeant vers l'Isthme.

(a) Métymne est la Capitale de l'île de Lesbos, aujourd'hui *Métélin*, dans l'Archipel, vers les côtes de l'ancienne Troade, contrée qui répond à ce qu'on nomme maintenant *Natolie*. Alcée & Sapho étoient de Lesbos.

abusé de la victoire navale qu'il remporta sur vous. Il auroit bien dû se contenter de vous soumettre à son obéissance, comme tous les autres peuples qu'il avoit vaincus. Mais, fais-moi connoître, je te prie, les détails qui concernent Arion.

LE DAUPH. Ses rares talens lui avoient mérité les bonnes grâces de Périandre (a), qui aimoit beaucoup à le voir & à l'entendre. Comblé des bienfaits de ce Prince, il voulut retourner à Métymne, pour se faire honneur aux yeux de ses concitoyens, des immenses richesses qu'il avoit amassées. En conséquence, il monta dans une barque, qui malheureusement étoit conduite

(a) Périandre étoit Tyran de Corinthe, & l'un des sept Sages de la Grece. Il usurpa la Souveraineté de sa Patrie, 628 ans avant J. C. Cet usurpateur a mérité des éloges, parce qu'il fut politique, savant, & protecteur des Lettres & des Arts.

par une bande de scélérats. Comme il leur laissa entrevoir qu'il portoit avec lui beaucoup d'or & d'argent, ces brigands attenterent à sa vie. Je nageois autour de la barque, & j'entendis cet infortuné qui leur disoit : Puisque vous avez résolu ma perte, souffrez que je prenne mes habits de fête, & que je célèbre moi-même mes funérailles par quelques chants lugubres ; je me précipiterai ensuite de mon propre mouvement au milieu des mers. Les Nautonniers y consentirent : il se revêtit de ses ornemens de Musicien, fit entendre les accens les plus touchans, & tomba au sein des eaux, où il étoit sur le point de périr. Je le reçus, le pris sur mon dos, & le transportai, à la nage (a), jusqu'au Ténare.

NEPT. Ton goût pour la Musique est très-louable, & tu as bien récompensé Arion de ses chants harmonieux.

(a) Je lis *sciens*, au lieu d'*exer*, *habens*.

DIALOGUE IX.

Malheur d'Hellé, & origine de la dénomination de l'Hellepont.



NEPTUNE, LES NÉRÉIDES.

N E P T U N E.

JE veux que le détroit où cette jeune infortunée a péri soit appelé *Hellepont*, de son nom (a). Vous, Néréides,

(a) Ino, seconde femme d'Athamas Roi de Thebes, sollicita Phryxus, son beau-fils, de l'aimer. Se voyant refusée, elle l'accusa d'avoir attenté à son honneur. Aussi-rôt une peste ravagea tout le pays; & l'Oracle consulté répondit, que les Dieux s'appaiseroient, en leur immolant les dernières personnes de la Maison Royale. Comme cet oracle regardoit Phryxus & Hellé, qu'Athamas avoit eus de son premier mariage avec Néphalé, on les condamna à être immolés. Nous

Y V

transportez son corps dans la Troade, afin que les habitans lui donnent la sépulture.

AMPHITRITE. Souffrez , Dieu des Mers, que ce détroit qui porte son nom lui serve aussi de tombeau ; car nous sommes sensiblement touchées du sort que lui a fait éprouver sa belle-mère.

N. Cela ne se peut pas , ma chère Amphitrite ; d'ailleurs, il ne conviendrait pas qu'elle fût ici ensevelie sous le sable. Il vaut mieux, comme je l'ai dit, qu'elle soit dans la Troade, ou dans la Chersonese (a) ; & puis, ce

avons vu , tome II , page 92 , qu'un belier les transporta dans la Colchide. En traversant la mer , Hélé effrayée tomba , & se noya dans cet endroit qu'on appela depuis *Hellepont* (aujourd'hui *détroit des Dardanelles*). Ce belier fut placé parmi les douze signes du Zodiaque , dont il est le premier , & sa toison est la fameuse toison d'or.

(a) Il s'agit ici de la Chersonese, ou péninsule de Thrace, qui étoit resserrée d'un côté par un

ne fera pas une médiocre consolation pour elle de voir sa marâtre Ino subir la même destinée. Bientôt poursuivie par Athamas, elle se précipitera du haut du mont Cithéron (a) dans la mer avec son fils, qu'elle portera entre ses bras.

A. Mais il faudra aussi la sauver, par égard pour Bacchus, dont elle fut la nourrice.

N. Cette barbare ne le mérite pas ;

golfe de la mer Egée, appelé *Mélanès*, & de l'autre par l'Hellespont.

(a) Peut-être au lieu de *Κιθαιρών*, faut-il lire *Σκίρων*, les monts *Scironiens*, comme dans le Dialogue précédent, au lieu du mont *Cithéron*. Ce dernier est situé dans la Béotie, au nord de la Mégaride & de l'Attique, entre la ville de Mégare au midi, & celle de Platée au nord ; & l'Hellespont où se précipita Hélé, est séparé du mont Cithéron par toute la Béotie, l'Euripe, l'île d'Eubée, & la mer Egée ; car l'Hellespont est le canal qui conduit de la mer Egée dans la Propontide.

cependant nous ne pouvons guere refuser d'obliger Bacchus.

A. Comment Hellé a-t-elle pu se laisser tomber, tandis que son frere a été transporté sain & sauf ?

N. Phryxus est jeune & vigoureux ; il a facilement résisté à la violence du mouvement & des secousses : mais cette pauvre enfant , peu accoutumée à une monture aussi extraordinaire , portée au hasard dans la vaste étendue des airs , saisie de frayeur à l'aspect d'une immense profondeur qu'elle voyoit sous ses pieds , étourdie par la rapidité de son vol impétueux , aura laissé échapper de ses mains les cornes du belier qu'elle avoit saisies , & elle est ainsi tombée au milieu des eaux.

A. Mais Néphélé sa mere, n'auroit-elle pas dû la soutenir & l'empêcher de tomber ?

N. Sans doute ; mais le Destin est bien plus puissant que Néphélé.

DIALOGUE X.

*L'île de Delos s'élève au milieu
des eaux.*

I R I S , N E P T U N E .

I R I S .

NEPTUNE, Jupiter vous ordonne de fixer à l'instant, & de faire furnager cette Isle errante (a), détachée de la

(a) Le mot Grec *Δήλος* signifie , *qui paroît à la vue*. Délos est une des Cyclades dans la mer Egée. C'est un morceau de terre d'environ trois milles en longueur , moins d'un mille en largeur , qui ne montre aujourd'hui que des ruines. Mais autrefois Apollon. y rendoit ses oracles , & l'on y célébroit des Fêtes magnifiques en son honneur. L'opinion de la naissance d'Apollon & de Diane l'avoit mise en si grande considération , que le respect pour ce lieu en fit pendant un temps le

Sicile, & que les flots promenant encore au fond des mers; il veut, qu'établie sur de solides fondemens, on la voie désormais s'élever immobile au milieu de la mer Egée. Cela est utile à ses desseins.

NEPTUNE. Il sera bientôt satisfait, Iris : mais pourquoi veut-il qu'elle paroisse fixée à la surface des eaux ?

I. Latone éprouve déjà les douleurs de l'enfantement, & Jupiter veut qu'elle fasse ses couches dans cette Isle.

N. Ne pourroit-elle pas les faire dans le Ciel? ou la terre entière n'est-elle pas assez vaste pour recevoir ses enfans ?

dépôt sacré des richesses que la Grece mettoit en réserve, & les habitans y jouissoient de toute immunité à l'égard du commerce.

Iris étoit la messagere de Junon ; & il est assez piquant de voir Jupiter dontier à cette messagere une commission contraire aux intérêts de la jalouse Junon.

I. Cela ne se peut, Dieu des Mers. Junon a fait jurer à la Terre qu'elle ne donneroit à Latone aucun asile où elle pût se délivrer du fruit de ses amours avec Jupiter : mais cette Isle, qui n'existoit point encore, n'a pu être astreinte au serment.

N. J'entends. Arrête à ma voix, Isle fortunée ; fors du sein des eaux , & ne sois plus flottante à l'avenir ; ne quitte plus la place qui t'est marquée ; trop heureuse de recevoir les deux enfans de mon frere , & les plus beaux des Dieux. Vous, Tritons, ayez soin d'y transporter Latone , & que les Vents retiennent leur haleine autour d'elle. Que le furieux serpent (a) qui la pour-

(a) C'est le serpent Python, monstre d'une grandeur prodigieuse, que la Terre enfanta de son limon, après le déluge de Deucalion. Junon l'envoya par jalousie contre Latone, qui, selon quelques Mythologistes, fut obligée de se jeter dans la mer. Apollon tua ce serpent à coups de fleches. Ce fut en mémoire de la défaite de ce

suit & la remplit de terreur, éprouve bientôt lui-même la puissance des enfans qui vont naître d'elle, & qu'ils vengent ainsi les frayeurs de leur mere. Vous, Iris, annoncez à Jupiter que tout est prêt; Délos est stable; Latone peut venir, & enfanter.

monstre, qu'il institua les *Jeux Pythiens*, & il mit sa peau sur le trépied où lui, ses Prêtres & ses Prêtresses rendoient ses oracles.



DIALOGUE XI.

*Le Xanthe presque desséché par
Vulcain.*



LE XANTHE, LA MER (a).

LE XANTHE.

DAIGNEZ, ma mere, me recevoir dans
votre sein, & guérir les plaies cruelles
dont je suis couvert.

(a) Le sujet de ce Dialogue est tiré du vingt-unième chant de l'Iliade. Achille, pour venger la mort de son ami Patrocle, faisoit un horrible carnage des Troyens. Le Xanthe ou Scamandre, qui, comme Fleuve & Divinité de la Troade, combat pour les Troyens, supplie Achille, v. 214, de vouloir bien cesser de poursuivre ces infortunés. Le Héros répond au Fleuve, qu'il ne veut mettre fin à ce carnage, que quand il en sera venu aux mains avec Hector. Le Xanthe poursuit

LA MER. Et d'où te viennent toutes ces brûlures ?

LE XANTHE. Hélas ! c'est Vulcain qui me les a faites ; je suis bientôt tout en feu , & vous me voyez tout bouillonnant.

LA MER. Et par quelle raison t'a-t-il ainsi brûlé ?

Achille , & est près de l'engloutir sous ses flots amoncelés , lorsque Junon , ennemie des Troyens , engage son fils Vulcain à secourir Achille , en éloignant le Xanthe par ses flammes. Vient ensuite la description de l'incendie du Fleuve & du camp , d'où Lucien a tiré quelques détails & quelques expressions. Le Xanthe , presque entièrement desséché , demande grace à Vulcain & à Junon ; il l'obtient , en promettant de se retirer du combat.

Selon les Géographes , le Xanthe ou Scamandre n'est qu'un torrent , ainsi que le Simoïs , autre Fleuve de la Troade , fameux dans Homère. Ces torrens n'ont que peu d'espace à traverser entre le mont Ida & le rivage de la mer ; & l'on ignore aujourd'hui auquel d'entre eux on peut appliquer les noms qu'ils ont dans le plus ancien des Poètes.

LE XANTHE. Pour le fils de Thétis. Ce barbare immoloit les Troyens à sa fureur , & j'implorai sa clémence. Comme il ne vouloit point se laisser fléchir , & que je voyois mon lit comblé de cadavres , par pitié pour les infortunés vaincus , j'ai fait déborder mes ondes , & j'ai feint de submerger le cruel vainqueur , pour obtenir par la terreur qu'il cessât de s'abreuver de sang. Alors Vulcain , qui n'étoit pas éloigné , rassemblant , je crois , toutes les flammes du mont Etna & du monde entier , les lança contre moi , brûla les ormes & les tamarins qui faisoient l'ornement de mes rivages , fit périr les poissons que je nourrissois dans mon sein , & fit éprouver à mes ondes enflammées de si terribles bouillonnemens , qu'elles sont presque entièrement desséchées. Vous voyez en quel état m'ont réduit les traces encore récentes de la flamme ennemie.

LA MER. Tes eaux sont troubles &

bouillonnantes ; & je n'en suis point étonnée , puisqu'elles ont été rougies par le sang des morts , & échauffées par l'activité de la flamme : mais tu mérites bien ces traitemens , pour avoir osé attaquer mon petit-fils (*a*) , & n'avoir point respecté le fils d'une Néréide.

LE XANTHE. Devois-je donc n'être pas touché du fort de mes voisins les Phrygiens ?

LA MER. Et Vulcain devoit-il n'être pas touché du fort d'Achille , fils de Thétis (*b*) ?

(*a*) Je lis en cet endroit : *νιῶν* , *nepotem* , *petit-fils* , au lieu de *νιῶν* , *fils*. Achille étoit fils de Thétis , & Thétis fille de Nérée , qui lui-même étoit fils de l'Océan ou de la Mer.

(*b*) Au dix-huitieme chant de l'Iliade , v. 395 , Vulcain rappelle les services qu'il a reçus de Thétis , & par reconnoissance il lui fait des armes & un bouclier pour son fils.



DIALOGUE XII.

*Thétis & Doris sauvent Danaë, &
son fils Persée.*

D O R I S , T H É T I S .

D O R I S .

POURQUOI pleurez-vous, Thétis?

THÉTIS. Hélas ! Doris, je viens de voir une jeune beauté enfermée dans un coffre par l'ordre de son pere, avec son enfant nouveau-né. Ce pere barbare a remis le coffre à des Nautonniers chargés de le précipiter dans les flots, lorsqu'ils seroient éloignés du rivage, & de faire ainsi périr la mere & l'enfant.

D. Et pour quelle raison, ma sœur ? car il me semble que vous êtes inf-

truite de cette malheureuse aventure.

T. Son pere Acrise vouloit qu'elle vécût dans une perpétuelle virginité, & l'avoit enfermée dans une tour d'airain. Je ne fais pas précisément ce qui est arrivé; mais on dit que Jupiter, changé en pluie d'or, trouva moyen de pénétrer jusqu'à l'infortunée captive, en se glissant par le toit de sa prison. Le Dieu, en tombant, coula dans son sein, & elle devint enceinte. A cette nouvelle, le pere, qui est un vieillard dur & cruel, est transporté de fureur, & soupçonnant que quelqu'un avoit attenté à l'honneur de sa fille, il la fit enfermer dans un coffre dès qu'elle eut mis son fils au jour.

D. Et que disoit-elle lorsqu'on l'enfermoit?

T. Indifférente sur son propre sort, elle entendit sans se plaindre l'arrêt barbare qui la condamnoit à la mort; mais elle demandoit à grands cris la grace de son fils, &, les yeux baignés

de larmes, elle présentoit à son pere ce pauvre enfant beau comme le jour. L'innocence victime, qui ignoroit sa destinée, sourioit agréablement aux flots prêts à l'engloutir. Moi-même, en vous faisant ce récit touchant, je ne puis me défendre de répandre des pleurs.

D. Ni moi en l'entendant. Mais sont-ils déjà morts?

T. Non. Le coffre surnage aux environs de l'île de Sérîphe (a), & les deux infortunés vivent encore.

D. Eh bien! pourquoi ne les sauvons-nous pas? Conduisons-les dans quelques filets des Pêcheurs de cette île; ils les ameneront sur le rivage, & les rendront à la vie.

T. Vous avez raison. Sauvons la mere & son bel enfant.

(a) C'est une des Cyclades, aujourd'hui Sérîpho, dans l'Archipel.

DIALOGUE XIII.

*Neptune, déguisé sous la forme du
Fleuve Enipée, trompe la Nymphé
Tyro, qui aimoit ce Fleuve (a).*



NEPTUNE, LE FLEUVE
ENIPÉE.

E N I P É E.

JE ne crains point de vous le dire,
Neptune, il n'est ni beau ni honnête
d'avoir trompé ma tendre amie, pour

(a) Le sujet de ce Dialogue est tiré du on-
zième chant de l'Odyssée. Ulysse trouve dans
les Enfers l'ombre de Tyro, qui lui raconte ses
aventures (v. 234 & suiv.):

Tyro étoit une des Néréides, qui aimait tendre-
ment Enipée, fleuve de la Thessalie. Neptune ,
vous

vous insinuer auprès d'elle , & d'avoir ravi ses faveurs , en prenant ma figure & mes traits. En se livrant à vous , elle a cru céder à mes caresses.

NEPTUNE. Tu l'accablois de tes rigueurs dédaigneuses , & tu ne favois pas profiter des momens. Tous les jours cette Nymphe charmante se rendoit auprès de toi pour te voir ; elle étoit éperdue d'amour , tandis que , méprisant ses tendres feux , tu te plaisois à l'affliger. Cependant on la voyoit triste & rêveuse , errer sans cesse sur tes rivages ; souvent même elle entroit dans tes ondes , elle aimoit à s'y baigner , elle brûloit de s'unir à toi , & tu faisois le cruel & l'indifférent.

E. Eh bien ! falloit-il pour cela m'enlever l'objet de mes amours , & emprunter un personnage étranger pour tromper la naïve & simple Tyro ?

jaloux du Fleuve , en prit la forme pour tromper Tyro , & eut d'elle Pélidas & Néléc.

N. Quand on a si long-temps affecté les dédains & l'indifférence, il n'est plus temps, mon cher Enipée, de montrer de la jalousie. D'ailleurs, quel tort ai-je fait à la tendre Tyro ? Elle croyoit livrer ses charmes à son bien-aimé.

E. Et n'avez-vous pas eu la cruauté de la défabuser ? En la tirant de sa douce erreur au moment de votre séparation, vous lui avez causé une mortelle douleur. Vous m'avez fait, à moi, l'injustice la plus criante, en me ravissant la joie de mon cœur, & jouissant du plus cher de tous mes biens, à la faveur du nuage d'azur qui couvroit vos plaisirs.

N. Et tu n'en voulois pas !



DIALOGUE XIV.

Perfée délivre Andromède (a).



UN TRITON, LES NÉRÉIDES.

LE TRITON.

NÉRÉIDES, ce monstre marin que vous aviez envoyé contre Andromède, non seulement ne lui a point fait de mal, mais vient d'être tué lui-même.

UNE NÉRÉIDE. Et par qui? Céphée lui aura peut-être présenté sa fille pour

(a) Cassiope, mere d'Andromède, eut la témérité de disputer de la beauté avec Junon, & les Néréides. La Déesse, pour punir son audace, condamna Andromède à être liée par les Néréides avec des chaînes sur un rocher, où elle étoit exposée à un monstre marin.

le surprendre par cet appât , & l'aura tué , en se faisant accompagner d'une troupe nombreuse placée en embuscade ?

LE TRITON. Non ; mais vous connoissez , je crois , Persée , fils de Danaé , que son aïeul maternel fit exposer sur la mer dans un coffre , & que vous avez sauvé des flots par compassion ?

UNE NÉRÉIDE. Oui , je le connois : ce doit être un jeune Héros rempli de graces & de bravoure.

LE TRITON. Eh bien , c'est lui qui a tué le monstre ,

UNE NÉRÉIDE. Et pourquoi ? Il me semble qu'il nous devoit plus de reconnaissance pour le bienfait qu'il tenoit de nous.

LE TRITON. Je vais vous raconter la chose comme elle s'est passée. Ce jeune Prince entreprit d'aller combattre les Gorgones , pour obéir au Roi Polydecte (a) ; & lorsqu'il fut arrivé en

(a) Il étoit petit - fils de Neptune , & Roi de

Libye, où étoient ces monstres.....

UNE NÉRÉIDE. Se chargea-t-il seul de cette expédition, ou avoit-il avec lui des compagnons de sa gloire? Il me semble qu'il avoit de terribles obstacles à surmonter dans ce voyage.

LE TRITON. Il fit la route au milieu des airs, porté sur les ailes que Minerve lui avoit données (a). A son arrivée, il trouva, je pense, les Gorgones endormies, il coupa la tête de Méduse, & prit la fuite en volant.

UNE NÉRÉIDE. Mais comment a-t-il pu les regarder; car il n'est pas permis

"L'Isle de Sériphe. Il avoit reçu chez lui Danaë, lorsque les Néréides eurent sauvé cette infortunée, & il fit élever son fils Persée. Ce jeune Héros devint dans la suite suspect à Polydecte, qui l'engagea, pour l'éloigner de sa présence, à aller combattre Méduse, dans l'espérance qu'il périroit. Persée, de retour, pétrifia son ennemi, en lui montrant la tête de la Gorgone.

(a) D'autres disent qu'il étoit monté sur le cheval Pégase.

de les voir impunément , ou bien l'on s'expose à perdre , avec la vie , l'usage des yeux ?

LE TRITON. J'ai entendu raconter à Andromede & à Céphée , que Minerve lui présenta son bouclier , dans lequel elle lui fit voir , comme dans un miroir , l'image réfléchie de Méduse. Persée , les yeux fixés sur cette image , saisit de la main gauche la chevelure du monstre , sans le regarder , lui coupa la tête avec l'épée recourbée qu'il portoit à sa main droite , & prit son vol avant que les autres Gorgones fussent éveillées. En traversant l'Ethiopie , qui s'étend sur les bords de la mer (a) , comme il étoit peu élevé dans les airs , il aperçut Andromede exposée sur un rocher éminent. Dieux ! quelle

(a) L'Ethiopie s'étend sur la rive occidentale de la mer Rouge. Lucien place le supplice d'Andromede en cette contrée , parce que Céphée , pere de cette Princesse , en étoit Roi.

beauté touchante il voit chargée de fers ! Elle a les cheveux épars , elle est nue jusqu'à la ceinture. Sensible au sort de cette infortunée , il veut connoître la cause de son supplice ; l'amour se glisse avec la compassion dans son cœur (car il étoit décidé par les Destins qu'elle feroit délivrée), & il entreprend de la secourir. Déjà le monstre s'élance d'un air furieux & menaçant , comme pour dévorer Andromède ; le Héros , qui domine sur lui , l'écarte d'une main avec son épée , & de l'autre lui présente la Gorgone , qui le pétrifie : toutes les parties de son corps qui avoient été frappées de la présence de Méduse , se changent en pierre , & il périt ainsi en un instant. Cependant Persée , brisant les chaînes d'Andromède , lui présente la main , & soutient ses pas chancelans sur les rochers escarpés. Au moment où je vous parle , il célèbre son hyménée avec elle dans le Palais de Céphée , & il doit ensuite emmener à Argos

cette beauté conquise par sa valeur, Ainsi Andromède a trouvé un Héros pour époux, lorsqu'elle n'attendoit que la mort.

UNE NÉRÉIDE. Je ne suis point fâchée de cet événement. Avions-nous à nous plaindre de cette fille infortunée, parce que sa mere s'étoit permis à notre égard des discours injurieux, & prétendoit être plus belle que nous ?

DOR. Mais la mere eût été bien punie par la perte de sa fille.

UNE NÉRÉIDE. Elle l'a déjà été suffisamment par le danger auquel elle l'a vue exposée. Ainsi oublions les présomptueuses prétentions d'une femme née chez les Barbares, & prenons part à la joie des jeunes époux.



DIALOGUE XV.

Enlèvement d'Europe.



ZÉPHIRE , NOTUS.

Z É P H I R E.

DEPUIS que je souffle sur les mers , je n'ai jamais vu une pompe si magnifique. N'en as-tu pas jour comme moi ?

NOTUS. Quelle est donc cette pompe , & qui la composoit ?

Z. Ah ! tes yeux ont été privés du plus charmant spectacle qu'ils puissent voir.

N. J'étois occupé à souffler sur la mer Rouge , & même sur la partie de l'Inde qui s'étend le long de ses rives (a). Ainsi je n'ai rien vu des merveilles dont tu parles.

(a) M. d'Anville , tom. III. de sa Géographie

Z. Connois-tu Agénor, Roi de Sidon ?

N. Le pere de la belle Europe ? Assurément : eh bien ?

Z. C'est d'elle-même que je veux t'entretenir.

N. Ne veux-tu pas me dire que Jupiter en est amoureux depuis longtemps ? Ce n'est pas une nouvelle pour moi.

Z. Tu as connu son amour, mais il faut t'apprendre quelles en ont été les suites.

Europe étoit descendue sur le rivage de la mer pour y prendre ses ébats avec ses jeunes compagnes. Jupiter vint jouer avec elles sous la forme d'un superbe taureau. Sa blancheur éblouissante, ses cornes contournées avec une agréable symétrie, ses bonds folâtres

ancienne, observe que le nom *India* est appliqué à l'Ethiopie en plusieurs endroits de l'antiquité. Ainsi il n'est pas question dans ce passage de Lucien, de ce que les Modernes appellent *l'Inde*.

& légers, son air familier, ses doux mugiffemens, tout engagea l'imprudente Europe à monter sur son dos. A peine y fut-elle assise, que le taureau impétueux s'élance vers la mer, avec son doux fardeau, & bientôt on le voit nager au milieu des ondes. Europe, saisie d'étonnement & de frayeur, se retenoit de la main gauche à l'une des cornes de l'animal; sa main droite arrêtoit son voile agité par les vents.

N. Je te félicite d'avoir vu Jupiter amoureux emportant sa maîtresse : ce devoit être un spectacle des plus galans & des plus agréables?

Z. Ce qui me reste à te raconter, est bien plus agréable encore. Les flots s'abaissèrent devant le Maître de l'Univers, & la mer devint calme & tranquille. Nous suivions, sans qu'il nous échappât le moindre souffle, seulement pour être spectateurs de ce qui se passoit sous nos yeux. Un essaim d'Amours voltigeoit autour d'eux à la surface des eaux, qu'ils effleuroient quelquefois de

la pointe des pieds; chacun d'eux portoit une torche enflammée, & ils célébroient par des chants amoureux l'hyménée des deux époux. Les Néréides, sorties du sein de l'onde, & portées sur des dauphins, applaudissoient à la pompe nuptiale, presque toutes à demi nues. Les Tritons & les autres habitans des mers, excepté ceux dont l'aspect auroit été désagréable ou effrayant, formoient des chœurs de danse aux côtés de l'épouse. Neptune, monté sur son char, & accompagné d'Amphitrite, précédoit ce magnifique cortège, &, la joie peinte sur le visage, il applanissoit la surface des ondes à son frere, qui nageoit derriere lui. Enfin deux Tritons portoient Vénus, assise dans sa conque marine, & occupée à verser à pleines mains des fleurs de toute espece sur la tête de la jeune Princesse. Cette pompe charmante a duré depuis les côtes de Phénicie jusqu'aux rivages de Crete. Jupiter, en mettant le pied dans l'île, n'étoit déjà

plus un taureau. Il prend la main de sa bien-aimée, & la conduit dans l'ancre Dictéen; elle rougit, & marche les yeux baissés, car elle n'ignore plus les desseins du Maître des Dieux. Pour nous, enfans d'Eole, répandus à l'instant dans les différentes parties de l'Empire de Neptune, nous soulevâmes tous les flots, les uns dans une contrée, les autres dans une autre.

N. Trop heureux, Zéphire, d'avoir été admis à une aussi belle fête. Pendant ce temps-là j'étois condamné à voir des griffons, des éléphants, & des hommes noirs.

Fin du troisieme Volume.

ERRATA du troisieme Volume.

- PAGE 43. sous les armes ? *lis.* sous les armes ,
 P. 63. se prémunit, *lis.* le prémunit.
 P. 78. une chouette, *lis.* une mouette.
 P. 107. Voyez le Dialogue précédent, *lis.* le Traité précédent.
 P. 243. qui la tiendroient, *lis.* qui le tiendroient.
 P. 260. le mettoit en pieces, *lis.* le mettoient.
 P. 446, καλή κ' κλυση, *lis.* καλή κ' κρυση.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Manuscrit ayant pour titre : *Œuvres de Lucien , Traduction nouvelle , par M. l'Abbé MASSIEU*. Je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'impression. Les Amateurs des Anciens trouveront avec satisfaction tout Lucien dans cette Version exacte , correcte , & élégante , que le Public ne peut manquer d'accueillir favorablement.

A Paris , ce 7 Décembre 1780.

QUILLET.

P R I V I L E G E D U R O I .

LOUIS , PAR LA GRACE DE DIEU , ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers , les Gens tenant nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prévôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le sieur Abbé MASSIEU Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition , intitulé : *Traduction nouvelle de Lucien* , s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires. A CES CAUSES , voulant favorablement traiter l'Exposant , nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire vendre par-tout notre Royaume, Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège , pour lui & ses hoirs à perpétuité , pourvu qu'il ne le rétrocède à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession , l'Acte qui la con-

riendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de faïscie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y

aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU ; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le onzième jour de Janvier, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-un, & de notre Règne le septième.

Par le Roi en son Conseil.

L E B E G U E.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 2164, fol. 436, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, ce 19 Janvier 1781.

L E C L E R C, Syndic.

THE DOCC CHURCH

THE CHURCH OF THE DOCC CHURCH

THE DOCC CHURCH



NEDL TRANSFER



HN 6T1V L

1401 7 1998

REC 100001

